

Louis LALANDE, S. J.

# Au service de la Famille

PRÉFACE

DE

Sa Grandeur Mgr Georges Courchesne

*Évêque de Rimouski*



MONTREAL

IMPRIMERIE DU MESSAGER

4260, rue de Bordeaux, 4260

—  
1929

## DU MÊME AUTEUR

---

### **Fortunat Brunet**

Biographie d'un élève du collège Sainte-Marie.  
Brochure in-12, 100 pages (épuisée).

### **Une vieille Seigneurie**

Histoire de Boucherville, 1890. 1 vol. in-16.  
2<sup>e</sup> édition. 400 pages.

### **Croire c'est vivre**

Traduction libre du **Spiritual Pepper and Salt** de  
Mgr Stang. 16<sup>e</sup> mille (épuisé).

### **Entre Amis**

Lettres à mon ami Arthur Prévost. In-16. 10<sup>e</sup> mille  
(épuisé).

### **Saint-Antoine de New-Bedford**

Monographie d'une paroisse franco-américaine.  
In-16. 175 pages, chez Beauchemin.

### **Louis Veillot**

Le Catholique. Brochure.

### **Causons**

Pages d'apologétique. In-16. 300 pages. 10<sup>e</sup> mille  
(épuisé).

### **La Fierté**

Brochure. In-12. 32 pages. 15<sup>e</sup> mille.

### **Une Race supérieure**

In-12. 32 pages. 12<sup>e</sup> mille.

### **L'Éducation de la Justice**

Brochure. In-12. 36 pages. 5<sup>e</sup> mille, à l'École  
sociale populaire.

### **Silhouettes paroissiales**

1 vol. 301 pages. 10<sup>e</sup> mille, au *Messenger Canadien*  
(75 sous).

Au service de la Famille

Louis LALANDE, S. J.

# Au service de la Famille

PRÉFACE

DE

Sa Grandeur Mgr Georges Courchesne  
*Évêque de Rimouski*



MONTRÉAL

IMPRIMERIE DU MESSAGER

4260, rue de Bordeaux, 4260

—  
1929

*Imprimi potest:*

F.-X. BELLAVANCE, S.J.

*Praep. Prov. Canad. Inf.*

---

*Nihil obstat:*

Jacobus DUGAS, S. J.

*Censor deleg.*

1a Januarii A. D. 1929

---

*Imprimatur:*

† Em.-Alphonse DESCHAMPS, V. G., Év. de Thennesis

*Auxiliaire de Montréal*

Montréal, 4 janvier 1929

#6  
727  
13

# Préface

**A**LIRE certaines de ces pages consacrées au service de la famille, on éprouvera quelque serrement de cœur. Non que l'écrivain, le long de sa vie d'éducateur et de missionnaire, ait perdu sa bonne humeur et son art de présenter les plus fortes vérités de telle sorte que vous vous disiez :

— Si difficile que soit le problème, il peut se résoudre.

Mais le moyen, je vous prie, de ne pas rapprocher ses observations sur notre famille contemporaine, de celles qui nous viennent d'Europe et qui, dans le tableau qu'elles nous présentent des mœurs d'après-guerre, dénoncent l'abdication des classes aisées devant les tâches de la vie, pour signaler ensuite que la grande cité devient de plus en plus le monstre qui dévore ses enfants ?

J'ai bien peur d'avoir commencé cette préface par la fin. Il n'y a pas dans un livre que ce qu'on y met. Non. Ce qui est vrai, c'est que tout livre qui fait réfléchir se transpose, à

votre insu, dans la tonalité de vos impressions, au moment de la lecture. Or c'est tout à fait ces jours-ci que l'on nous a parlé du fléchissement de la natalité en Grande-Bretagne, en Italie même, en France, — où l'on en est à publier telle thèse sur le *Néo-Malthusianisme des catholiques*, — en Amérique du Nord, où quelqu'un du nom de Kelly parle, le long de trois articles remarquables, du *Suicide of the Irish race*.

C'est donc que la famille se porte mal. Et quand on veut remonter aux causes de la peur de vivre qui s'empare des peuples occidentaux, on mentionne chez les Anglais la hantise du chômage, chez les Français tel dispositif du code Napoléon, chez tous la diminution du sentiment religieux et de l'esprit de sacrifice. Ceux qui dressent ces tableaux démographiques s'en prennent encore, comme Adam, à la femme...

Je me hâte d'ajouter, de peur que cela ne froisse quelque lectrice et ne lui fasse fermer de dépit le livre du R. P. Lalande, que derrière toutes ces causes on retrouve celle-ci, qui nous montre les deux sexes également atteints de la peur des charges: la campagne garde à

peu près ses positions; la ville est en train de présenter le spectacle d'une population moyenne vieillissante: il n'y a plus d'enfants, par l'âge, s'entend! Ai-je besoin de l'ajouter? toutes ces affirmations veulent couvrir des ensembles. Il ne serait pas juste d'ignorer que nos paroisses des grandes villes voient notre population canadienne d'origine française se développer par une natalité qui tient d'autant mieux, que ces citadins sont encore tout près de leurs origines rurales. Et, certes, ce ne sont pas nos éducateurs des villes qui seraient portés à parler de la fin d'un monde, eux qui ont parfois tant de peine à loger dans leurs classes le petit peuple qui les encombre.

Toutefois, si l'ouvrier ne mérite pas encore qu'on lui lance un cri d'alarme, — du moins là où les logements sont assez spacieux pour contenir les familles nombreuses, — il semble que les exemples venus des classes en vue commencent à trouver des imitateurs. La ténacité que déploie le P. Lebel, confrère de l'auteur, à réclamer l'allocation aux familles nombreuses, indique bien que l'on ne veut pas, chez nous, attendre que le mal soit devenu général et incurable. Ce n'est pas directement

par l'impiété qu'il entrerait au sein de notre peuple ouvrier, mais bien par la voie des prétextes d'ordre économique. Ceux-là font œuvre sociale excellente qui s'obstinent à vouloir fermer cette porte.

Manifestement le livre présent s'adresse à la classe bourgeoise. Professionnels, hommes d'affaires, voyageurs de commerce, lectrices qui ne manquent pas de loisirs, gens du monde soucieux de ne pas s'y ennuyer, et que ce souci oblige à tant de corvées, gens sérieux à leurs heures, qui se résignent à la comédie compliquée de la vie mondaine, tel est le public étendu à qui ce livre veut dire: si vous vouliez pourtant trouver le repos de vos âmes, le moyen n'est pas tellement loin de vous.

On se rappelle le bruit que fit, il y a dix ans, le titre de la conférence par où débute le volume: *La Revanche des berceaux*. La belle synthèse historique qui l'ouvre, suivie de la leçon doctrinale que le moraliste sait rendre accessible à son auditoire laïque, donna du froid dans quelques dos frileux de l'Ouest canadien et des États-Unis.

A nous, elle ne faisait que rappeler, de façon originale, comment un peuple vient à

bout de survivre à toutes les menaces de mort ou de noyade dans l'insignifiance, aussi longtemps qu'il observe le Décalogue et qu'il sait puiser aux sources vives ouvertes par le Rédempteur.

On admettra que cette loi justifie le meilleur optimisme.

L'auteur regrette quelque part que l'on n'en soit plus au temps, chez nous, où le recensement s'achevait en multipliant par six ou sept le chiffre des familles. Je demande ici la permission d'apprendre aux lecteurs du R. P. Louis Lalande que nous en sommes encore à cette reconfortante arithmétique, au pays de Rimouski. Et je prétends, pour appuyer sa thèse, que cet heureux phénomène tient lui-même aux causes morales perpétuées par une vie paroissiale intense, mais aussi aux sauvegardes presque claustrales que la vie rurale assure au plein épanouissement de la vie chrétienne des familles.

Il faut donc prier pour obtenir deux grandes faveurs à notre peuple.

La première consistera en ce qu'il trouve le moyen de maintenir l'équilibre entre sa vie agricole et la vie artificielle des villes monstres.

La seconde, que je signale aux apôtres condamnés par la bonne Providence à travailler auprès des citadins, consistera à maintenir chez les fidèles des villes un état d'âme, des idées et des goûts simples qui les rattachent encore à leurs origines rurales.

Et, si l'on me demande comment s'y prendre, je ne sais vraiment pas que répondre. Peut-être trouvera-t-on cette réponse dans les pages où l'auteur nous donne le portrait de la trinité de la terre, idéalisée, sans doute, mais d'après des types qui sont bien de ce monde et que la religion est encore capable de susciter. Souhaitons que ces types vivants deviennent légion dans les villes où le livre du R. P. Lalande s'en va continuer de prêcher sa doctrine de vie au service de la famille. Notre pays ne s'en portera que mieux et l'Église continuera de faire moisson de sainteté.

† GEORGES,

*Év. de Rimouski.*

Rimouski, en la fête de  
l'Immaculée Conception, 1928

Lettres d'approbation  
à l'auteur

---

*Le 3 décembre 1928*

MON RÉVÉREND PÈRE,

*Vous désirez publier en volume quelques discours sur la famille chrétienne.*

*Le bien opéré par votre parole sera ainsi multiplié et prolongé par le livre.*

*On ne saurait trop rappeler la grandeur et les obligations de cette institution fondamentale afin de maintenir dans leur pureté les saines et saintes traditions qui ont fait la force et le bonheur de nos foyers.*

*Je prie Dieu de bénir ce nouvel ouvrage, dû à votre zèle apostolique, mon révérend Père.*

*Votre religieusement dévoué en N.-S.,*

† Fr. Raymond-M. Card. ROULEAU, O.P.  
*Arch. de Québec*

ARCHI VÉCHÉ  
DE  
MONTRÉAL.

Le 30 novembre 1928

Révérénd Père Louis Lalande, S.J.  
L'Immaculée-Conception  
1855, rue Rachel Est  
Montréal

MON CHER PÈRE,

*Je vous suis bien reconnaissant de m'avoir fait lire les bonnes feuilles du livre que vous allez bientôt publier. Je vous y ai retrouvé tout entier. Ai-je besoin de vous dire que je vous ai lu avec le plus vif intérêt? Je suis certain que tous vos lecteurs penseront comme moi. Ce qui vaut mieux encore, à mon humble avis, c'est que vous y exposez une doctrine essentielle. Le bonheur de notre société, notre survivance, la bonne formation de la conscience personnelle, sont intimement liés au respect de cette doctrine. Nous sommes emportés par une recherche du plaisir et de la vie facile qui devient inquiétante. Hommes et femmes, tout le monde s'y laisse prendre sans beaucoup de résistance, et, s'il faut que l'agitation féministe s'ajoute encore à ces causes et*

*fournisse aux femmes un prétexte de plus de désertier le foyer, le problème que vous étudiez va devenir angoissant.*

*Je voudrais que votre livre fût beaucoup de bien, et je demande au bon Dieu qu'en portant la lumière dans les esprits, il prépare et assure du même coup des redressements devenus nécessaires.*

*Croyez, mon cher Père, à mes sentiments affectueusement dévoués.*

† GEORGES  
*Arch. coad. de Montréal*

Le 15 décembre 1928

Révérénd Père Louis Lalande, S.J.  
Maison de l'Immaculée-Conception  
Montréal

MON RÉVÉREND PÈRE,

*Vous me faites l'honneur de me demander un mot d'approbation du livre, Au Service de la Famille, que vous allez publier. Il est bien superflu de recommander au public vos livres, hélas! trop rares, qui étendent à une infinité de lecteurs l'avantage dont peuvent jouir les auditeurs en nombre nécessairement restreints de vos conférences. Vous êtes missionnaire et apôtre en tous les sujets que vous traitez, par la parole et par la plume. Le sujet de la famille, avec la loi fondamentale que le Créateur lui a donnée, l'idéal divin qui en constitue l'esprit, le sacrement qui la sanctifie et le rôle tout spécial de la femme qui en est l'âme, — tels sont les quatre chapitres de votre livre, — vous a permis de signaler les vertus de nos ancêtres, de rappeler aux époux leurs devoirs et de mettre la femme canadienne-française en garde contre un suffragisme*

*qui, sous prétexte de réorganiser la société, n'aurait pour premier effet que de désorganiser le foyer.*

*Je souhaite de voir Au Service de la Famille dans tous les foyers catholiques du diocèse d'Ottawa, et j'implore les bénédictions de Dieu sur l'auteur et les lecteurs de ce bon livre.*

*Agréez, mon cher Père, l'hommage de mon religieux dévouement.*

† Guillaume FORBES

*Arch. d'Ottawa*

# La revanche des berceaux<sup>1</sup>

Revanche et berceau, voilà deux mots bien surpris et qui jurent de se trouver ensemble.

Revanche éveille l'idée de rancune satisfaite, de force, de coups reçus et rendus, de dent pour dent, d'équilibre rétabli. Le berceau remet devant les yeux l'image innocente, frêle, souriante, de l'enfant au fond de l'alcôve silencieuse, agitant entre les dentelles ses deux petits bras, saluant de monosyllabes joyeux et de jasements d'oiseau sa mère ravie.

— Pourquoi, alors, faire jurer ces deux mots en les associant ?

La question n'est pas embarrassante. Vous pensez bien qu'en ce moment j'ai d'autres préoccupations que celle de faire jurer les personnes ou les choses, et qu'en choisissant ce titre pour ma conférence je n'ai nullement songé à un effet de contraste. Ma revanche est du reste pacifique comme le geste d'un bébé rose.

---

1. Cette conférence fut faite le 8 février 1918, dans la salle du cercle La Fontaine, des Chevaliers de Colomb, sous les auspices de l'Association catholique des Voyageurs de commerce.

C'est la revanche de la race française au Canada, l'offensive de sa fécondité contre ceux qui lui parlaient de mort et d'ensevelissement. C'est le « miracle canadien », la réponse venue des berceaux de ces 65,000 colons, ruinés par de longues années de guerre, broyés dans leur cœur par la défaite, laissés là, sans autres ressources que le sol, leurs bras vaillants, leur amour du travail, leur volonté irréductible de vivre chez eux et d'y propager la vie.

Et si vous voulez savoir comment cette revanche s'est exécutée et comment elle s'exerce chaque jour encore, observez la jeune mère canadienne enlevant de son berceau l'enfant de l'année dernière et lui donnant sa première leçon de sacrifice: « Donne ton lit, mon chéri, au petit frère qui vient d'arriver; lui le donnera à une petite sœur, l'année prochaine. »

Ou si vous préférez parler sans figure, prenez l'idée de notre titre et mettez-la sur les lèvres d'un de nos vaillants pères de famille. Il a appris à l'école qu'autrefois l'intention des vainqueurs, — l'un d'eux a commis l'insolence de le dire, — était d'encercler cette poignée de Canadiens-français, de les « refouler » dans leur do-

maine toujours plus étroit, de les jeter enfin et de les noyer dans le Saint-Laurent :

— Eh ! bien, monsieur l'Anglais, dit le brave papa, en lui montrant le ber où un gros garçon de deux mois dort, les poings fermés, sur l'air :

C'est la poulette grise  
Qu'a pondu dans la remise,  
Elle a pondu un p'tit coco  
Pour hébé qui va fair' dodo.  
Do do do  
Pour bébé qui va fair' dodo...

eh ! bien, c'en est un de plus, et c'est le douzième ! Si vous tenez à nous noyer comme des chats, hâtez-vous ! Avant longtemps il y en aura trop.

\* \* \*

Le premier « refoulement » en fut un d'ordre législatif. <sup>1</sup>

---

1. Il ne paraîtra peut-être pas inutile de rappeler ici que ces mots de « refoulement » — empruntés d'ailleurs d'un journaliste anglo-canadien. — et de « revanche », comme tout le sujet de cette conférence, ont soulevé chez quelques écrivains de l'Ouest et en particulier chez les rédacteurs de la *Manitoba Free Press*, des colères qui seraient bien amusantes, si elles n'entraient dans un plan de dénigrement systématique et bien connu.

Cette « revanche » leur a prouvé toutes les intentions malicieuses des Canadiens français et le but de haine qu'ils poursuivent en élevant de nombreuses familles. L'un des correspondants du journal manitobain y a découvert de notre part la volonté brutale d'expulser les Anglais, d'accomplir quelque chose comme l'acte resté fameux dans

Nos maîtres l'essayèrent sous les régimes qui suivirent la cession du pays à l'Angleterre. On en ressentit les tentatives impuissantes tout le temps que dura la conquête de nos libertés

---

l'histoire des Acadiens sous le nom de « Grand Dérangement ». Nos nombreuses familles ne sont pour lui qu'une « ruse diabolique » des « lapins » du Québec.

Et il y en a dans cet esprit, cinq ou six colonnes, fractionnées en autant d'articles. Le tout se termine par un appel ardent à étouffer cette conspiration des berceaux et à mater ces Canadiens français trop « poltrons » pour partir en guerre, trop « ignorants » pour savoir autre chose qu'élever des enfants.

La *Northwest Review* s'est chargée de répondre à ces injures autant et plus qu'il n'était nécessaire. « Ce n'est pas un crime chez les Canadiens français, écrit-elle, si, en observant la loi de Dieu, de la nature et de l'Église, ils continuent de prouver à l'envie stérile de leurs ennemis combien est vrai l'axiome: *The hand that rocks the cradle rules the world*. Que les vôtres en fassent autant! Ce ne sont pas les Canadiens-français qui ont, les premiers, parlé de « refoulement ». Ils ne sont pas des envahisseurs. Silencieusement, sans faire injure ni tort à personne, ils ont développé les ressources d'un pays dont ils sont les premiers occupants. Malgré l'ostracisme dont ils sont sans cesse menacés, ils ont pénétré dans les *Townships* de l'Est et ailleurs, en observant toutes les lois du pays, en payant le prix convenu à ceux qui leur ont vendu librement leurs terres. Serait-ce donc un crime pour les seuls découvreurs et défricheurs de ce pays que de vouloir y vivre, le cultiver et s'y répandre? Y a-t-il dans ce Dominion beaucoup d'immigrants de diverses nationalités qui soient autant qu'eux une force anti-annexionniste et un obstacle contre l'envahissement des mœurs américaines? Partout où les Canadiens français se sont répandus, ils ont peuplé des solitudes, mis en valeur de nouvelles ressources, fertilisé des terres neuves: à qui cela fait-il dommage? »

La *Northwest Review* affirme franchement que toute cette explosion de haine qui a suivi la conférence sur les Berceaux a eu pour objet les mêmes trois ennemis ordinaires: *Religion, language and race*. S'il n'y avait pas d'Église catholique, continue-t-elle, il n'y aurait plus de motif of *stirring up feeling against the French Canadians*. Et elle conclut en avertissant l'hypocrisie et le fanatisme de tout nom qu'ils feraient œuvre utile, au lieu d'insulter d'honnêtes citoyens, de respecter la liberté des autres et d'observer, comme les Canadiens français, les lois sacrées du mariage.

parlementaires et de notre gouvernement responsable. Pour arriver à leur fin, ils comptèrent d'abord sur l'école, ou plutôt sur l'absence de toute école — dont ils privèrent nos

---

Cette campagne de dénigrement et de sottise interprétation d'un mot inoffensif, — la Revanche des Berceaux, — alla si loin, au printemps de 1918, à l'époque de la conscription, que beaucoup de lecteurs de la *Manitoba Free Press* et des journaux de New-York, qui l'avaient reproduite, ne furent pas loin de croire que la Compagnie de Jésus était *disloyal* à l'empire, — puisqu'elle tolérait un traître dans son sein. Le *Sun*, de New-York, qui passe pourtant, du moins aux États-Unis, pour un journal sérieux, se mit de la partie. Dans un long article, — le 5 mai — signé de Frank Maitland, illustré de gravures et de grandes manchettes, il attrape *The Revenge of the Cradles*, qu'il déforme en « appel au déloyalisme du Québec ». Dans un sous-titre en lettres grasses, il affirme que le conférencier conseille aux Canadiens-français de laisser les Anglo-Canadiens « se saigner à mort », afin de pouvoir ensuite gouverner eux-mêmes le Dominion. Il qualifie de *strange doctrine*, celle où après avoir cité des faits historiques, je me contente de rappeler l'obligation, dans la vie conjugale, d'obéir aux lois naturelles et divines.

Cette campagne finit par inquiéter nos amis des États-Unis. Le P. Tierney, S. J., alors rédacteur de l'*America*, en fut troublé. Il prit la peine d'envoyer au R. P. Carrière, provincial des Jésuites du Canada, toute une liasse de journaux américains, qui répétaient en chœur les mêmes accusations. Et il lui demandait s'il n'était pas urgent de dégager la responsabilité de la Compagnie.

Il va sans dire que nous n'en fîmes rien. Je me contentai d'adresser ma conférence à l'éditeur de l'*America* qui, à son tour, se contenta de sourire. « Nous sommes habitués, au Canada, lui disais-je, à ces accès de fièvre jaune. Attendez que ce fanatisme, religieux ou impérialiste, ait besoin de nous, et vous verrez comme il se muera bientôt en amitié louangeuse. »

Il ne fallut pas longtemps attendre. Quand Winnipeg, il y a trois ou quatre ans, fut menacé par le bolchévisme, l'un des écrivains de l'Ouest, qui avait dénoncé ma « revanche », me pria dans une longue lettre de lui dire « le secret de la paix ouvrière dans le Québec, de la stabilité de nos institutions... », ajoutant que mes renseignements auraient toute sa confiance et que mon opinion — l'opinion d'un Jésuite félon! — lui serait précieuse.

pères, par des procédés que nos historiens ont racontés, — sur l'ignorance de la population rurale et le petit nombre d'hommes instruits dans les villes, sur la pauvreté des habitants.

— Tout ce monde nécessaire, disait-on, abandonné par sa mère, la France, allait bientôt se jeter dans les bras de sa... belle-mère, pour penser comme elle, aimer et croire comme elle, s'abreuver de son lait et en vivre, afin d'en mieux mourir.

Or, il arriva que ces vaincus, robustes travailleurs, honnêtes, généreux et polis, gentils-hommes comme on ne sait plus l'être, surtout dans la bousculade des villes, se dirent que pour changer d'allégeance on ne change pas nécessairement de tête et de cœur, qu'un drapeau convient à toutes les langues et peut abriter tous les droits, pourvu qu'il flotte sous le ciel de la liberté, aux brises de la justice, et qu'on l'accepte et le défende loyalement.

Ils firent mieux: ils enseignèrent cette doctrine à leurs enfants. Mieux encore: ils multiplièrent leurs enfants, lesquels l'enseignèrent aux petits-enfants multipliés.

Quand ils n'avaient pas d'écoles, le père et la mère se faisaient instituteurs. Ils contaient

l'Histoire à leurs petits, ils les en pénétraient. Ils les pénétraient de même de religion par l'exemple et la parole, les faisaient prier à genoux et leur chantaient les cantiques de l'Église en syllabes françaises.

Le curé faisait le reste.

Si, par hasard, un de ces fils de bonne race dérogeait et, sous des pressions diverses, devenait apostat de sa langue et, par une conséquence fréquente, de sa foi, on pleurait sur lui; mais on ne se laissait ni contaminer ni décourager.

— Vous avez celui-là, pensaient les mères, soit! Mais nous restons. Vous aurez souvent et longtemps à recommencer; car pour un, en voici cent autres, en voici mille!

Les cent et les mille venaient si dru, que les soixante-cinq mille de la défaite s'étaient multipliés par dix, en 1842. Quand La Fontaine, au parlement de Kingston, défiait le fanatisme de l'empêcher de parler la langue de sa mère et ajoutait: « Je le dois à mes compatriotes », ses ennemis savaient que déjà, pour lui fermer la bouche, il fallait, derrière lui, faire taire et empêcher d'applaudir plus de six cent cinquante mille Canadiens-français.

Revanche des berceaux!



Le second « refoulement » devait venir des Cantons de l'Est.

Une immigration méthodique, avec une intention bien arrêtée, avait bâti cette région en château-fort des Loyalistes anglo-saxons. C'était comme leur réserve.

Vous vous souvenez de la parole de Max O'Rell: « Partout où un Anglais s'établit, c'est toute l'Angleterre qui s'établit. » Ces fermiers devaient faire souche. Disséminés tout le long de la frontière américaine, ils tenaient à leurs terres; ils y étaient enracinés à la façon des Écossais, — et vous savez qu'il n'est pas de cultivateur plus fidèle au sol qu'il a défriché ou fertilisé que l'Écossais, tenace, laborieux, économe.

Les fils des Loyalistes — s'ils consentaient à s'en procurer — allaient s'étendre de notre côté.

Adossés aux États-Unis, ils recevaient des Américains une première poussée. Nous en recevions d'eux une seconde. Peu à peu, ils envahissaient les paroisses des vieilles seigneuries; une dernière poussée, et vlan! nous étions dans le fleuve.

Seulement, tandis qu'ils calculaient leur poussée, nos enfants poussaient. Dans les vieilles seigneuries, les berceaux débordaient.

Vers 1870, la poussée s'accéléra, constante, irrésistible comme une marée, étonnante, car c'était une poussée en retour; elle tournait le dos au Saint-Laurent: ça refoulait, ça refoulait ferme, mais de l'autre côté! Elle déracinait, en toute justice, en même temps que les fils des immigrés, les arbres des forêts vierges; et tandis qu'elle brûlait les souches, les protestants allaient se planter plus loin. Sur son passage, les blés et les avoines mûrissaient dans la plaine, de jolies fermes blanches se blottissaient dans les plis de terrain, des villages surgissaient autour de l'église, coquets, bruyants, où bourdonnaient comme des ruches les écoles, où travaillaient les mères, l'œil sur le ber et l'oreille au guet des nouvelles d'alentour. A la lisière des bois où s'était promené le *spleen* des Loyalistes, les jeunes Jean-Baptiste retour des champs éveillaient tous les échos du soir de leurs vieilles chansons françaises. Sherbrooke, la capitale des *Townships*, devenait un siège épiscopal; et, pour être bien sûrs de s'y implanter pour de bon, nos gens choisissaient

pour assises le roc, aux deux versants des collines qui dominant la ville, et ils y bâtissaient leurs églises, leur évêché, leur hôpital, leur séminaire Saint-Charles et leurs couvents.

Et le mouvement colonisateur de l'Est dure. Ça refoule encore. Ce fut la première récompense du grand patriote qui avait été, durant vingt-cinq ans, l'âme de ce mouvement, du Canadien modeste et fort qu'était Adolphe Chicoine, d'assister avant de mourir à cette autre victoire de la fécondité de sa race: la prise pacifique des Cantons de l'Est par ses compatriotes français.

Revanche des berceaux!

\* \* \*

Nous en reprenons une autre sur les frontières de l'Ontario.

Elle est d'origine peu ancienne. Elle s'exécute dans Russell, Prescott, Glengarry et autres comtés voisins. Chose plus inquiétante pour ceux qu'inquiètent les événements heureux, elle prend cette province-sœur par les deux bouts. Ce que les berceaux accomplissent dans les diocèses d'Ottawa et d'Alexandria, ils l'accom-

plissent aussi — plus péniblement — dans le diocèse de London.

La population française de la rive nord de l'Outaouais n'était pas dense il y a cinquante ans, et elle ne cultivait qu'une zone étroite de la vallée. Aujourd'hui, elle pénètre dans l'intérieur au-delà de Mont-Laurier; elle monte jusqu'au nord de l'Abitibi, s'empare du Témiscamingue, s'étend dans le Nouvel-Ontario et forme la meilleure portion du diocèse de Hailybury et du Sault-Sainte-Marie.

Il n'y a pas si longtemps non plus l'Outaouais, depuis Carillon jusqu'à Pembroke, s'allongeait comme une ligne de démarcation entre deux peuples. Nos gens avaient l'air de croire, dans leur naïveté, qu'il leur était défendu de traverser à l'ouest et d'acquérir le droit d'enrichir ce pays en le défrichant et en le fertilisant de leurs labeurs.

Ils traversèrent pourtant, et en nombre assez grand pour changer la face de trois comtés. Les anciens propriétaires n'y comprennent rien. Et c'est bien pour cette raison que, déchirant comme un chiffon des droits évidents et sacrés, ils prescrivent: « Au moins ne parlez pas votre langue! »

C'est peut-être illusion chez moi, — chacun est libre de me le dire, — et je sais combien l'amour des siens et le nationalisme qui en appelle pourtant au *fair play*, sont parfois féconds en jugements partiels, — mais il me semble bien que nos familles ne soient point, là-bas, les bienvenues. On ne le leur dit pas, mais plus d'un fait semble au moins insinuer: « Pourquoi tous ces catholiques français ne restent-ils pas dans leur province ? »

Cette impression me remet en mémoire une parole que j'entendis, un jour de fête canadienne-française, à Ottawa. Un groupe de Canadiens passaient, jasant, de belle humeur, la feuille d'érable à la boutonnière, quand un bonhomme, lourd, rougeaud, bourru, agacé par cette franche gaieté, se tourne vers son compagnon et lui dit d'un ton rogue:

— *Why don't they stay in Hull ?*

Ce serait à croire que le fanatisme jaune — Dieu veuille que je me trompe! — s'empreserait de faire d'Ottawa une petite ville de quatrième ordre, à condition d'y voir les Canadiens-français s'en aller vivre à Hull, sur les rives de la Gatineau ou... n'importe où!

Il resterait bien encore, quatre ou cinq mois par année, les députés venus du Québec;

mais ce sont de si braves gens, dont plusieurs sont très assimilables, et l'on s'en accommoderait. Il faudrait, au surplus, s'entourer de quelques fonctionnaires québécois : — on les enverrait coucher chez eux, le soir, par le pont interprovincial.

Oh! ce serait une petite ville heureuse, homogène, convaincue de son uniforme distinction. On n'y côtoierait plus de gaieté bruyante, de causeurs qu'on ne comprend pas, tandis qu'eux comprennent tout le monde. On les aimerait de loin, on marcherait en silence, on n'entendrait pas rire. On aurait des écoles unilingues, des cours universitaires unilingues, on lirait aux tables d'hôte des menus unilingues, on mangerait du bœuf...

— Mais non, ils ne veulent pas partir! Même ils arrivent! Il en surgit tout le temps, il en pousse partout. On dirait que les pauvres sont les pires pour la famille, et *plus pires* quand ils sont plus catholiques.

Ils naissent autour de la cathédrale, ils naissent par centaines dans Sainte-Anne, il en vient même au monde, de temps en temps, dans le quartier aristocratique. Plusieurs ont leur berceau dans l'avenue du Roi-Édouard, dans la rue Saint-Patrice, dans la rue Murray,

et qui s'obstinent à y rester, et que saint Jean Baptiste en personne ne pourrait pas expédier à Hull, à la Gatineau ou ailleurs.

Au fait, à Hull, dans la vallée de la Gatineau, sur les rives de la Lièvre, on ne peut pas mettre tout le monde. Là aussi ça déborde. Puis, *trahit sua quemque voluptas*: le plaisir d'y vivre ajouté à celui que l'on causerait en s'en allant, peut bien n'être pas suffisant pour conquérir tous les cœurs et vider Ottawa.

Non, non, mes amis, restez, restez! Continuez de vivre en paix avec vos voisins, d'accomplir votre noble mission et de nous offrir l'une des plus intéressantes et des plus opportunes revanches des berceaux de notre race.

\* \* \*

Il en est cependant de plus merveilleuses encore: celle, par exemple, de notre nationalité aux États-Unis — à laquelle se mêle un sentiment de tristesse, — celle de l'Acadie et de nos provinces de l'Ouest.

D'aucuns se sont demandé si notre expansion dans ces vastes prairies n'avait pas perdu en force ce qu'elle a gagné en étendue et, en

brisant leurs liens de cohésion, ne vouait pas les nôtres à une assimilation prochaine. C'a été la crainte de plus d'un patriote.<sup>1</sup>

Mais ce n'est pas le sujet qui nous occupe en ce moment. Rappelons seulement que la population venue du Québec et répandue de ce côté jusqu'aux Montagnes-Rocheuses fournit une nouvelle preuve de la fécondité française.

C'est aux États-Unis que la preuve saute davantage aux yeux.

Il y a un demi-siècle, à la suite de la guerre de Sécession et du prodigieux essor de l'industrie, dans la Nouvelle-Angleterre, des centaines de familles commencèrent à désertir nos campagnes. Ce fut une émigration de trente ans, un coulage énorme de notre sang, un lamentable exode de jeunes gens, de pères, de mères et de berceaux vers le ciel étranger. Et chacun disait, en les voyant partir: « Ils sont perdus! Ni leur foi, ni leur langue, ni leurs traditions ne pourront survivre! »

Oh! la magnifique réponse à nos craintes, redite par tous les échos depuis ces jours d'adieu.

---

1. Voir dans la *Vérité*, juillet 1888, la polémique entre M. J.-P. Tardivel et M. l'abbé Joly.

Les enfants de l'émigration sont les hommes d'aujourd'hui, et ils parlent comme leurs pères, et ils croient comme leurs mères, et ils prient comme on priait dans l'église de leur village, et ils ont leurs sociétés nationales, leurs prêtres, leurs écoles, leurs missions, de la piété et des œuvres à nous en remontrer! Rien ne s'est éteint de leur vitalité.

Jusqu'en 1914, ils étaient au tout premier rang dans les statistiques de la natalité américaine. Une autre race vient de les dépasser, mais ils restent, je crois, bons seconds. Quand on se donne la peine de les chercher chez nos voisins, on en trouve partout; et si on les compte, on additionne plus d'un million. Un million, groupés dans des paroisses disciplinées comme les nôtres, ouvriers, marchands, membres de tous les métiers et de toutes les professions, formant dans plus d'une ville importante des majorités capables d'imposer leurs volontés et d'élire leurs représentants aux chambres, aux sénats et aux administrations municipales.

Sans doute, parmi la génération nouvelle, les doctrines néo-malthusiennes ont eu chance de se propager, — chez nous aussi! — et je sais

que le travail de l'usine est souvent meurtrier. L'atmosphère empoussiérée de coton des filatures ruine, chez les jeunes filles, les forces que réclamera plus tard la maternité. Je sais de plus — pour exprimer ici mon sentiment de tristesse — quel secours ce serait dans nos luttes, et quel appoint pour notre survivance, si ces milliers de compatriotes avaient gardé pour notre sol leurs bras, et pour nos minorités la puissance de leur nombre! Voyez-vous les 250,000 Canadiens français de l'Ontario soutenus par ce million de frères, s'avancant avec eux, pacifiquement, côte à côte, dans l'intérieur, comme font ceux des Cantons de l'Est, faisant taire par leur respect du droit des autres tous les préjugés, forçant la tribu défiante de l'orangisme à admirer le bonheur de leurs foyers, la largeur de leurs vues et de leur hospitalité, leur amour de l'ordre et du travail?

Mais ce n'est là qu'un rêve. On perd son temps à récriminer contre un fait accompli. Il arrive, par ailleurs, en pareille matière, de s'exposer à récriminer aussi souvent contre les desseins de la Providence, que contre les libres volontés des hommes. On ne bâtit pas une nation comme un édifice; les pierres en sont

vivantes; il n'est pas loisible à chacun de les placer où il veut. Ce sont ces pierres-là dont on dit: elles s'agitent et Dieu les mène.

En tout cas, cette question ne touche qu'incidemment à la nôtre. Nous avons cité une prophétie de malheur de plus contre notre nationalité. Et, une fois de plus, les mères canadiennes ont répondu en multipliant la vie où l'on prédisait la mort. Une fois de plus la fidélité aux lois du mariage, la transmission sans peur et sans égoïsme du sang vigoureux de la race ont opéré une prodigieuse revanche des berceaux.

\* \* \*

Terminons cette partie par un petit calcul d'écolier.

Nous étions 65,000 en passant sous la domination anglaise. Soixante-dix-sept ans plus tard, ce chiffre avait été multiplié par dix. En 1840, notre population s'élevait à 650,000 âmes.

Aujourd'hui, après soixante-dix-sept autres années, nous comptons, en chiffres ronds, trois millions de Canadiens français dans le nord de l'Amérique. Le coefficient a donc dans cette période fléchi de façon inquié-

tante. En supposant qu'il se maintienne à cinq, nous serions, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, quinze millions: le double, d'après l'avant-dernier recensement, de la population totale du Dominion.

Hélas! pourquoi faut-il songer que de cinq il pourrait bien, baissant avec le sentiment religieux et l'esprit de sacrifice, descendre plus bas encore? Ne faut-il pas craindre qu'à l'exemple de la France et des États-Unis, les deux pays que nos admirations de peuple plagiaire copient le plus servilement, nous vidions nos berceaux et renoncions aux gloires de leurs revanches?

C'est de quoi il me reste à causer.

\* \* \*

Le sujet est délicat: n'y touche pas qui veut, n'importe où et devant n'importe qui. C'est un problème à résoudre avec des documents humains, et les documents humains ne sont pas toujours, comme les chiffres et la métaphysique, respectueux des yeux et des oreilles de celles que, du temps d'Octave Feuillet, on appelait les petites oies blanches.

Mais, au fait, y a-t-il encore des petites oies blanches ? Et leur candeur naïve, au souffle du monde où nous vivons, ne résiste-t-elle pas, comme la rose de Malherbe, que l'espace d'un matin ?

Si nous étions à l'église, il serait superflu de recourir aux précautions oratoires. L'Esprit-Saint se chargerait de brider les imaginations, le sermonneur de dire toute la vérité, la grâce de Dieu de faire le reste, et les sermonnés d'en subir chacun pour soi les conséquences. Mais je ne suis pas à l'église, encore que j'aie bien l'air de vouloir prêcher.

Soit ! dites, si vous le voulez, que je prêche, mais sur un sujet où la famille, la nation, l'Église, le sens commun, sont d'accord et tiennent le même langage. Je prêche à la façon de Roosevelt, de Le Play, de Charles de Ribbe, du marquis de Roux, de plusieurs académiciens, apologistes et économistes contemporains, qui poussent le même cri d'épouvante devant la natalité décroissante de leur pays.

Et nous glissons sur cette pente. Nous sommes déjà loin du temps où c'était un honneur d'être maman Gigogne et où l'on achevait un recensement en multipliant le nombre des familles par six ou sept.

Après les constatations franches faites plus haut et les hommages offerts à nos mères, vous ne me trouverez ni indiscret ni alarmiste, j'espère, si je me permets de lever le doigt pour montrer où nous allons.

\* \* \*

Le mal dont nous sommes menacés n'est pas d'hier, — tout ce qui naît de la lâcheté, du sensualisme, du péché, n'est jamais d'hier. Ça remonte toujours très haut. L'accroissement de nos alarmes vient de la recrudescence du mal et de la plaie ouverte, plus béante, au flanc des nations civilisées.

Peu d'auteurs profanes cependant vont droit au fond de cette plaie pour la traiter. Ils y touchent, tâtonnent, s'en éloignent, reviennent, tournent en de jolis développements littéraires, décrivent ses ravages et prescrivent... des sirops calmants.

Il convient d'excepter Étienne Lamy, l'ingénieur G. Callon, et quelques autres. Si Henri Lavedan n'a pas, lui, entièrement échappé à ce procédé, il a du moins dans sa *Famille française*, des pages de cure radicale, des mots de chirurgien, — outre un chapitre

admirable sur le célibat religieux. Ailleurs, comme médecin, il est parfait écrivain. Il s'est souvenu que le ministère laïque a des limites, et il ne les a pas outrepassées. Il s'est avancé jusqu'à l'entrée du sanctuaire de la conscience, il en a entre-bâillé la porte, mais n'y a pas pénétré. — Un artiste, — un Lavedan, un Prévost, un bonhomme Chrysale, ne se soucie guère de terminer ses morales par la vie éternelle, comme un simple curé. Et pourtant, c'est encre et toujours là qu'il faut revenir. C'est au fond de la conscience qu'est le foyer du mal, l'abcès qui, en stérilisant l'esprit de devoir et de dévouement, décime à l'avance les générations. Tout remède n'atteignant pas ce fond vaut une pilule rouge et sédative contre l'urgence d'une opération chirurgicale. <sup>1</sup>

Quand la conscience se relâche, la morale a vite fait de fléchir, et, plus vite encore, la foi de se retirer ou de s'obscurcir. Car le mouvement de l'une et de l'autre est réciproque ou plutôt vicieux; moins on croit, et moins

---

1. L'économiste le plus autorisé peut-être de notre pays, M. Edouard Montpetit, me disait un jour: « Quand vous avez traité cette question au point de vue théologique et devant la conscience chrétienne, il ne nous reste plus, à nous, qu'à mettre un point et à dire: c'est tout. »

on pratique; plus la pratique s'amoin-drit, et plus la foi s'en va. Le moment arrive bientôt où la conscience se dégage des liens de l'Église, de la nature et de Dieu, et tombe dans un état réfractaire à tous les remèdes humains. C'est ici, plus que partout ailleurs peut-être, que s'applique la dernière phrase du *Démon de midi*, de Bourget: « Quand on ne vit pas comme on croit, on finit tôt ou tard par croire comme on a vécu. »

Quelle puissance peut bien exercer sur une femme la menace du *race suicide*, quand l'idée fixe, hypnotique, de sa propre mort est associée, en son esprit, à celle du devoir sacré de la maternité? De quel poids pèse dans sa volonté l'intérêt de la patrie, quand, pour garder vide le berceau, elle a sacrifié l'éternelle patrie des croyants?

Non; l'argument peut être beaucoup plus bref. Il n'empêche pas, sans doute, de recourir ensuite aux raisons sociales, aux causes accidentelles, et de fortifier la morale et la volonté par tous les états possibles.

S'il est permis, même à un jésuite, d'aller droit à la vérité; s'il n'est pas malséant de parler religion même dans une salle des Che-

valiers de Colomb, je citerai trois autorités, claires, sans phrases, peu littéraires, dont toutes les autres ne sont que de prudents commentaires et des broderies légères. L'une s'appelle la *nature*, la seconde s'appelle *Dieu*, la troisième s'appelle l'*Église*. Elles expriment en résumé les devoirs des époux; elles contiennent tous les remèdes à la plaie meurtrière dont nous sommes épouvantés.

Il va sans dire que ne tombent sous aucune des condamnations de ces trois autorités ceux dont le ciel a limité la fécondité, non plus que ceux qui remplacent la joie d'une nombreuse famille par la pratique de la continence; encore moins les époux pleurant sur la stérilité de leur union.

C'est le malheur de ces époux solitaires que Victor Hugo a exprimé dans une strophe inoubliable:

Préservez-moi, Seigneur, préservez ceux que j'aime,  
Frères, parents, amis, et mes ennemis même

Dans le mal triomphants,

De jamais voir leurs champs sans la moisson vermeille,  
Le jardin sans oiseaux, la ruche sans abeille,

La maison sans enfants.

Nous parlons de coupables, et non de couples éprouvés et dignes de toutes nos sym-

pathies. Il s'agit d'un fléau volontaire et, conséquemment, restreint à des violations libres.

\* \* \*

La première loi flétrissant ces violations vient de la nature, — ou du Créateur parlant par la nature humaine.

Personne ne saurait l'ignorer, ni dans le christianisme ni hors du christianisme. Elle n'est pas écrite; chacun de nous la porte en soi. Rien ne peut la faire taire. L'intelligence elle-même, s'employant au service des sens et sophistiquant contre ses prescriptions, ne peut la raturer. Plus haut que la volupté et plus fort que la peur, elle crie: « C'est défendu! » Et si vous voulez savoir comment elle parle en chair et en os, écoutez le reproche d'une jeune femme à son mari désespéré devant le cadavre d'un fils que l'on a voulu unique: « Mon ami, je savais que c'était mal et qu'il faudrait payer. Tu as dit à la nature violentée: Un seul! Aujourd'hui dans sa justice elle te répond: Aucun! Il y a complicité dans nos volontés coupables. Elle rougit nos deux existences! Dans cette chambre circulent deux

criminels: je le lis dans tes yeux, tu le lis dans les miens, et quand la frayeur ne m'empêche pas d'écouter, j'entends, en vagissements éplorés, les appels des petits qui n'eurent pas la permission de vivre. »

La seconde loi est écrite. Dieu la promulgua au chapitre trente-huitième de la Genèse, en déclarant *detestabilis* la conduite d'Onan — cet antique Malthus dont le nom et le crime restent identifiés — et en le frappant de mort pour son acte criminel.

L'Église, par la voix de ses moralistes et de ses pontifes, en particulier par celle d'Alexandre VII, et toute sa tradition théologique, explique, précise ces deux lois suprêmes, de Dieu et de la nature; elle lance ses anathèmes et refuse ses sacrements à quiconque s'obstine à les enfreindre ou tente d'en légitimer la violation.<sup>1</sup>

---

1. Ajoutons, contre ces infractions à la loi naturelle et divine, quelques citations qui établissent la tradition chrétienne:

« Cet usage du mariage est contre nature. Il est exécration dans une courtisane et bien plus encore dans une épouse... L'honneur du mariage est fait de la fidélité qui rend le devoir de la chair, et de la chasteté qui engendre. » — TERTULLIEN.

« Ceux qui se livrent à cet abus peuvent bien s'appeler époux; en réalité ils ne le sont point, et sous le voile d'un nom honnête, ils cachent une véritable honte. » — SAINT AUGUSTIN.

« Cet acte est essentiellement désordonné puisqu'il fait du plaisir, qui n'est qu'une conséquence, un motif et une cause; et qu'en frustrant

Telles sont les trois autorités spécifiant le mal, le mettant à nu et s'offrant à le guérir.

Personne donc ne peut s'y soustraire par ignorance. A tous la nature dit: respecte ma loi!

Aux déistes et aux chrétiens Dieu répète: C'est mon précepte, il est grave, je t'ordonne...

Accepte, reprend l'Église, mes dogmes et ma morale, ou cesse d'être du nombre de mes fidèles. Accepte les conséquences du mariage librement contracté, ou renonce aux sacrements, — renonce même aux joies du pardon certain, parce que rien n'est plus douteux que le pardon d'un désordre longtemps voulu, réfléchi, enveloppé

la nature de ses plus impérieuses exigences il compromet l'ordre social lui-même. » — SAINT THOMAS D'AQUIN.

Saint Alphonse de Liguori condamne également cette pratique. « sans que rien puisse l'excuser, ni la pauvreté, ni la crainte concernant la santé, car elle est contraire à la fin principale du mariage ».

« Ceux-là commettent un grand péché, qui empêchent, par quelque moyen que ce soit, la conception et la naissance d'un enfant. » — *Concile de Trente*.

« Il faut tenir pour scandaleuse, erronée et contraire à la loi naturelle toute proposition tendant à soutenir qu'il peut y avoir des raisons honnêtes de frauder la nature. » — *Le Saint-Office*.

Plus récemment, Benoît XV a flétri « cette impiété qui prône l'art honteux de satisfaire son plaisir en fraudant les lois de la nature et tarit ainsi les sources même du genre humain, tandis qu'elle souille de mœurs infâmes la sainteté du lit conjugal ».

Enfin, dans leur déclaration collective, en date du 19 mai 1919, les Cardinaux, Archevêques et Évêques de France rappellent que « c'est pécher gravement contre la nature et contre la loi de Dieu que de frustrer le mariage de ses fins par un calcul égoïste et sensuel ».

de prétextes, d'excuses, et qu'on se propose de regretter à une époque fixe, comme on paie un loyer à l'échéance, et que l'on consentira à réparer, quand ce sera assez tard pour que ça ne coûte rien et qu'on ne redoute plus de conséquences.

Et donc, le problème de la natalité, tel en définitive qu'il faut l'envisager, est d'ordre moral. Il suppose chez les époux un choix entre l'austère devoir conjugal et ses théories restrictives; entre les charges familiales et chrétiennes, et le plaisir sans la fin, la peur du ridicule, l'entraînement de la vanité et du sensualisme, les voyages, la liberté et le puissant « tout le monde fait comme ça! ».

Or, de ce choix dépend toute la moralité de la solution. Tous les autres motifs peuvent être invoqués pour résoudre le problème; ceux de la conscience catholique sont radicaux, ils sont au fond.

\* \* \*

En lisant, à votre intention, des statistiques anglaises récentes, je tombai sur un économiste déplorant, au simple point de vue national, l'effrayante décroissance de la natalité de son

pays. Et je songeai: combien ses pronostics et ses regrets sont justifiés! Il ne se peut qu'une nation qui perd ainsi le souffle n'agonise après un siècle ou deux et ne meure enfin de la mort honteuse de la stérilité.

Et, de lui remontant à d'autres, je vis repasser dans ma mémoire cette malheureuse Pologne dont mon vieux professeur de morale disait, à la grande surprise de ses élèves, il y a vingt-cinq ans: « C'est la Prusse et la Russie qui ont crucifié la Pologne et s'en sont partagé les membres comme une proie; mais tous les Polonais sincères vous avoueront que leurs crimes de lèse-famille avaient, longtemps avant l'arrivée des bourreaux, préparé le châtement. »

Je songeai à la France devenue un tombeau où le chiffre annuel des morts, avant la guerre, dépassait de 35,000 celui des naissances.<sup>1</sup>

---

1. *L'Action française*, de Paris, publiait, le 8 juin 1922, — elle n'était pas alors à l'*Index* — une lettre de M. P. Lefebvre Dibon, président de l'Alliance nationale, adressée à tous les députés des Chambres françaises. M. Léon Daudet la fait précéder d'une note qu'il convient de citer: « Je viens de recevoir, comme tous mes collègues, la lettre suivante. Elle est accompagnée d'un petit tableau qui fait froid dans le dos. Par ailleurs, je fais partie, comme père-lapin — suivant la gracieuse expression des journaux révolutionnaires — du groupe des familles nombreuses à la Chambre, que préside le glorieux général de Castelnau. Enfin, j'ai fait mes études de méde-

Je songeai aux riches familles américaines où les rares enfants de luxe qu'on se permet sont devenus des bibelots d'art, des jouets per-

—  
cine, passé sept ans de ma vie dans les hôpitaux et je sais de quoi il retourne. Le contenu de cette lettre ne me surprend donc pas: »

Paris, le 2 juin 1922

MONSIEUR LE DÉPUTÉ,

*Nous avons l'honneur de vous adresser ci-joint un relevé du mouvement de la population durant le premier trimestre 1922, dans les dix-huit départements dont les chiffres sont parvenus, à l'heure actuelle, au Conseil supérieur de la Natalité.*

*Ces chiffres sont effrayants: Dans seize départements sur dix-huit, le nombre des décès dépasse considérablement le nombre des naissances.*

*Ces dix-huit départements n'appartenant pas, dans leur ensemble, à des régions qui se dépeuplent plus rapidement que le reste du territoire, et le premier trimestre de l'année ayant toujours une natalité plus forte que les suivants, on peut affirmer d'après cette statistique, que la France aura, en 1922, beaucoup plus de décès que de naissances.*

*Dans deux ou trois ans, lorsque notre natalité ne bénéficiera plus, comme aujourd'hui, du nombre très considérable des mariages célébrés en 1919 et en 1920, nous n'aurons même plus 500,000 naissances pour plus de 700,000 décès, si le Parlement n'adopte pas des mesures extrêmement énergiques pour enrayer la dénatalité.*

*A l'heure actuelle, la mesure la plus radicale qui puisse restreindre le déficit des naissances en 1922 est le vote immédiat par la Chambre des députés, de la correctionnalisation de l'avortement. Si ce vote n'est pas acquis dans le plus court délai, il manquera 10,000 hommes de plus à la classe 1942.*

*Veuillez agréer, Monsieur le Député, l'expression de nos sentiments les plus distingués.*

*Le président de l'Alliance nationale,*

P. LEFEBVRE DIBON

« La barbare législation démocratique, commente Daudet, la centralisation démocratique, la laïcisation démocratique battent la famille française à coups pressés, depuis cent trente ans. Ce qui est prodigieux, c'est qu'il y ait encore en notre pays en prise à cette insanité jadis turbulente et devenue morne, c'est qu'il y ait encore des familles nombreuses... Sans elles, il y a belle lurette que la population française se serait effondrée lamentablement. »

Après avoir cité d'autres causes de la dépopulation de la France, entre autres le divorce et l'affreuse situation de l'enfant des divorcés.

fectionnés, pour faire diversion aux plaisirs des parents blasés. <sup>1</sup>

A cet exemple contagieux, nos voisins ajoutent l'institution destructive de toute progéniture, le divorce. Ils en ouvrent si large la porte à tous les inconstants du mariage, que dans certains États quinze pour cent des mariés y passent. <sup>2</sup>

---

Daudet ajoute: « Ce n'est pas tant le divorce accompli qui combat la natalité que la possibilité d'y recourir, que l'instabilité du mariage, rapprochant celui-ci de l'union libre, où la stérilité est la règle. En outre, les enfants des divorcés, se rappelant leur condition déplorable, redoutant de la renouveler pour leur descendance, auront une tendance naturelle à restreindre la natalité. Ils ne retiendront du mariage que le plaisir ou l'intérêt immédiat, sans reconnaître son but essentiel qui est le foyer et la continuation familiale. »

Voir aussi: *Revue pratique d'Apologétique*, novembre et décembre 1917.

1. Mme Brisson fait, sous une autre forme, la même affirmation pour la France. Dans les *Annales politiques et littéraires*, No 1616, elle écrit: « La question moderne se pose, et il faut bien avoir le courage de l'affronter. La richesse, qui devrait rendre tout devoir plus doux, plus facile, en est, à vrai dire, l'adversaire acharné... Elle excite à un appétit de jouissances, de plaisirs qui n'admet pas d'entraves... et l'enfant en est une!... Tout échelon gravi ne compte plus, on aspire à grimper le suivant..., on veut s'élever plus haut dans l'opulence, s'installer plus moelleusement dans le bien-être, et, surtout, par n'importe quel moyen, on veut paraître riche, plus riche que le voisin... Le luxe, voilà le despote, voilà l'ennemi, qui fait tant de foyers déserts, tant de femmes stériles. »

Il faut lire de plus les articles fort intéressants du P. Kelly, dans l'*America*, novembre et décembre 1928, sous le titre: *The Suicide of the Irish race*.

2. Il me souvient, en relisant ces « quinze pour cent » des mariés qui vont échouer dans le divorce, de la peur que j'éprouvai de tomber dans l'exagération quand, le 8 janvier 1918, je fis pour la première fois cette affirmation. Et pourtant je me croyais consciencieusement ren-

Pour accélérer davantage le dépeuplement des foyers, ils ajoutent la théorie monstrueuse des eugénistes, et la théorie plus monstrueuse encore des *Trial marriages*, prônée par Madame Parsons en un livre dont les journaux américains ont pu dire qu'il est le manuel d'une pratique en vogue.<sup>1</sup>

Le docteur Little, président de l'université du Michigan, — d'accord avec un ministre protestant de New-York — va plus loin. Pour arrêter enfin la lamentable croissance de la population et être plus sûr de vider les foyers, il conjure les gouvernements de limiter les naissances par des lois sévères et de faire mettre à mort les incurables.<sup>2</sup>

---

seigné. J'en suis bien revenu de ma peur. Aujourd'hui c'est une surprise douloureuse que j'éprouve en lisant dans des journaux et revues sérieux des États-Unis, en particulier dans l'*America* de New-York, 5 décembre 1927, la note qui suit :

*Judge Ben Lindsay, of National fame, says that typical American cities, like Los Angeles, Denver, Kansas City, Atlanta and Cleveland, show one divorce for every two marriages, — and that does not include the wrecked marriages caused by desertions, separations and non-support.*

Cinquante pour cent ! Qui donc pourrait ne pas s'enquérir avec inquiétude de l'avenir d'une société sapée de pareille façon à sa base ? On peut être très fier d'un édifice gratte-ciel de soixante-cinq étages ; mais il ne s'effondre qu'avec plus de dégâts si on lui enlève ses pierres angulaires.

1. Voir le *Chicago Examiner*, 21 novembre 1906.

2. Le *Detroit Times*, décembre 1927 ; voir aussi le *Voyageur catholique* de janvier 1928.

En suivant mon économiste anglais, la pensée de la contagion m'obsédait. Allions-nous la subir et renoncer aux revanches si glorieuses de nos berceaux ? Même en restreignant comme lui la question au seul point de vue national, n'avons-nous aucune raison de redouter que, les mêmes causes produisant, chez nous comme ailleurs, les mêmes effets, nos victoires ne se transforment en défaites ?

Que deviendront les nôtres, dans l'Ouest et dans l'Ontario, sous le flot de l'immigration étrangère et des infiltrations protestantes, s'ils ne reçoivent notre appoint et le surplus de nos nombreuses familles ? Ces groupes resteront-ils distincts, purs de tout alliage, maîtres du sol, étendant chaque jour les frontières françaises ? Ou, privés des infusions renouvelées de notre vie, ne deviendront-ils pas, groupes épars, rachitiques, assimilés, sans consistance, sans langue ni foi, un je ne sais quoi de race qui n'a de nom en aucune langue au monde ?

\* \* \*

— Alors que faire ? Vous nous dites : le péril est à nos portes, à la porte de la maison,

à la porte de la nation, à la porte de l'Église, donnez-nous des moyens de le conjurer. Outre la conscience catholique en possession des moyens radicaux, n'y a-t-il pas contre l'ennemi d'autres armes à notre portée ?

Il y en a partout, à toutes les portées.

Règle générale, nommer les causes et les tenants de la stérilité ou d'une fécondité calculée, avare, immorale, c'est indiquer tout de suite la méthode pour les vaincre. Mais comment appliquer cette méthode du moment où l'on sort du camp retranché de la religion ? Voilà l'embarras.

L'ennemi est Protée, il est l'Innombrable, il évolue, il se cache au dedans, il agit au dehors, chez le propriétaire et chez le locataire qui conspirent pour expulser l'enfant, derrière les nécessités du travail, de l'usine, du magasin, de la pauvreté, du théâtre, du cinéma, d'une vie émancipée où les petits sont toujours de trop, de la santé prodiguée à toutes les corvées frivoles, mais se refusant à donner la vie.

Sur la scène, on se moque des « nichées ». Le roman a ridiculisé les ménages prolifiques. Les femmes-perruches ont coiffé les vraies mères du bonnet : « Bon pour autrefois ».

Fières d'être en nombreuse compagnie, les apostates du devoir ont répondu, en envoyant promener leurs maris qui ne demandaient pas mieux :

« Ça ne se fait plus ! »

Le médecin complaisant ne manque pas de dire à l'épouse :

— Vous savez, il faut cesser, ou la prochaine fois vous allez mourir !

— C'est juste ce que je me disais, docteur ; je vais vous obéir.

Toute l'organisation de notre société mondaine est antifamiliale. En se glissant hors des sacrements, elle s'est glissée hors de la nature. Elle est videuse de berceaux, meurtrière de l'enfant.

Et pourtant, la femme n'arrive pas à cette rupture d'un coup. Elle s'y achemine graduellement, et par combien de tortures ! Au lieu d'accepter son sort vaillamment, elle subit sans cesse la peur de l'événement redouté ; sa vie est anormale, toute faite de contrainte, de regrets, de reproches, de remords, de délibérations troublantes.

L'effet de ces luttes intérieures sur le cœur et sur les nerfs est ruineux. Plus d'un médecin

vous dira que ce malaise incessant est plus mortel que tous les sacrifices généreux de la maternité.

Comme dernier effet, il se produit chez la femme, née pour aimer et pour donner la vie par amour, un phénomène monstrueux. « Elle fait de l'enfant, dit Henri Lavedan, sa bête noire. Sans même qu'il existe, elle le déteste en rêve, en pensée, en paroles. Son image et son nom lui donnent la nausée et lâchent sa colère. Elle met à le dénigrer un esprit féroce de sarcasme et de répulsion qui étonne. Elle se laisse aller, le sourire aux lèvres ou la face envahie d'un masque de dégoût, à proférer sur cette matière des abominations telles que l'on a l'impression d'entendre et de voir la harpie du malthusianisme, comme s'il était d'une fatale horreur que la femme détraquée et qui s'obstine à ne pas engendrer eût pour les enfants une force de haine égale à la force d'amour des mères accomplies. »<sup>1</sup>

Connaissez-vous un pire renversement de la nature ?

---

1. *La Famille française.*

\* \* \*

Mais alors, me redites-vous, que faire ?

Il y a bien l'argument teinté d'ironie de Jules Lemaître : — Faisons croire, dit-il, que c'est très distingué, la fécondité ; car de prouver que c'est chrétien ne suffit nullement. Mettons à la mode les familles comme autrefois.

Fort bien ; mais d'ordinaire les modes qui « prennent », les modes tyranniques et bien-aimées ne s'adoptent pas comme ça au jugé et en cinq sec. Elles nous viennent de la cupidité juive ou cabotine, du monde mondanisant, du snobisme, de l'ignorance moutonnaire... Or, toutes ces puissances militent contre les foyers peuplés. Elles nous viennent, pour les toilettes, des actrices, des célèbres faiseuses, des filles richement entretenues, — et « rien qu'à voir on voit bien » que souvent ça vient de là.

Mais si les actrices, les faiseuses, les filles exécutent à la perfection la réclame de la laideur, des chiffons, des attitudes provocantes, des nouveautés et de l'indécence, ce n'est pas à elles, vous l'imaginez, qu'il faut s'adresser pour la revanche des berceaux.

Au lieu de la mode, indigne de déterminer la volonté à un devoir si noble et si grand, que ne montre-t-on plutôt au mari et à sa femme des contrepoids au bien-être recherché par leur « limitation » coupable ?

Par exemple: leur amour mutuel aboli à brève échéance, l'ennemi chercheur de solitude s'installant à la place du berceau, le pauvre enfant unique écrasé sous le poids aplatissant des tendresses sans partage, le cœur torturé qui se dit: je laisserai en mourant un mal irréparable: le néant; ayant vécu pour moi seul, je ne mourrai pour personne. L'inexistence elle-même m'accuse de traîner sous des dehors honnêtes une âme assassine, et, pour garder un reste de pudeur et ne pas chasser par mon scandale les petits du foyer des autres, comme je les ai chassés du mien, je suis contraint de jouer mon drame en secret, sans le soulagement d'une confiance.

A ces aveux et à ces contrepoids tout personnels, ajoutez quelques faits et réflexions d'expérience commune.

— Vous n'avez pas voulu fractionner votre héritage entre plusieurs enfants ? Ne savez-vous pas, vous, croyant, qu'une douzaine de

filis bénis de Dieu profiteront mieux d'une petite part, que ne profitera du tout un seul fils chargé, solidairement avec ses parents, de la malédiction divine ?

— Vous avez craint la pauvreté ? Ignorez-vous qu'il n'y a pas de richesse comparable à la vie et qu'en la refusant vous avez engendré la pire des pauvretés ?

— Vous avez voulu des soirées paisibles, et, voici que, faute d'affection chaude dans la maison vide, vous allez au club: est-ce un repos ?

— Vous avez cédé à l'envie des déplacements, des voyages, de l'auto, et vous avez remplacé le nid joyeux des enfants par le garage: est-ce une épargne ?

— Pour plaire à votre femme stérilisée par économie, il vous a fallu payer pour sa vanité et son luxe, et voici qu'elle aussi veut paraître dans le *smart set*, sortir de son intérieur désert et de son âme, — cet autre désert, — aller, revenir, acheter, rentrer tout essoufflée: — Oh! mon pauvre mari, comment veux-tu penser à des petits: on a peine à joindre les deux bouts! — Eh! bien, est-elle pour cela plus aimable et plus à vous ?

C'est peut-être en la voyant que le vieux garçon se dit: « Je n'ai pas comme lui les joies conjugales; mais j'ai au moins ma liberté et mon argent; attendons! Il sera toujours temps de m'alourdir d'une pareille dette et d'une encombrante moitié. »

Et ainsi, pauvre mari, vous contribuez d'une autre façon à la décroissance de la natalité, en vous faisant complice d'un célibat souvent jouisseur et lâche.

Ajoutez encore à ces réflexions la lutte intelligente contre l'engin le plus destructif de la maternité, l'illusion la plus fascinante de notre société moderne: le suffragisme. Partout où il étend ses tentacules, il resserre d'autant l'œuvre maternelle; et sa croissance est marquée par la décroissance proportionnelle de la natalité. On ne pouvait rien inventer de plus fatal à la famille que cette machine à dépeupler.

Certes! l'évolution du féminisme en ces derniers temps fournit à lui seul un problème très complexe. Pour le plaisir de paraître en retard et intransigeant, je ne vais pas nier qu'il ait redressé des griefs réels et mis en lumière de vrais mérites. Je ne vais pas contester non plus qu'il soit un mal, parfois nécessaire de

notre temps, aggravé souvent par les torts des hommes.

Encore moins vais-je fermer les yeux, pour mieux ignorer, sur les œuvres bienfaisantes de protection, de charité, de sociologie que nos femmes, groupées en société et en fédération, ont accomplies, sous des formes nouvelles, appropriées à des besoins nouveaux, dans notre ville et dans notre province.

A ce titre, elles ont droit à notre reconnaissance et à notre admiration. Ce serait sottise de les leur refuser.

Dans ce domaine qui leur est propre, et parce qu'il leur est propre, apparaissent toute la beauté de leur travail et le mérite de leurs inlassables efforts.

Y a-t-il, dans le Dominion, une seule province où le féminisme ait paru, autant que chez nous, fécond, inimitable ? Mais encore, faut-il entendre le féminisme dans son sens vrai, équilibré, sincère, désintéressé, humble, qui embrasse l'œuvre sans pareille de toutes nos femmes, — depuis les Sœurs de Charité, vierges à la fois et mères de nos orphelins, nourricières de nos vieillards abandonnés, infirmières de nos malades et veilleuses de nos morts, jus-

qu'aux institutrices de nos enfants, aux dames de l'Assistance maternelle, aux membres de la Fédération Nationale, avec ses sections d'employées d'usine, de bureau et de magasin.

Quelle autre province peut se réclamer de pareilles recrues hors du catholicisme ? d'un aussi grand nombre de conscrits, et aussi agissantes, levées au nom du Christ ?

A quoi rime donc, après cela, cette envie humiliante d'imiter les protestantes — incapables, elles, de nous imiter — et de former des bataillons de suffragettes sous prétexte qu'elles en ont ? Ce plagiat prouverait-il, par hasard, que nous ne sommes pas inférieurs ? Nos désirs et nos efforts devraient tendre à ramener les hérétiques à la vérité : est-ce en les copiant dans le domaine politique, en nous mettant à leur remorque comme des rétrogrades, que nous réussirons dans cette belle œuvre d'apostolat ?

\* \* \*

Cependant, que le suffragisme dans certains cas prévus et limités soit un mal qu'il faille subir, passe encore !

Mais qu'au lieu de subir ce mal en patience, des femmes le réclament comme un honneur

et courent après, qu'elles exigent au surplus de porter comme leur mari le poids du suffrage, avec toutes ses conséquences, ses charges et ses avanies: ah! c'est la misère multipliée par toutes les misères qu'elle engendre. C'est le sens de la vie retourné. C'est la vie tarie à sa source. C'est la femme désexuée.<sup>1</sup>

Elle, faite pour la grâce, la pudeur, l'amour, la pitié, toutes les puissances irrésistibles du cœur et les glorieuses fonctions génératrices, et se livrant comme des « nous » vulgaires aux luttes de tribune, aux altercations, aux ambitions envieuses, exaspérées par l'esprit de parti, aux brutalités viriles, propres à dessécher son cœur et à défigurer ses traits: Dieu nous préserve de cette déformation anti-féminine!

Oui, oui, les femmes sont intelligentes à l'égal de l'homme, oui, elles peuvent voter très bien et, après, être ministres, ambassadeurs, juges, échevins; mais enfin, comme malgré l'égalité des sexes ce ne sont pas les hommes qui mettront au monde les petits en-

---

1. Nul auteur chez nous, n'a écrit sur ce sujet, croyons-nous, un chapitre plus substantiel et plus débordant de bon sens que Madame Francoeur, dans ses *Trente ans rue St-François-Xavier*, p. 94.

fants, il arrivera que dans ce cher pays où éclatera comme une fanfare la puissance des femmes, il ne manquera plus qu'une chose: des enfants pour continuer le pays.

Une excellente dame, trente à trente-cinq ans, très prise par les œuvres philanthropiques, sociales, sportives, littéraires, m'écrivait, le 18 décembre dernier, le lendemain d'une campagne électorale dans laquelle elle s'était jetée virilement:

« Vous devez être content de mon travail. J'ai presque annulé les moyens malhonnêtes d'une rivale de mon quartier. Eh! bien, qu'aurais-je pu faire si j'avais été empêchée par la nichée que vous me souhaitez et si j'étais mère comme le prescrit la religion?... » — et le veut la nature.

Cette dame a le mot juste. Le mal du suffragisme accompli par les unes est « presque annulé » par les autres. Mettons, si vous le voulez qu'il est annulé, et donc laisse, comme résultante, zéro. Et après? Tandis que toutes les énergies se dépensent au dehors pour cette annulation réciproque, il reste au dedans le mal des unes additionné au mal des autres, dont le total est le mal de tous: le mal des

vivants, le mal de ceux qui devraient vivre, le mal national, le mal éternel.

Supposons que la lutte des politiciennes, les unes contre les autres et même contre les hommes, redressent quelques-uns des torts de nos gouvernants, il n'en demeure pas moins que la famille en est désertée ou affaiblie. Or, la famille est l'unité d'origine et le fondement même de la société. Pour réparer certains maux de la société est-il sage d'en ruiner, en partie ou en entier, la base elle-même ? Qui donc est assez mal avisé pour arracher les pierres fondamentales d'un mur sous prétexte d'en fermer quelques lézardes ?

\* \* \*

Et puis, dans ce bouleversement de l'ordre et des sexes, que devient l'éducation des rares enfants à qui les mères *modern style* permettent d'exister ?

— La reconnaissance filiale ? Étouffée sous l'égoïsme.

— L'esprit de sacrifice ? Inconnu. C'est au contact des petits frères et des petites sœurs que chacun l'apprend. Pour le prati-

quer, il faut donner, céder, s'oublier: donner d'abord les bras de sa maman à un plus petit, lui donner son berceau, son jouet, partager avec lui ce qu'on aime, le protéger, se faire plus petit, se serrer dans le nid, comme des oiseaux, pour laisser de la place aux autres sous l'aile de la mère.

Oh! l'éducation irremplaçable des nombreux enfants les uns par les autres! Et les doux souvenirs qu'elle évoque! les plus ensoleillés, les plus réconfortants de nos pauvres vies moroses.

Parce que notre mère ne nous a pas combattus avant de nous faire naître à regret, elle mérite que nous sachions tout ce que nous lui avons coûté. Et c'est à le rappeler que s'est affectionnée notre jeunesse et que se fortifie encore notre âge mûr.

Elle reste la vivante leçon du sacrifice, celle qui dix, douze, quinze fois donna la vie aux dépens de la sienne, fut toute à Dieu, toute à son devoir, toute à ses enfants, — à tous les enfants que Dieu lui avait comptés, — qui les a nourris de sa substance, entourés de ses veilles inquiètes, de ses angoisses, d'un tel besoin de donner que le monde entier n'aurait

pu l'en distraire; qu'elle simulait pour nous rendre heureux un bonheur, une santé, des joies, dont elle était privée, et gardait silencieusement, crainte de nous en laisser prendre une part, les souffrances et les chagrins qui pressuraient son corps et son cœur. N'est-ce pas comme un rayon de printemps égaré dans notre automne, que le souvenir de ces soirées de famille où, nombreux, bien unis, nous aimant les uns les autres du même amour dont elle nous aimait tous, nous apprenions de ses lèvres, de ses yeux, de ses gestes inimitables et de ses baisers, les rudes leçons du courage et du dévouement, rendues plus pénétrantes par ses exemples et par l'image du Christ qu'elle nous montrait suspendue au mur ? N'est-ce pas, aujourd'hui encore, quand la vie est mauvaise et noire de deuil, dans ce souvenir que nous retrouvons notre réconfort le meilleur ? notre rappel au devoir le plus entraînant ? notre plus généreux sursaut d'énergie et d'espoir en l'avenir ?

Et puisque telle est ou telle a été votre mère, ai-je besoin de m'enquérir si vous êtes un fils isolé à qui elle a marchandé la vie ? Si votre venue possible l'a jeté dans des hési-

tations troublantes, avec la tentation de troquer le bonheur de vous recevoir contre le plaisir et les hochets d'une société affolée, en quête de gloires à rebours ?

Non. Vous êtes, — et c'est votre honneur, — l'honneur de vos pères et de vos mères à tous, comme c'est encore l'honneur de la plupart de nos foyers canadiens-français catholiques — l'enfant d'une de ces familles patriotes, chrétiennes, fécondes, de sève généreuse qui nous préservent des hontes de la décroissance et de la stérilité volontaire, — et continuent, à la plus grande gloire de Dieu et de la race, la pacifique revanche des berceaux.

## Autour du foyer

— Il n'y a plus de famille; il n'y a plus d'esprit de famille.

C'est la phrase que tout le monde répète, devenue par les redites une banalité, et un cliché dans les feuilles quotidiennes, les livres et les revues.

Mais pour usés qu'ils sont à force de répétitions, les mots ne cessent pas nécessairement d'exprimer la vérité. La phrase banale que nous rapportons est vraie.

Elle est grave aussi. Chacun le déplore, sans toutefois, semble-t-il, se mettre autrement en peine de la rendre fausse ou moins vraie.

Permettez que nous en causions, afin d'apporter notre humble effort à cette œuvre de réaction. C'est un zèle louable de signaler un mal universel; c'en est un plus digne d'éloges d'en faire disparaître au moins ce qui dépend de soi.

Ceci me remet en mémoire un mot de Pie IX.

Un vieux gentilhomme — un de ces louangeurs *temporis acti*, oisifs et moroses, perpétuellement assis à la porte de quelque cimetière pour pleurer les personnes et les choses disparues — avait obtenu une audience au Vatican. Agenouillé aux pieds du Pape, il se lamentait sur la décadence de la société et de la famille, et déclarait que l'une et l'autre étaient à jamais incurables.

— Pardon, reprit Pie IX, je connais un excellent remède à cette grande maladie.

— Oh! dites-le moi, Saint-Père.

— C'est que, continua le Pape, chacun commence par se guérir soi-même.

Or, il nous paraît que cette guérison, pour être opérée sûrement, doit aller jusqu'à l'origine du mal. Sans quoi il recommence.

### Tout d'abord

En préparant l'avenir de leurs fils et de leurs filles, les parents doivent d'abord se demander s'ils sont appelés à la vie conjugale ou bien à la vie religieuse ou cléricale. Les jeter dans l'une ou l'autre vocation, selon leur goût, leur caprice ou leur simple ambition tem-

porielle, sans consulter la volonté de Dieu, sans les préparer à la suivre, serait les engager dans une voie douteuse, pour laquelle peut-être ils n'ont pas été créés et mis au monde et où les attendent tous les déboires.

Quand le choix d'un état de vie a été sérieusement fait, appuyé sur des motifs surnaturels, il reste, si l'on a décidé de demeurer dans le monde et de prendre femme ou mari, à se préparer au mariage, — tout comme il restera, aux jeunes époux, les serments une fois échangés, à fixer dans la tradition des ménages chrétiens leurs devoirs et leur amour, à l'abri de la mondanité ruineuse et des influences désagrégeantes du foyer.

### S'y préparer

Deux excès, peut-on dire, — il y en a bien d'autres! — sont également opposés à la préparation au mariage. L'un est la légèreté empressée avec laquelle on y court; le second, la peur qui le fait fuir comme s'il était un épouvantail. C'est souvent le premier qui engendre l'autre.

Faut-il noter que d'ordinaire il n'y a qu'une certaine classe de vieux garçons pour trembler

d'une pareille peur ? et que l'activité et la bravoure sur le champ des fiançailles sont plutôt à l'éloge du sexe faible et courageux ? à la louange des vaillantes petites demoiselles qui, loin de fuir, courent après, et jouent à la recherche d'un mari comme on joue à colin-maillard ?

Un épouvantail ? Mais non, mes vieux amis, mais non : c'est un sacrement ! Et il porte avec soi la grâce d'en supporter les charges et de jouir avec reconnaissance de ses bonheurs.

En faire un spectre de frayeur, passe encore pour des peuples moins policés : les Russes, par exemple, dont un livre de maximes renferme ce conseil peu rassurant :

— Jeune homme, quand tu pars pour voyager sur la mer féconde en tempêtes et en naufrages, fais *une* prière. Quand tu pars pour la guerre où grondent les canons et la mitraille, fais *deux* prières. Jeune homme, quand tu pars pour te marier : ah ! fais *trois* prières.

Mais nous ne sommes point des Russes.

Ne disons donc pas que le mariage exige une bravoure héroïque. Que les parents croient

simplement qu'avant de célébrer les noces de leurs enfants, ils doivent les y avoir religieusement préparés.

Leur fournir d'abord un ensemble de doctrines domestiques et chrétiennes, claires, précises; des principes fondamentaux, dont il faut les pénétrer et qui n'effleurent pas seulement le cœur et la tête de cette jeunesse légère, comme un courant d'air qui leur passerait dans le cou.

Ce sont ces vérités, redites, triturées, comprises, formant des convictions qui font la religion éclairée sur laquelle s'appuiera la vie, quand plus tard l'heure des sacrifices sonnera. Et il paraît que dans la vie à deux elle sonne souvent plus tôt qu'on ne s'y attendait, l'heure des sacrifices.

### Pas deux maîtres

Il faut aux jeunes que vous conduisez à l'autel une religion qui n'admet pas deux maîtres à servir, qui ne s'exerce pas à l'alliance hybride de la piété sentimentale à la frivolité païenne: dévotion d'apparat que le premier souffle enlève comme des feuilles mortes, — pratique contradictoire de jeune fille qui donne

à la malice spirituelle les longues soirées médisantes, et à Dieu la communion du lendemain; qui se pardonne de décorer un manteau de cheminée et un salon de statues et de gravures indécentes, parce que tout à côté elle y suspend le crucifix; qui garde sur sa table de boudoir ou dans des rayons d'étagère les livres obscènes d'un romancier à la mode, et se trouve en sûreté de conscience, parce que tout près elle y pose pudiquement les *Paillettes d'or* et le *Manuel de la jeune Fille pieuse*; qui s'agenouille dévotement, le matin, devant une madone, et provoque ensuite tout le long du jour, au salon et dans la rue, les regards les plus indiscrets par ses attitudes et sa toilette, ou se fait intéressante par ses langueurs, étudiées comme des procédés conquérants, par les libertés d'un langage étonnant pour son sexe et trop précoce pour son âge, pour tous les âges; ou encore par l'affectation d'un air blasé, dédaigneux, revenu de tout, avant même d'avoir appris le sens de la vie, d'un snobisme et le roulis d'une nonchalance qu'elle prend pour la suprême distinction.<sup>1</sup>

---

1. Cf. *Lettre de Fadette*: Appendice I, p. 187

A cette religion de surface, ne servant de base ni au mariage ni à rien, s'ajoute souvent la vanité luxueuse des femmes, qui effraie la prudence ou l'égoïsme jouisseur des hommes.

### Les illusions de la vanité

C'est un fait bien connu, n'est-ce pas, qu'il y a dans le monde un nombre infini d'illusions, — sans parler de l'illusion de croire qu'on n'en a plus. Il y en a d'amusantes, il y en a de douloureuses; les unes naissent de la jeunesse, d'autres du vieil âge; elles sont de toutes les nuances.

Parmi les plus évidentes se trouve l'illusion d'une jeune fille, secondée peut-être en cela par son entourage, qui croit préparer son avenir parce qu'elle paraît, se livre à tous les sports, sort pour voir un peu et davantage pour être vue, prend des phrases pour de l'amitié, des compliments pour de l'admiration, des ardeurs conventionnelles pour de l'amour tout neuf.

Admettons que dans ce milieu factice elle soit une bonne fois admirée; combien de temps, pensez-vous, durera cette admiration ?

Si les dons sont vrais, solides, soit! Je concède que l'effort pourra obtenir un effet définitif, — car je ne veux pas rechigner tout le temps.

Si les dons et les talents sont superficiels, l'admiration durera tout le temps qu'il a fallu à mademoiselle pour étaler les goûts de sa modiste et les traits irréprochables d'une poupée parfaitement mise; — le temps que durent les roses effeuillées aux angles des salons le lendemain d'un bal.

Et si, par hasard, cette admiration décevante et déçue, — car qui donc est soi-même dans cet étalage d'échantillons? — allait se prolonger et conduire jusqu'à l'union conjugale, oh! les cuisantes déceptions, lorsque chacun se verrait sous son vrai jour, avec les défauts dissimulés l'un à l'autre, puis manifestés dans un réalisme brusque, avec l'accompagnement *obligato*, éploré: c'est trop tard!

Par ailleurs, ces succès passagers ne vont pas sans beaucoup de frais. Et les temps sont durs!

Les procédés de la vanité, vis-à-vis de l'avenir, constituent une tactique désastreuse.

Que l'on considère la prodigalité luxueuse chez les jeunes filles ou chez leurs mères, elle part généralement des mêmes intentions et mène aux mêmes déboires. Dans un temps comme le nôtre où tout se pèse, se compte, se mesure, il ne fait pas bon prouver aux jeunes gens qu'on leur coûtera cher. Vos fils, si incapables de calculer quand il s'agit d'acheter leurs plaisirs, se trouvent être d'habiles calculateurs dès qu'ils additionnent ce qu'il faudra payer, après le mariage, pour satisfaire aux habitudes et aux exigences de l'orgueil mondain, continuer le train de vie de « la fille à maman », éblouir les regards, et jouir de l'honneur d'avoir une moitié si richement attifée, qu'elle humilie ses concurrentes et tout le groupe de celles qu'Édouard Drumont appelle « les femmes qui sentent trop bon ».

Plus d'un, dont l'heure a sonné et dont les revenus suffiraient à un ménage modeste, ne s'en trouve pas le quart de ce qu'exigeraient les coutumes d'oisiveté, de courses en limousine, de restaurants chics, de cigarettes fumées, la patte croisée comme un gars, de promiscuités inquiétantes, — de celle qu'il s'était choisie dans son cœur. Et il attend.

C'est bien gentil

...mais songe-t-il, ça coûte cher ! A plus tard. Ce sera toujours assez tôt me condamner à un pareil impôt. Si je ne goûte pas les joies paternelles, le repos du foyer et des fardeaux portés à deux dans l'amour, des petits enfants enlaçant leurs bras autour de mon cou, j'ai du moins ma libre vie, mes libres amours, ma bourse, et ne suis point grevé d'une femme-hypothèque.

Et s'il vous dit: « Il faut bien voltiger de l'une à l'autre, au milieu de cet essaim de papillons légers, si on veut les bien connaître pour mieux choisir, » ne le prenez pas au sérieux. Il sait fort bien que ce n'est pas dans ces milieux qu'on se renseigne, — si ce n'est sur celles qu'il faut laisser là.

Règle générale, un jeune homme n'a pas besoin d'un long apprentissage pour jouer la comédie, non plus qu'une jeune fille n'exige un entraînement spécial pour tenir au naturel un rôle d'amoureuse.

En définitive, il arrive que mademoiselle, charmante par ailleurs, qui avait compté au commencement de la saison des fêtes ou des

plages, sur les triomphes des coûteux emprunts de sa beauté, de ses allures ultra modernes et de ses essais de conquêtes, y a tout simplement gagné d'avoir à recommencer ces mêmes triomphes à rebours la saison suivante, et une autre saison encore, et peut-être une demi-douzaine de saisons; parfois la douzaine entière. Après la douzaine, — à moins d'être un tempérament bilieux, tenace jusqu'à l'héroïsme, — la jeune personne, charmante par ailleurs, s'arrête, réfléchit, remonte des effets à la cause et fait de la philosophie...

### Et puis ?

Avec ça que c'est une glorieuse concurrence, n'est-ce pas, que celle de tout le monde voulant sembler jouir plus que personne et éblouir tout le monde. Comme elle doit venir d'un côté supérieur de l'âme humaine, la pensée qu'on s'est magnifié, parce que, dans une rivalité de bal, de lambris ou de table, on a éclipsé ses voisins; ou parce que, un soir, on s'est trouvé la femme la mieux habillée de toutes!

Habillée, — vous savez ce que je veux dire... Quand je dis habillée, je dis deux fois plus que je ne pense, et j'éprouve une gêne que je voudrais rendre contagieuse.

Si vous le désirez, concédons que mademoiselle a vaincu toutes ses rivales: elle sait mieux qu'elles se créer une beauté factice, mieux que pas une elle est une parure d'art vivante.

Et puis... ?

Le vrai mérite de l'âme par lequel nos sœurs ne sont pas seulement des filles d'Ève, mais des êtres créés à l'image de Dieu, s'en est-il accru ? Admirez-vous plus de noblesse de caractère et de délicatesse de conscience, parce qu'on s'est enveloppé de façon plus séduisante de tissus fins, de broderies écrues, de parures dernier cri ? Le cœur est-il plus généreux et plus doux ? les facultés intellectuelles plus équilibrées ?

Voilà quelques-uns des facteurs qui entrent dans les calculs de vos jeunes gens. Et bien que leurs calculs soient lamentables, il est difficile de les convaincre de mal calculer.

### En fin de compte

Vous avez des hommes de vingt-cinq, de trente ans, appelés par Dieu, par la patrie, par leur conscience, à fonder un foyer et à devenir chefs de famille, qui hésitent, s'amusent et restent seuls.

C'est le moment de prononcer le *Vae soli*: malheur à cet homme qui est seul! Car à l'égoïsme de la vanité qui l'a effrayé, la tentation le brûle de répondre par l'égoïsme du plaisir. Lorsqu'un être libre, aimant, arrivé sur les hauteurs de la jeunesse, n'a pas su s'arrêter dans un choix déterminé par la raison, la foi, l'amour, les plus puissants attraites du cœur, — les ardeurs de ce cœur ne s'arrêtent pas non plus. Elles appellent — *affer, affer* — ces jouissances insatiables, desséchantes, que Dieu et la nature châtient par l'impuissance la plus flétrissante qui puisse isoler un fils de la société familiale, la plus humiliante pour la vie battant dans des artères humaines, la plus contre-nature qui puisse découronner un être social et chrétien: l'impuissance d'aimer honnêtement une vierge, et de l'aimer plus parce qu'elle est vierge.

Et vous croyez que la famille, destinée à s'épanouir dans l'honneur, dans la paix et la confiance mutuelle des époux, dans la lumière des purs souvenirs, dans la vigueur morale et physique, ne serait pas profondément atteinte quand on l'a ainsi préparée? Quelle vie fera rayonner dans ceux qui lui devront la vie —

si jamais il fonde un foyer — ce père de demain, après en avoir profané la flamme bénie, et attaché, pour tout rayonnement à son propre front, les souvenirs accusateurs de ses premières années d'homme ?

Les liens du mariage pourront le contraindre et l'assagir; mais suffiront-ils toujours là où n'ont pas suffi les menaces de l'avenir, la voix des parents, les larmes maternelles, la prière d'une fiancée qui le suppliait, dans ses sentiments ingénus, en lui gardant toutes ses pures affections, de lui garder aussi le trésor des siennes; la voix de Dieu même, qui le conviait à la joie des cœurs forts et au bonheur prochain d'une famille dont il serait avec lui le père bien-aimé ?

### Ne tombons point dans le pessimisme

Cependant, si c'est là le sort de nos fils et de nos filles quand leur mariage n'est pas préparé, ne serait-il pas réconfortant d'entrevoir aussi le sort futur, au moins probable, de ceux qui y sont appelés et s'y préparent ?

Assurément.

Ne considérer que les réalités sombres et n'examiner, chez les gens, que des abus et leurs

travers, c'est se faire professeur de tristesse et mener au pessimisme déprimant.

Pour vous répondre il suffit de pénétrer dans le sanctuaire familial, dans un de ces foyers, encore nombreux chez nous, gardés par l'honneur, gais de toutes les joies de la jeunesse et de l'amour fraternel, clairs de toutes les lumières de la foi, riches de dévouement, de vaillance dans le travail, de sacrifices dans les fonctions maternelles, d'ordre, d'autorité et d'obéissance heureuse.

D'avoir vu l'un de ces foyers bénis suffit à allumer le désir de l'imiter. Essayons d'en retracer quelques traits.

C'est un tableau émouvant que celui de la famille, avec sa trinité de personnes: le père, la mère et l'enfant, image de la Trinité divine, comme l'homme lui-même est l'image de Dieu.

### L'enfant...

— ou bien grandi déjà et dont l'éducation, selon le mot de saint Paul, a formé en lui le Christ. Il entre dans un monde dont il connaît les périls et la malice sans en porter les marques; averti, fortifié par les ineffaçables leçons de l'exemple, plein d'espoir dans le

succès, volontaire, désireux de tracer son sillon jusqu'au bout par lui-même, l'allure sympathique, modeste et joyeuse; le front levé, deux yeux bien clairs où l'on peut regarder jusqu'au fond parce qu'ils n'ont rien à cacher, — c'est le jeune gentilhomme chez qui la piété ne perd rien à être polie et même galante, dont la force est plus séduisante parce qu'élégante et courtoise: la copie en beauté rajeunie de son père, animée par une âme fière et dans laquelle se font jour des ambitions hautes et des rêves de grandeur hérités de la maman.

Ou bien, c'est l'adolescent, l'éphèbe, ne donnant encore que des espérances. Graduellement, son âme s'épanouit dans la lumière; son intelligence s'ouvre à la vérité et son cœur à la bonté, comme s'ouvrent aux branches les bourgeons chauffés au soleil d'avril ou balancés par les vents plus tièdes de mai. Il se hâte dès le matin, parmi la troupe bruyante des écoliers, vers la salle de l'école ou la classe du collège, — cette classe où l'attend son ami, le professeur: si intéressante, si courte! Oh! ce n'est pas pour lui que l'on a défini la classe: « Une salle et des bancs où les élèves attendent que ça sonne. »

Il est externe, parce que, tout jeune encore et appartenant à une « vraie famille », il a besoin de l'irremplaçable éducation de sa mère et de se former à l'esprit familial. Plus tard, à cause de certains dangers, il deviendra demi-pensionnaire, ne sacrifiant qu'à moitié les tendresses maternelles. Il les sacrifiera davantage quand il entrera dans l'atmosphère revigorante du pensionnat, à l'abri des périls attirants de la rue, des amours précoces et de certains dangers propres à son âge, afin de faire par lui-même, comme un homme, dans ce petit monde, l'apprentissage de la vie totale.

Enfin, l'enfant encore au berceau, fragile bébé, fleur vivante et fraîche, si charmant ! Mais tout petit qu'il est, c'est déjà un temple du Saint-Esprit. Quand vous écartez les rideaux où il dort, ô mères, n'est-ce pas que, sans bruit, pieusement, vous imaginez pénétrer dans un sanctuaire ? Quand vous baisiez, pères, ce front si frêle et que le baptême a fait si grand ; quand vous le contemplez, votre petit enfant, épiant dans son regard un premier rayon d'intelligence, provoquant sur ses lèvres un premier sourire, recevant déjà les caresses de ses mains mignonnes et blanches

comme les blanches dentelles qui l'entourent, ou interprétant son babil d'oiseau que sa mère trouve délicieux et ses syllabes qui ne disent rien et que vous croyez si bien comprendre, n'est-ce pas qu'alors dans le tressaillement joyeux de votre cœur de père, vous avez dit : « Oh ! toi, mon cher petit enfant, il faut que tu sois fort, et bon, et beau, et tu seras grand ! »

Et vous vous êtes souvenu d'une autre voix, celle de l'Église qui, après le baptême, vous a averti : « Je viens d'en faire un fils de Jésus-Christ ; prends-le, élève-le, forme-lui une intelligence capable de savoir et de croire, un cœur capable d'aimer, fort pour les luttes du sacrifice, ouvert à la générosité !

« C'est là ta vocation de père. »

### Le père

Première personne de la trinité familiale : un nom qui signifie autorité, royauté.

Parce qu'il est chrétien, le père sait qu'avec les intérêts de temps il doit protéger plus encore les intérêts éternels de ses enfants. Il sait de même que l'amour juré à sa femme doit se fortifier et s'épanouir dans la fidélité.

S'il n'était qu'honnête homme, il pourrait ne se souvenir que de la parole donnée et de la parole reçue dans le contrat, et se dire que rompre l'enlacement de ces deux paroles, c'est trahir deux fois la confiance d'autrui: la confiance avec laquelle une femme lui a donné son cœur, et la confiance avec laquelle elle a reçu le don du sien.

Mais parce qu'il est baptisé et fils de l'Église, il voit, au dessus de la parole donnée et de la parole reçue, le législateur suprême élevant le contrat à la hauteur d'un sacrement et nouant le lien conjugal si étroitement que rien désormais, ni les lois, ni les sénats, ni les tribunaux, ni l'argent, ni l'inconstance et les caprices, ne pourront le rompre.

En définitive, c'est Lui qui entend les deux serments et les confirme, — et c'est ce qui fait du mariage, non un marché consenti ou un échange vulgaire, mais un acte sacerdotal dont les époux sont les ministres.

En vertu de cet acte solennel, librement consenti avec son infrangible nœud, l'époux chrétien et honnête homme s'attache à son devoir. A travers les imperfections et les défauts que le mariage a associés à sa vie et sur

lesquels il ferme les yeux, pour les ouvrir tout grands sur les qualités et les vertus qu'il a épousées, son amour reste à jamais jeune, parce que rajeuni et ancré dans un cœur éternellement le même: le Cœur aimant de Jésus-Christ.

Qu'importe pour lui que les années flétrissent la beauté des traits et les charmes qui ne parlent qu'aux sens, qu'elles éteignent même cette ardeur des fiançailles et cette flamme du cœur qui ne brûle qu'un jour, la joie du foyer est pour lui et pour l'âme qui s'est unie à son âme un perpétuel recommencement. Aussi garde-t-il jusque dans le crépuscule de sa vie, sereine comme la fin d'une belle journée, quelque chose de cette clarté rose que le couchant emprunte à l'aurore.

### Le « Home »

S'étant marié jeune, — ce qui est une des conditions de la perfection familiale — le cœur intact et rempli de sentiments généreux, il n'a pas eu besoin, pour contracter les bonnes habitudes du *home*, de déraciner celles d'un long célibat. Il n'a pas commencé par faire, de l'indépendance et du plaisir, le but de ses

trente, trente-cinq ou quarante premières années, et du foyer, un terme de tout repos. Au lieu d'établir le mariage comme un point d'arrivée, il en fait son point de départ vers une existence utile, honorable, — et heureuse aussi, même dans la gêne matérielle et le travail des longs jours ouvriers.

Car le bonheur se passe de mille contingences et se pose souvent au milieu du strict nécessaire. Il n'est pas besoin d'être poète ou rêveur d'idéal pour sentir que le mot *richesse*, avec toutes ses sonorités, n'évoque pas, autant que ces mots simples et délicieux : *la vie de famille*, de souvenirs intimes, de paix, d'images fraîches et souriantes. « Ils font apparaître — je le lisais encore hier, conforme au tableau que j'en garde en mon esprit — un logis clair, une fenêtre gaie, une lampe, une armoire, un fauteuil, un berceau, un feu qui flambe, un pot de fleurs, un petit qui jase, un oiseau qui chante, un chien qui dort, une femme qui coud, un homme las et content qui rêve assis le soir. »

Si ce père jouit du bien-être et de la fortune, il est bien aise de rendre à la vie ce que la vie lui a donné, en lui accordant une belle couronne d'enfants. Sa fidélité à la loi de la

paternité est, en outre d'un devoir sacré bien accompli, un acte de remerciement à Dieu qui a fécondé son foyer; et, vis-à-vis de la société et des pauvres qui ont moins reçu, une façon de rétablir l'équilibre en fournissant le sang dont la patrie a besoin.

Comme il a épousé une compagne digne de lui, il ne redoute pas d'avoir, ni aujourd'hui ni demain ni dans un lointain avenir, à mêler au vin pur de ses joies une goutte de vinaigre, — je veux dire l'opposition, sourde ou bruyante, d'une femme effrayée de son devoir, éprise des délices du luxe, du perpétuel besoin de se déplacer, de s'extérioriser, d'obéir au « tout le monde fait comme ça », — d'une femme qui pose le plaisir comme but de sa vie et refuse de transmettre la vie sous le prétexte égoïste ou faux de garder ses heures de repos, sa liberté, ses forces, et l'élégance de sa taille.

### Revivre en ses enfants

De ses fils, grandis sous une autorité ferme et aimante, ce père a fait des confidents, des compagnons de son âge mûr et de sa vieillesse. Pour les corriger, — car toute nature humaine en a besoin, — il a moins eu recours

à la *virga disciplinae*, qu'aux notions, — bien graduées, selon leur âge, établies jusqu'à l'état de convictions dans leur esprit, — de la vérité, de la justice, de l'ordre, de la charité; et aux sentiments religieux, d'honneur, de dignité et de reconnaissance.

Il peut leur ouvrir son cœur avec confiance, leur raconter, avec cette tendresse propre aux sensibilités paternelles, ses souvenirs de bonheur ou de deuil, ses rudes labeurs bénis par la Providence, les revers des premières années, ses constants efforts, ses épargnes et ses privations pour leur procurer le bien-être et l'éducation dont ils jouissent.

Et quelle joie pour lui de se sentir revivre en eux! Lui-même ayant été le continuateur des traditions saintes de ses pères, des bons vieux Canadiens, il se dit avec fierté qu'elles ne seront pas interrompues par ses fils. Le trésor est intact, sans se diminuer, il se partage entre tous et il est total en chacun, comme la lumière du soleil dont nous jouissons tous ensemble sans prendre la part de personne.

Heureux ce père si, un jour, au pied de l'autel, il peut rendre grâce à Dieu d'avoir fait prêtre son fils qui vient d'y monter.

Plus heureux encore si, au moment suprême, animé de tout son esprit de foi et confiant dans la puissance de cet enfant deux fois cher et devenu à son tour père en Jésus-Christ, il peut le supplier une dernière fois de lui donner le viatique du grand voyage vers notre Père qui est aux cieux!

Heureuse la mère de pareils enfants et l'épouse d'un tel mari!

### La mère

J'écris, là, un nom qui m'effraie presque, tant je me sens impuissant à exprimer ce qu'il signifie, et tant je sais, après en avoir mille fois parlé, n'ajouter que des redites à mon impuissance.

C'est qu'avec le nom de mère surgit l'image de l'immolation, un ministère de souffrance, une existence qui se dédouble, des jours, des mois, des années entières enlevés au repos, à la jeunesse, à la liberté; des alarmes, des veilles inquiètes, des pensées angoissantes, toutes ces choses que nous environnons du plus grand respect, parce que nous y voyons le sacrifice à sa plus haute puissance. Sacrifices si continus, si universels, qu'il faut, pour leur trouver

des termes de comparaison, chercher dans l'holocaste des cloîtres.

Une mère! ce composé de contrastes qui, ailleurs, s'excluent, et en elle s'unissent et s'harmonisent: la grâce et la force, la tendresse et l'énergie, la faiblesse et une irrésistible puissance, l'idéal et la réalisation, le rêve et l'action quotidienne la plus humble et la plus pratique; — femme plus aimée que tout ce que nous avons aimé ici-bas, qui, un jour, nous a donné la vie au risque de la sienne, nous a nourris de sa substance, a formé parmi les pleurs ou les joies de son dévouement notre enfance première, a pétri notre âme de son âme et qui, même quand elle palpait de chagrin et gémissait sous des deuils, trouvait des industries pour les dissimuler et des gaietés pour nous communiquer un bonheur dont elle était privée. Notre mère: celle qui nous a prodigué l'amour le plus inviolable et le plus caressant où notre vie, dans ses chagrins, ait pu se reposer, — et tous les souvenirs qui s'y rattachent!

C'était le soir, elle nous agenouillait autour d'elle, au pied du grand Christ de la muraille, dont elle nous avait tant de fois raconté la douloureuse histoire. On priait. Puis avec un

art ingénieux, elle nous racontait, de sa voix, de ses yeux, de ses gestes entremêlés de baisers retentissants, des scènes d'Évangile, des châtiments de mauvais fils ou des récompenses d'enfants soumis et purs. Avant le sommeil, elle nous pardonnait les fautes du jour par une caresse et un dernier sourire.

Ah! ce sourire maternel qui était notre pardon, quand nous étions petits, nous revient encore, dans l'âge mûr, ainsi qu'un rayon qui réchauffe, un souffle de printemps égaré dans nos automnes, et nous rapporte ce que la vie nous a offert de plus doux et de plus pénétrant... Pourquoi donc, quand la vie est mauvaise, pleine de revers, de labeurs, d'ingratitude mordant au cœur, de tristesse devant l'amitié qui trahit, et le spectacle des méchants qui haïssent; quand le ciel est sombre et qu'il semble n'y avoir plus sur terre, où que l'on se tourne, de soleil et d'espoir, pourquoi donc n'avons-nous pas toujours une mère pour nous refaire un de ces soirs-là!

Trois fois heureux ceux qui ont gardé longtemps, ont toujours aimé et n'ont jamais contristé leur mère! <sup>1</sup>

---

1. Nos lecteurs nous sauront gré de leur offrir ici le portrait que François Fabié a tracé de sa mère. Ces vers écrits d'une main d'artiste

L'envers

— Évidemment, vous n'avez connu que les ménages d'il y a trente ou quarante ans,... me fit remarquer un auditeur de mes amis, après m'avoir entendu parler de la famille.

— Et depuis ce temps-là, vous croyez que j'ai vécu en aveugle ?

— Non; mais à voir la trinité de personnes : père, mère et enfant, telle que vous la décrivez, on est bien tenté de croire que vous

---

et avec tout le cœur ému d'un bon fils, nous feront pardonner la trop pâle esquisse et les traits insuffisants que nous venons de dessiner :

Je t'aperçois aussi dans la maison muette,  
 Toi qui, plus que les bois encore, me fis poète.  
 O ma mère! et je sens mes regards se mouiller.  
 Et je voudrais en te nommant m'agenouiller;  
 Car je ne t'ai jamais assez aimée, ô sainte!  
 Je n'ai jamais assez compris, assez payé  
 De tendresse et de soins ton cœur crucifié  
 Et je n'étais pas là lorsque tu t'es éteinte;  
 Je n'ai pu recueillir ni ton suprême vœu  
 Ni ton dernier regard avant d'aller à Dieu.  
 Que dis-je ? Je n'ai pas même une pauvre image  
 A mettre sur le mur où mon regard, souvent,  
 Te cherche en vain entre mon père et mon enfant.  
 Mais en moi, tout au fond de moi, toujours surnage  
 Ta face auguste où l'âme était visible aux yeux.  
 Comme en la source claire une lueur des cieux.  
 Et je te vois partout, vive comme l'abeille,  
 Reine à la basse-cour le matin et le soir,  
 Et meunière au moulin, et laveuse au lavoir,  
 Et fileuse au foyer durant la longue veille.  
 Et, le dimanche, heureuse, en extase, à genoux  
 Dans la petite église où tu priais pour nous...  
 O mère à qui revient le meilleur de moi-même.  
 Veille sur moi d'en haut et sur tous ceux que j'aime!...

l'avez trouvée hors et loin de la réalité moderne.

— C'est qu'il m'a semblé qu'un peu d'optimisme, de beaux exemples sous les yeux, — sans nier les faits et les exemples opposés, — pouvaient être plus féconds en encouragements et susciter plus d'heureux imitateurs. La critique incessante et pessimiste n'engendre rien qui vaille. Elle mène à l'inertie. Parfois elle scandalise. En tout cas, elle décourage.

Mais si vous y tenez, nous pouvons regarder ailleurs.

## Autre foyer, autres mœurs

Il est des ménages dont le spectacle fait conclure: « Voilà ce que nous ne voudrions jamais être. » Tout comme d'autres provoquent l'exclamation: « Quel bonheur, si nous pouvions leur ressembler! »

Par des chemins en sens contraire, la répugnance — le repoussoir — et l'admiration arrivent parfois au même enseignement.

\* \* \*

Le tableau n'est pas gai d'un intérieur familial où ne règne pas Jésus-Christ.

Quand, dans un foyer, Dieu a fait place au monde, la confiance mutuelle aux soupçons, la générosité dans l'accomplissement des nobles tâches maternelles à la mondanité, le sacrifice joyeusement accepté aux jouissances équivoques, les liens sacrés du mariage aux liaisons compromettantes, l'économie au luxe, — le bonheur, dérouté par tous ces échanges, s'est vite enfui, et avec lui, la religion et tous ses réconforts.

Et pourtant, là aussi il y a un père, une mère, des enfants, — moins nombreux s'il y en a.

La mère, si admirable que soit sa dignité, dès qu'elle en méconnaît les devoirs, descend vite; si vite que, partie de plus haut, elle est bientôt en bas.

Et si vous voulez savoir par quelle pente, voyez-la sacrifier la joie du foyer, la gloire de la maternité, le plaisir austère mais fortifiant du don de soi, à des amusements égoïstes, au repos stérile, du moi tout seul, anesthésiant sa conscience, l'ajustant à des limites sacrilèges qu'elle pose aux lois de Dieu et de la nature.

Mais... sur ces violations, jetons un voile, assez transparent d'ailleurs pour que l'on voie ce qu'il couvre.

C'est elle encore qui, au lieu de régner en mère sur ses enfants, préfère régner en femme sur d'autres cœurs; qui prive de sa présence aimée sa petite famille — laissée aux soins de mains serviles — et lui refuse la gaieté de ses propos, de ses leçons, de ses chansons, de ses affections, pour rêver peut-être en silence, se délecter dans quelque lecture solitaire ou des spectacles troublants.

C'est elle, la femme qui descend, c'est elle.

Elle porte cependant le doux nom que nous avons évoqué plus haut. Et c'est précisément parce qu'elle s'appelle mère qu'en sa présence le cœur attristé éprouve la sensation douloureuse qu'éprouverait un chrétien devant un autel profané, ou devant une madone arrachée à son piédestal et jonchant le sol de ses débris.

\* \* \*

Sur cette pente, la mère dépossédée de l'esprit de foi, repousse toute mortification. Elle ne veut plus de conseil: « Elle vit sa vie avant d'être vieille. » Elle a des dédains pour tout ce qui se nomme dévouement, des manières de parler du prêtre, de l'Église, des lois les plus saintes, qui jurent avec le titre qu'elle porte.

Ne vous étonnez pas, après cela, si l'union conjugale, source de vie, ne sache plus chez elle produire que la mort. Ne vous étonnez pas davantage qu'ennuyée, le cœur vide d'affections légitimes, elle aille chercher au dehors du bruit pour s'étourdir, des intrigues méchamment spirituelles pour satisfaire ses ambitions;

de la rencontrer à toutes les fêtes où le désir de plaire, l'insolence de la mode, des conversations et des regards, l'invitent à trahir ses serments.

Si elle a un mari digne d'elle, vous la rencontrerez encore — c'est toujours sur la même pente — devant une scène de théâtre, où elle s'est jetée sans discernement, sans savoir ce qu'on allait y jouer, ou peut-être parce qu'elle le savait trop, l'attention moins prise par les acteurs de la pièce, que par certains spectateurs, moins absorbée par le drame qui se joue sur les planches que par celui qui se joue dans son cœur, recueillant de toutes ces scènes moins de pensées pour son intelligence, que de phantasmes enivrants pour son imagination et ses sens.

\* \* \*

Certes! qu'en un jour donné, le choix d'une pièce judicieusement fait, un couple ou une famille aille s'asseoir et se distraire un bon coup devant la rampe d'un théâtre, se sentir palpiter d'admiration devant des héros créés, idéalisés par le génie, et vibrer à l'unisson des sentiments héroïques d'une noble tragédie: il n'y a rien là que d'honnête et de fortifiant.

Que l'on vienne, pour un bout de journée, rire de son plus franc rire, aux traits malicieux et spirituels d'une comédie morale, fine, qui corrige en amusant, — ou bien oublier, aux accords d'un beau concert et de cet instrument merveilleux qu'est la voix humaine, les duretés de vivre; ou se bercer, en dehors du monde réel et de ses misères, dans des flots d'harmonie, de rêve et d'idéal, dont toute vie a besoin pour n'être pas trop morose: voilà qui peut trouver d'accord la conscience, le goût artistique et l'esprit.

Je sens que le pessimiste ou le puritain, qui nous damnerait à cause de ces légitimes agréments, prêcherait dans le désert, et nous n'en garderions pas moins nos espérances d'aller au ciel.

\* \* \*

Mais qu'un mari, seul, harassé par son travail, trouve plaisir, applaudisse à une comédie licencieuse, paie pour entendre bafouer son autorité, et se chauffe le sang et l'admiration devant des cabotins: ce serait incroyable, si ce n'était évident et le fait d'un si grand nombre.

Et pourtant ce n'est pas encore le mal total.

Qu'il conduise sa femme, ou permette à ses filles d'assister à ces écoles d'infidélité, à des pièces qui souillent tout ce qu'il doit respecter, dénigrent tout ce qui fait son honneur, éclatent de rire à tout ce qui le ridiculise et devrait le faire rougir, — ça, c'est le comble. Il faut que cet homme, dit le P. Monsabré, « soit un imbécile ». Molière, moins charitable que l'illustre Dominicain, le marque au front de son épithète... (elle n'est pas polie et tout le monde la connaît). Et vous savez le mot cruel de Françion: « Dans ce monde-là, il y en a toujours un de plus qu'on pense. »

Quand l'homme a ainsi descendu parallèlement avec sa femme, ne demandons pas ce que devient le foyer. Il est ce que l'un et l'autre méritent.

Le froid a vite pénétré entre ces deux âmes. Vienne alors un rayon plus chaud du dehors, et la tentation glisse avec lui dans ces cœurs largement ouverts.

Viennent les séduisantes flatteries, le roman contemporain avec ses mollesses et ses intrigues triomphantes, ses jouissances distinguées, ses

malpropretés morales sous l'éclat des toilettes, des grands noms, du linge fin et des bijoux, et voici que ce couple se demande, si, après tout, la vertu est possible et si elle est si nécessaire.

Le souffle des amours illégitimes a secoué l'âme de ces deux malheureux.

L'un et l'autre, peut-être ensemble ou à tour de rôle, traitent d'intimes et d'amis les pires ennemis de leur foyer. Lui reçoit à sa table et fait face en souriant, malgré ses doutes brûlants, à un invité dont la trahison l'humilie en fournissant une pâture aux propos les plus malveillants; tandis qu'elle trouve dans ces promiscuités une occasion de ruses bien combinées et d'aventures qu'on n'appelle plus de leur vrai nom, afin d'oublier qu'elles ont été stigmatisées par toutes les civilisations et tous les honnêtes gens.

Si la malignité chuchote ces aventures en y mêlant des noms prétentieux et soi-disant aristocrates, le sentiment d'honneur chez le peuple baisse d'autant plus vite que le scandale est parti de plus haut. Le mal se généralise parce qu'on a moins à en rougir, étant en plus *honorable* compagnie.

Il arrive bientôt que ce n'est plus une ou deux exceptions, mères ou jeunes filles, qui ont renoncé à la plus belle couronne qui puisse ceindre un front féminin; mais c'est, chez nous, comme une couronne de fleurs nationale que l'on voit chaque jour se flétrir: la renommée de vertu si belle, la couronne de pudeur si délicate et si précieuse, léguée en héritage par nos mères, et qui faisait la gloire de la femme canadienne.

\* \* \*

Vous m'avez reproché, mes amis, d'avoir dessiné les traits d'une famille trop parfaite. C'est ce qu'elle devrait être; ce n'est pas ce qu'elle est, pensiez-vous.

Vous songerez sans doute en ce moment que si je l'ai vue en beau, ce n'est pas faute de savoir qu'elle peut être peinte sous d'autres couleurs.

Par ailleurs, il ne faut pas regretter votre désir de la voir sous ses traits divers, réels et contrastants. L'un et l'autre intérieur des deux foyers que nous avons décrits servent la même intention et arrivent, si vous le voulez bien, à la même leçon.

Les Grecs, des maîtres et des sages par maints côtés, usaient de ce procédé des contrastes dont nous venons de nous servir :

Vous avez vu le modèle : imitez-le.

Voici le mauvais exemple, malheureux, misérable, désastreux pour les parents et les enfants, source de larmes, de déshonneur, de honte et de ruine : fuyez-le ; n'en posez jamais la cause, si vous ne voulez pas en recueillir les effets navrants.

# Allocution pour un mariage

MADemoiselle,

MON CHER AMI,

Vous multipliez, ce matin, votre bonheur par deux. Il convient de vous en féliciter l'un et l'autre.

C'est une bonne fortune, religieusement préparée, que vous vous êtes promise avec une inaltérable confiance et dont vous rêviez depuis longtemps en gravissant la pente riante de votre jeunesse.

C'est aussi un jour auréolé de belle espérance: vous multiplierez votre bonheur bien des fois encore, quand Dieu, prêtant sa bonté créatrice au concours de l'amour conjugal, fera naître d'autres vies de la source de vie qu'il va tout à l'heure bénir.

Notre-Seigneur s'est donné à vous dans la communion. Il ne pouvait pas vous accorder et vous ne pouviez pas recevoir un gage plus sûr de lumière, de force et de courage surnaturels, dans la route où vous allez désormais

marcher ensemble. Il va maintenant s'offrir pour vous, tandis que je dirai la messe à votre intention, et que tous ceux qui vous entourent et vous aiment vont prier en union de vos désirs. Quelle énergie vaillante et allègre vous allez y trouver, pour porter avec reconnaissance vos titres nouveaux et les responsabilités dont le ciel vous honore!

\* \* \*

Quoi que je fasse, je sens que nous ne sommes pas seuls ici à vous entourer de nos oraisons et de nos souhaits. Il est un absent qui assiste de là-haut à cette cérémonie. — Vous y songez et l'éprouvez sans doute encore plus que moi-même. — C'est votre père, mon cher..., celui qui vous a légué en héritage, avec une ressemblance dont vous devez être fier et dont il avait droit de se louer, sa bonhomie et la belle humeur qui lui ont conquis tant d'amitiés précieuses, ses belles qualités d'esprit, enrichies de connaissances si diverses et dont il faisait avec tant de grâce la distribution généreuse et modeste, tous ces dons d'un grand cœur versés dans le vôtre, et que, à votre tour, vous apportez en hommage au cœur de votre fiancée.

Je vois aussi, en imagination, sourire et prier tout près de vous, mademoiselle, votre mère, comme un ange gardien.

Son image est à peine dessinée dans les souvenirs de votre première enfance: vous étiez si jeune quand elle vous a quittée! Mais votre père et tous ceux qui vous ont précédée et ont grandi autour de vous, parlant de l'abondance du cœur, vous ont redit si souvent ses vertus et son inépuisable tendresse, que vous vous êtes laissée éprendre du désir de l'imiter. — Et vous n'avez eu qu'à laisser croître dans votre âme les dons que vous avez reçus d'elle, pour la faire revivre en vous. Vous allez être la mère qui se continue.

Pour celui qui devient votre mari, ce doit être une promesse bien douce d'heureux avenir. Et vous devez, mon jeune ami, être très reconnaissant envers cette mère absente, puisqu'elle vous a préparé le trésor le plus précieux que la vie puisse vous offrir: un cœur vertueux et aimant qui se donne tout entier.

\* \* \*

Vous mariez aussi, ce matin, deux croyances en parfait accord, deux traditions également catholiques.

Si vous n'aviez reçu que l'éducation du monde et n'étiez pénétrés que de ses sentiments tout humains d'honneur, de dignité, d'honnêteté, il vous suffirait de vous souvenir des promesses échangées dans votre contrat. Vous vous diriez que de n'y être pas fidèles serait violer à la fois deux serments: celui par lequel on jure de donner tout son cœur, en acceptant celui de sa fiancée, et celui de ne jamais accepter le don d'un autre. L'enlacement de ces deux serments appuie, garantit, mérite toute votre confiance.

Mais parce que, à ces vertus naturelles, vous ajoutez celles de la foi et les vertus chrétiennes, vous voyez, au dessus de l'échange de vos promesses, Dieu qui les reçoit et noue si bien le lien matrimonial que nulle puissance humaine ne pourra jamais le rompre.

C'est vous qui, librement, consentez le contrat, mais c'est lui qui l'élève jusqu'à la hauteur d'un sacrement dont il vous fait les ministres. Il le ratifie, en fait une chose divine. Et il place, si vous le laissez faire, vos deux âmes unies dans un cœur qui ne change jamais et qui est son sacré Cœur.

Qu'importe, après cela, le temps qui fuit et la face des choses qui passent, et les ardeurs qui s'éteignent, et la beauté des traits physiques qui s'atténuent et se fanent : les âmes ainsi ancrées dans Celui qui est l'amour permanent restent perpétuellement les mêmes.

Avec les années, avec les fardeaux portés ensemble, les joies partagées et les intentions mieux comprises, elles acquièrent même ce je ne sais quoi de plus fort qui brave la durée, de plus tendre qui les fait s'émouvoir de leur affection réciproque.

C'est ainsi que souvent, au soir de la longue vie des bons vieux couples, — nous vous souhaitons d'être de ceux-là, — renaissent des jours joyeux et dorés comme ceux des fiançailles.

Si je cherchais une comparaison à la carrière des ménages heureux, il me semble que je n'en trouverais pas de plus juste qu'en la comparant à celle du soleil d'un beau jour d'été.

Avez-vous jamais assisté au lever de l'aurore ? — C'est une jouissance dont on se prive souvent afin de ne pas se priver d'une autre dont on est moins conscient. — Elle a longue-

ment fait sa parure. Après la large ceinture blanche, opalisée, de l'aube, elle a teinté le ciel de rose, puis de couleurs plus éclatantes, pourpre et or. Les oiseaux lui font un concert, montant sous le ciel avec la fraîcheur des bois et l'arome des prés. Ses premiers rayons illuminent la campagne, dissipent le brouillard matinal et font briller comme des diamants les gouttes de rosée. Puis, le soleil monte dans le ciel bleu, pendant que la nature éveillée, hommes et choses, se sont mis au travail. Tout à l'heure ce sera :

Midi roi des étés épandu sur la plaine,

l'heure de la fécondité et des moissons mûres. Après le zénith, la descente vient vite vers l'horizon, avec des ardeurs moins vives et le crépuscule qui déjà s'annonce. Regardez bien, pendant que des rayons obliques se glissent sur la terre pacifiée et que l'ombre des arbres s'allonge, le ciel de nouveau se pare de rose, de pourpre et d'or. Il revêt toutes les teintes joyeuses de l'aurore, pour saluer dans la sérénité du soir le soleil-roi qui va disparaître.

Refaisons un peu la carrière des époux chrétiens.

Oh! le matin des fiançailles et du mariage, de quels espoirs ne brille-t-il pas? De longs rayons, splendides et dorés, se projettent sur toute la vie. Il y a dans l'âme des fraîcheurs de printemps. Le cœur se sent des ailes et des notes d'oiseau pour saluer l'aurore de sa félicité. Mille projets brillent le long du sentier qu'on va suivre, — perles et rosée semées au bord des routes, — et à tout cela, la candeur et la sincérité promettent la durée.

Puis, la vie pleine commence, monte, moins nuancée de teintes diverses, mais ardente dans son activité féconde. On gravit bien vite, surtout quand on est heureux, les pentes de midi.

L'heure a sonné des rêves réalisés et de la moisson mûrissante; c'est la famille pour qui l'on récolte, ce sont les enfants grandis, bien aimés, dont le babil réjouit la maison. Bientôt ils s'en iront à leur tour, comme s'en vont les oiseaux du nid, tandis que père et mère, se tenant bien par la main, se sentiront inclinés vers l'autre versant, où des nuances annoncent déjà le crépuscule. La carrière a été laborieuse et douce: voyez ce vieux couple, heureux d'un bonheur aussi débordant que celui du

matin des noces! Ils s'aiment encore du même amour: ils le savent sans se le dire; dans leur sourire passent des souvenirs de jeunesse, teintés de respect et de joie. Ils ont si bien vécu l'un pour l'autre! Ils se regardent jusqu'au fond des yeux pour y voir toujours la même image et répéter le même « oui » dit au pied de l'autel. Ils finissent par se ressembler. C'est le calme d'une belle fin de journée, l'âme contente de la tâche accomplie, sereine et redevenue rose comme à l'aurore de leur vie conjugale, avec cette tendresse particulière que les affections acquièrent en s'approchant du soir.

Chers jeunes amis, ce bonheur vous est promis; vous vous le promettez à vous-même. Il est commencé. Mais il a des ailes! Mettez-le en cage; fermez la cage à clef, et ne prêtez jamais la clef à personne.

Et puisqu'ici-bas toute chose est caduque, tout azur a ses nuages, toute volonté chancelle dans ses voies, trouvez toujours l'un pour l'autre, l'un par l'autre, ensemble, le réconfort qui fait sourire même aux heures d'épreuve; le soutien que rien n'abat, la joie inaltérable que Dieu aime et bénit.

# Notes familiales

Un Voyageur, bon mari, bon père, psychologue plus observateur que ne le sont d'ordinaire les hommes d'action, disait un jour — et je ne fais ici que noter de mémoire ses paroles — à l'un de ses camarades de l'Association catholique des Voyageurs de Commerce: « Tu devrais faire une conférence sur

## La religion des femmes

— Et pourquoi sur ce sujet ?

— Parce que la dissertation que tu viens de nous faire sur la sentimentalité religieuse me convainc que tu réussiras à merveille.

— Je n'en suis pas si sûr que cela. Il me faudrait tout d'abord écarter une équivoque. Sans cette précaution, j'aurais peur que le titre ne fît naître au coin des lèvres, chez les uns un sourire moqueur, chez les autres une moue de défiance. Et ce serait mal choisir ma porte d'entrée que de passer par la défiance pour arriver à la sympathie de mes auditrices.

— Tu courrais le risque, jusqu'à la sortie inclusivement, de ne pas te sentir chez toi. Mais, va, tu sauras bien t'en tirer.

— La religion des femmes! Est-ce qu'il y en a deux? La religion des femmes et l'autre? Nous apprenons pourtant le même *Je crois en Dieu* à nos petits garçons et à nos petites filles. Et comme les hommes sont des petits garçons plus lourds, ridés ou blanchis; et les femmes des petites filles plus sages, pourquoi le *Credo* unique de l'enfance ne reste-t-il pas le même à tout âge?

Est-ce parce qu'en vieillissant les hommes connaissent mieux les femmes qu'ils ne croient plus comme elles? ou parce qu'ils varient trop leur *credo* qu'elles ne croient plus comme eux? Considère, je te prie, la conséquence ultime et logique de ton équivoque: elle est considérable. Les femmes, évidemment, croient et diront que leur religion est la vraie, l'unique et divine, nécessaire au salut. Hors de là, point de ciel! Tu vois tout de suite la conclusion: la religion des femmes étant la vraie, les voilà, elles, condamnées à être éternellement heureuses, seules; et nous, à être éternellement malheureux, sans autre

soulagement que d'être seuls. Ne serait-ce que pour expliquer ce double malheur, et le conjurer, je ferai ta conférence.

Et si tu le trouves opportun et sage, j'en ferai la dédicace: *A nos femmes...*

— Fort bien! Je te conseillerais même — puisque tu veux que je t'aide — de faire de cette dédicace un exorde.

— A la bonne heure!

### A nos femmes

— « A celles qui, tout le long du jour et des ans, assidues à leur tâche, humbles et souriantes dans l'accomplissement de leur devoir, gardiennes patientes de nos foyers, portent, pendant nos longues absences et nos voyages réitérés, les soucis et les responsabilités de la famille; à celles qui rendent pénibles nos départs et joyeux nos retours, dont la pensée nous suit dans nos courses, stimule nos courages, allège nos fardeaux; puis, nos besognes achevées, ne cessent de faire entendre au cœur l'irrésistible voix du rappel vers la maison rayonnante de leur affection et de leur sourire, — la chère demeure gardée chaude et douce comme un nid: à nos femmes,

compagnes aimantes et généreuses, mères attentives de nos bien-aimés petits, collaboratrices sans titre, protectrices sans nom de notre Association, nous dédions cette modeste causerie sur la religion dont elles sont la pratique vivante.

« C'est notre hommage de reconnaissance.

« Nous ne regrettons qu'une chose, c'est de n'avoir ni le temps ni les dons du cœur et de l'esprit, pour dire, comme nous le voudrions, la grandeur des œuvres de la femme qui sait se dépenser dans la sphère et la beauté de sa vocation.

« Les épouses des membres de l'Association ne nous ont jamais rien demandé. On dirait que dans leur bonté toute gratuite elles n'attendent rien de nous.

« Et pourtant, peuvent-elles ignorer les droits particuliers qu'elles ont à notre affectueuse gratitude ? Elles prennent une part nécessaire à nos œuvres. Sans elles nos activités communes n'existeraient pas. Après avoir porté, seules, les labours de la famille pendant nos courses renouvelées, elles consentent encore, et d'une âme allègre, aux attentes résignées et aux soirées solitaires, après notre retour, pour nous permettre

d'assister aux réunions des Cercles, de mobiliser nos forces pour la lutte et les travaux de notre apostolat.

« Qu'elles en soient remerciées! Qu'en retour, Dieu bénisse leur dévouement, en elles et dans leurs enfants; qu'Il donne à leurs voyageurs un cœur toujours près du leur, même quand ils sont loin, en fasse des pères tendres, forts, de vaillants chrétiens — et des maris charmants!... <sup>1</sup>

— Penses-tu qu'une religion ainsi pratiquée, dans toutes les sphères et par toutes les classes, avec les modalités diverses qu'exigent les circonstances de personnes, de milieux et de professions, ne serait pas une excellente religion des femmes ? et des hommes ?

---

1. Après cet éloge de notre Voyageur, on nous saura gré d'en noter ici un autre. Il est de René Bazin: « La Compagne de la vie doit s'associer au travail de l'homme en le respectant et en le protégeant. Elle prend sa part du labeur de son mari quand elle n'augmente pas sans raison les dépenses de loyer, de toilette et de réception: elle collabore en faisant les visites que son mari ne peut pas faire, en souriant pour lui, en se taisant quelquefois. Elle fait acte d'intelligente amie si elle mesure les obligations du monde à l'humeur et au loisir de celui qu'elle a épousé; elle l'encourage, sans avoir besoin de tout comprendre, quand elle s'intéresse à tout ce qu'il entreprend, elle s'élève jusqu'à la perfection, si elle parvient à être le juge avant la lettre, le censeur discret et sûr, le conseiller intime de la carrière, si elle apporte la grande dot qui n'est constituée ni par le père, ni par la mère, mais par la femme elle-même, celle du courage et du soutien de la vie.

« Et combien de femmes sont capables de cette perfection ? Une multitude, presque toutes celles qui peuvent aimer. »

— Ce n'est pas un exorde seulement que tu me récites là, c'est tout un programme. Et comme il est vécu par nos femmes, pourquoi ne le serait-il pas par les autres ? Fais ta conférence, mon cher : j'irai, nous irons, elles viendront t'écouter...

### Tirez les conclusions

La causerie est faite : nous arriverions trop tard. Il nous reste, heureusement, que l'exorde est un programme. Il est facile d'en faire le commentaire, d'en tirer des conclusions et de les vivre.

Pour l'avoir vécu, il semble bien certain — puisque leurs maris l'affirment — que des femmes s'en sont bien trouvées. Elles y ont puisé du contentement pour elles-mêmes, en faisant rayonner de la joie dans leur foyer.

— Et il appert donc, — ont dû penser les auditrices, — que leur religion n'est pas que sentimentale, comme on l'insinue, puisqu'elles portent, une grande partie des semaines, la responsabilité des papas, et que leur vie se dépense en œuvres : œuvres d'économie, d'autorité, d'administration de la maison, d'éducation de la famille... Tous ces devoirs, pour

être bien remplis, exigent plus que des sentiments. Il y faut de la raison, du jugement, de la suite, des pensées. Et les hommes doivent savoir, comme Pascal, que les grandes pensées viennent du cœur.

### Et les sentiments tenaces aussi

Ce sont les femmes qui ont sauvé une partie de l'Europe, au XVI<sup>e</sup> siècle, en l'empêchant de glisser tout entière dans le protestantisme. Sans elles, la dégringolade hérétique eût été générale. Les hommes étaient plus préparés à la Réforme. Elle est une apostasie plus conforme à leur esprit et à leur tempérament. Malgré les désordres de l'époque et l'affaiblissement de la discipline, les femmes ne se seraient pas précipitées dans ce gouffre. Elles n'y auraient pas même songé.

— Pourquoi pas ?

— Parce que la Réforme ôte ce qu'il y a de plus tendre et de plus réconfortant dans le sentiment religieux, ce qu'il a de plus hautement féminin.

Elle dessèche le cœur.

La Vierge Marie, mère de Dieu, n'y est plus. Et quand la mère n'est plus dans une famille,

il reste chez les orphelins une tristesse inconsolable. Les protestants sont des orphelins: leur culte en garde un air morose. Leurs rites sont froids; leurs attitudes, richement soutenues par une dignité de façade, n'a pas cette joyeuse expansion d'une famille où règne, dans l'amour et la confiance, la mère. Dans leurs églises, ils rencontrent un Dieu sous des symboles; ils ne communient pas en vérité. Ils ne causent pas cœur à cœur avec un Dieu réellement présent.

Au surplus, le fond même de la Réforme — le libre-examen — prend une allure d'indépendance et de licence. C'est le désordre dans la maison de Dieu, dans l'Église. Ce libre-examen laisse la femme à elle-même, et elle n'est pas faite pour être laissée à elle-même. Elle aime à être menée, — même quand elle proteste avec l'air de ne pas le vouloir.

Pour la même raison, quand la femme apostasie, devient protestante ou schismatique, elle y est pour de bon. Le sentiment ne se discute pas, on l'éprouve. Quand il est bien ancré, toutes les raisons n'y peuvent rien.

■ Au Canada et dans l'Illinois, j'ai connu plusieurs maris qui avaient fini — péniblement et

par toute sorte de mauvaises raisons — par entraîner leur femme dans le chiniquisme. Quand ils ont voulu revenir, ce sont leurs femmes qui les en ont empêchés. Elles ont fermé la porte au prêtre; elles se sont mises en travers de tous les secours catholiques et des moyens de conversion.

« Le doute qui est, chez les hommes, un abîme profond, l'est bien davantage au cœur d'une femme », disait madame Swetchine. On ne renie jamais sa nature impunément, et la nature d'une femme est de croire, parce que sa vocation est d'aimer. Pour revenir à ses croyances, l'homme n'a guère qu'à réfuter le sophisme de son esprit; la femme doit en quelque sorte refaire sa nature.

C'est donc dans son cœur que se réfugie, que se retranche, comme en un château-fort, la religion de la femme. Il faut abattre ce cœur, le détruire, pour la rendre irreligieuse. Et c'est bien ce qui fait, surtout dans un pays de foi traditionnelle comme le nôtre, d'une femme incroyante un être profondément triste, contre nature. — Madame Lombroso dit « monstrueux ».

Et elle ajoute: « Cette femme est malheureuse comme un chien. »

L'affirmation paraît osée. Les plus intéressées, se considérant elles-mêmes avec satisfaction, concluront qu'elle est fausse, — à moins de se souvenir de la parole, si profonde et si vraie, de saint Augustin: « C'est un grand malheur de ne pas croire; mais un malheur plus grand encore de ne pas le ressentir et de vivre content dans son incrédulité. »

### Elles se suivent

...et ne se ressemblent pas. Combien nos grand-mères seraient attristées, elles si simples et fortes, si croyantes, prêtes à tous les devoirs conjugaux, nobles, et heureuses aussi, si parfaitement modestes dans leurs parures et leur démarche; qui suivaient leur mari dans la solitude des terres neuves, brûlaient avec lui l'abatis, travaillaient à la récolte du blé et des avoines, tandis que le petit dormait, couché sur une javelle à l'ombre d'un érable voisin, aimaient, chantaient, multipliaient les enfants pour la patrie et le ciel, — combien elles seraient attristées, si elles voyaient, jusque dans les

campagnes où elles ont trimé, leurs filles et leurs petites-filles de l'an mil neuf cent vingt-neuf!

Quel contraste!

Au bord de leur coiffe blanche, on verrait du rouge leur monter au front. Elles fermeraient les yeux. Elles songeraient: « Qu'est donc devenue cette couronne de pudeur que nous avons léguée en héritage? Nous croyions qu'elle était la plus belle parure au front des femmes. Y a-t-il eu, après nous, une invasion des barbares? Les Juifs modernes ont-ils fait l'école à nos héritières? Sont-ce des païens qui leur ont appris ces promiscuités compromettantes? ce luxe insensé, cette liberté de tout dire, de tout lire, de tout faire, au mépris de toute autorité? cette course au plaisir, cette rage des jouissances sensuelles? Quoi! nous sommes les grand'mères de celles qui gardent dans la rue et au salon de pareilles attitudes, en un tel déshabillé, qui dégustent des stupéfiants dans les restaurants à la mode, fument la cigarette, l'air insolent, les bras nus comme des lutteurs!

Et nos grand'mères auraient des larmes dans les yeux.

### L'une d'elles

C'est une de ces Anciennes qui disait à son mari, tandis qu'avec leur famille ils se reposaient au bord des eaux chantantes du Saint-Laurent, dans les lueurs du crépuscule d'un beau soir: « Mon mari, j'ai toujours appris à nos enfants à respecter la loi de Dieu. Je ne veux pas qu'ils se croient par ta faute autorisés à la violer. J'ai sur moi les vingt piastres de ton travail du dimanche. C'est de l'argent maudit. Tiens, voici ce que j'en fais... »

Et elle jeta la somme entière dans l'eau.

### Distinguons et concédons

Est-ce à dire que les hommes n'ont pas aussi un peu glissé dans la pente où nous déchoyons? Non, assurément. Dans la vie publique notamment, leur décadence est encore plus marquée que celle des femmes.

Ce n'est pas à dire non plus que les jeunes filles d'autrefois et leurs mères étaient sans défaut.

Avec cette distinction toutefois: elles n'avaient pas les nôtres, et nous avons géné-

ralement gardé les leurs, en les aggravant. Les décadences ont cela de caractéristique qu'elles additionnent et ne soustraient pas. Pour descendre plus vite, elles ajoutent sans cesse des poids et ne songent pas, en jetant du lest, à s'alléger.

Je ne parle pas évidemment de la toilette: ici, contrairement aux lois de la mécanique, c'est ce qu'on en ôte qui charge davantage.

Je trouve dans mes vieux papiers une petite satire d'un Jésuite du XVII<sup>e</sup> siècle, le P. Lemoigne, et qui explique assez ce que je veux dire:

Il se voit de molles poupées  
Qu'un masque, une jupe, un miroir,  
Tient, du matin jusques au soir  
Inutilement occupées.  
Leur esprit se perd dans un gan,  
Il s'embarrasse d'un ruban;

Du bout de leurs cheveux sa sphère est limitée,  
Leur plus haute science est le tour d'un collet;  
Toute leur vie est vaine, et leur tête éventée  
La remplit d'une manche ou d'un point de filet.

Personne n'osera affirmer que les « molles poupées » sont toutes disparues, ni que leur « haute science » n'est pas accrue et multipliée par mainte autre. C'est un point où tous les esprits se rencontrent et auquel toutes les

adhésions sont conquises. Mais pas un moraliste non plus, considérant la vanité et les vaines préoccupations d'antan, ne leur attribuera, devant la conscience, une gravité égale à celle de l'éducation, — je ne dis pas de l'instruction, — de la licence et des mœurs féminines d'aujourd'hui.

### Hors du foyer

Cependant, c'est dans le domaine extra-féminin que le changement s'est plus sensiblement opéré, s'opère, menace de devenir radical. Je veux dire dans le domaine qui, jusqu'en ces dernières années, était hors de l'activité des femmes, et où elles sont entrées de plain-pied. Tant de choses ont évolué depuis un tiers de siècle!

Les œuvres sociales d'aujourd'hui ne sont plus celles d'hier.

Le magasin, l'atelier, le bureau, l'industrie, les clubs même, et parfois l'égoïsme des hommes, attirent la femme loin du foyer. Ce n'est ni un blâme ni surtout un éloge que de le dire. C'est un fait nécessaire qu'il faut subir en gémissant, encore que quelques-unes y applaudissent comme à « une nouvelle étape sur la route de l'émancipation définitive ».

On peut le regretter tant qu'on voudra, — et nous le regrettons, — constater avec douleur un fait inéluctable, deviser à perte de vue sur un état social et les malheurs d'un siècle, en montrer du doigt les causes et les résultats fatals, y trouver prétexte à des théories grandiloquentes et sonores: et ensuite ?

Ensuite, plutôt que de gémir, essayer de redresser les torts que l'on déplore ou tâcher au moins de les rendre moins nocifs. Il y a mieux que de supprimer des activités qui s'égarerent, c'est de les tourner vers le bien.

Quand on ne peut contenir dans leur lit les eaux d'un fleuve, on essaie de les endiguer; si les flots débordent la digue, on les canalise. Et alors, au lieu de submerger et de dévaster les champs, ils les fertilisent.

C'est ce qu'on a accompli et que l'on continue d'accomplir chez nous, avec un zèle encouragé par toutes nos louanges.

### Féminisme social

Des dames nombreuses, éprises d'amour pour les âmes qui souffrent et qui luttent, désireuses d'offrir, contre des dangers nouveaux, des protections nouvelles, se sont faites

agents recruteurs de femmes charitables comme elles. Ç'a été une levée de conscrites, dans toutes les classes.

On y trouve des vieilles dames qui se contentaient de digérer nonchalamment leur fortune, des demoiselles d'âge mûr aux ressources insoupçonnées, d'humbles travailleuses averties de toutes les misères et prêtes à donner leurs heures de repos pour les soulager; des veuves, heureuses de trouver un dérivatif à leur deuil, des jeunes filles ennuyées de leurs longs loisirs, ingénieuses à dépenser l'argent de leur papa, et devenues soudain, par leur belle humeur, leur distinction, leur culture intellectuelle, d'ingénieuses ouvrières d'œuvres sociales.

Elles ont réhabilité le mot féminisme, compromis par tant d'autres.

Elles ont fédéré leurs associations, sous l'autorité de l'Église, gardienne de la doctrine et de la morale. Des programmes précis, bien arrêtés, ont partagé le travail par sections, selon les milieux et les compétences. D'autres, en marge, librement et sans aucune affiliation, ont organisé le féminisme en admirables secours publics et privés, — en une sorte de

Saint-Vincent de Paul pour les bébés pauvres et leurs mères.

A toutes ces initiatives, les hommes ont apporté leur part ordinaire: leur parole, des allocations personnelles, des subsides. Et ils l'ont fait sans ambition, du moins je le suppose. Ils n'ont pas, en retour, exigé de coudre à la place de ces dames, de bercer les bébés à Sainte-Justine, d'agrémenter de leur présence la réunion des employées d'usine ou des midi-nettes; — ils n'ont point posé, non plus, comme condition à leurs faveurs, que mesdemoiselles les remplaceraient au Parlement, à la caserne, devant les juges de la cour d'Assises et parmi les échevins de l'Hôtel de Ville.

Ce qui met, jusqu'ici, le féminisme à sa place. Et les hommes aussi. <sup>1</sup>

---

1. L'un des collaborateurs de *l'Almanach de la Langue française 1928* — a publié, sous le titre: *Féminisme politique* un court article, plein de bon sens, spirituel, tout à fait au point:

« Depuis quelques années surtout, écrit-il, le mouvement féministe en notre province gagne des adeptes sinon plus sérieux du moins plus remuants. Fédération de clubs féminins, ligues en faveur du suffrage des femmes, résolutions adoptées à l'issue d'assemblées délibérantes, délégations auprès des ministres, on recourt à tous ces moyens pour gagner les politiques provinciaux. Jusqu'à présent, la législature a victorieusement résisté. Voilà un refus qui l'honore.

« En l'occurrence, le gouvernement s'inspire d'excellents principes sociaux. L'opposition au projet est d'ailleurs conforme aux opinions de la grande majorité du public. C'est bien assez que le féminisme économique sévisse avec une intensité croissante sans accabler notre

Et donc, nous jouissons d'un apostolat social qui fait du bien, à côté d'un autre qui fait du bruit. Le premier pénètre dans la manufacture pour la moraliser. Il pénètre dans les mansardes pour y faire briller le soleil et y prodiguer des tendresses de religieuses; dans les magasins et les bureaux pour grouper les jeunes employées en associations, aider à leur bien-être et les protéger, par de prudentes directions, contre mille dangers; dans des salles

---

organisation sociale d'un mal plus grave. Tel est le féminisme politique. Que les philosophes en discutent les principes, en montrent l'origine historique, recherchent les arguments d'autorité en faveur du vote des femmes, la question étant libre, nous n'y voyons pas d'objection. Cependant, il y a en ce domaine une tradition à respecter. La question de principe résolue, il resterait encore la question d'opportunité. Celle-ci intéresse les philosophes tout autant que les juristes et les sociologues. Or, pour une fois il faut juger le principe d'après ses résultats possibles. Nous ne voyons pas que le féminisme politique puisse apporter à nos familles plus de bonheur, plus d'entente, plus de calme. Au contraire, si la femme veut voter intelligemment — et il est entendu qu'elle votera ainsi, autrement il ne servirait de rien de l'amener aux urnes — il lui faudra consacrer de ses loisirs à des questions étrangères à son rôle. Il deviendra de mode que la femme assiste aux assemblées, où elle ne s'affinera guère; il sera fréquent de la voir aux comités d'où elle ne sortira pas meilleure. Ses opinions politiques ou bien seront celles de son mari, ou bien en différeront. Dans le premier cas rien ne sera changé si ce n'est qu'un vote de plus s'ajoutera en faveur d'un candidat. Dans le deuxième cas, on peut deviner les discussions acerbes qu'un époux partisan pourra sans cesse attiser. Que gagneront les enfants au spectacle des parents aux prises ?

« Certes, si la femme veut ajouter à ses soucis d'autres préoccupations qu'elle se dépense, comme l'y invitait Mgr Gauthier lors de la réunion annuelle de l'Assistance maternelle, au service des œuvres sociales féminines. »

d'étude, où il organise des cours gratuits du soir, de français, d'anglais, de clavigraphie, de couture, d'enseignement ménager...

Et il a suscité, du sein des familles aristocratiques ou bourgeoises, à la ville et à la campagne, des dévouements accrus, multipliés chaque jour, disciplinés, éclairés. à peu près inconnus il y a une trentaine d'années, et en a formé la blanche armée de nos gardes-malades.

La nomenclature pourrait être bien plus longue.

### Nos Sœurs

Je n'y fais pas entrer l'œuvre éminemment féministe, sociale et religieuse de nos communautés de femmes. Et pourtant, dans notre province en particulier, elle se démontre au grand jour, sans tapage et sous les yeux de tous, par les faits d'une sociologie pratique et les labeurs d'une charité sans égale. On ne la trouve pas, du moins avec cette abondance et cette perfection, dans les provinces qui nous entourent. Les protestants nous envient nos Sœurs sans pouvoir s'en donner. Leurs suffragettes n'imiteront toujours que de loin les vierges de nos communautés. Leurs associa-

tions humanitaires courent le risque de n'être que de pâles répliques des associations consacrées, par vœux, au soin du prochain par amour de Dieu.

Il n'y a que le catholicisme pour prendre des jeunes filles, leur faire renoncer à toutes les affections du foyer et à toutes les espérances de la vie, en pleine vivacité de l'âge; et, plaçant leur virginité sous la garde du sanctuaire, en faire des mères d'orphelins, des veilleuses de morts, des visiteuses de taudis, des anges de refuge et de prison, en contact avec toutes les souillures morales et physiques sans s'y contaminer.

Ne parlons même plus ici de féminisme : — le catholicisme tout court, et seul, engendre des femmes qui, toute leur vie, gratuitement, prennent soin des folles et des fous, sans jamais entendre un merci conscient. Seul, il fait circuler, comme des visions célestes, parmi les vieillards de nos hospices, des Sœurs qui consolent les jours moroses ou bercent de derniers espoirs la tristesse de nos incurables.

Et puisque l'intérêt matériel entre partout en ligne de compte et que le féminisme parle

sans cesse de conditions sociales à améliorer, ajoutons que ce travail de nos religieuses — sans parler de l'inimitable charité avec laquelle elles l'accomplissent — et la vie économique qu'elles mènent, se contentant d'une nourriture frugale et d'une robe tous les quinze ans, constituent une épargne de plusieurs millions de dollars pour les familles et pour le trésor public.

Cette épargne paraîtra, sans doute, appréciable. Et comme elle est également répartie entre les contribuables catholiques et protestants, elle devrait servir à faire un partage plus égal de l'admiration qu'on éprouve devant les dons, les distributions et fondations des catholiques de notre province et de ceux qui ne le sont pas, — entre ce qu'ils nous donnent et ce qu'ils reçoivent.

C'est le moment d'ajouter, et dans la même intention, — pour celles qui ne voient pas « pourquoi les femmes de la province de Québec ne seraient pas électrices comme celles des autres provinces et ne jouiraient pas de ce qu'elles appellent leurs *privilèges* », — qu'en se tournant de notre côté elles trouveraient, avec plus de légitime fierté, parmi nos reli-

gieuses et nos femmes d'œuvres laïques, plus de modèles à citer et de beaux exemples à imiter et à faire imiter.

Qui sait si, alors, au lieu de toujours vouloir « faire comme les autres », elles ne feraient pas naître chez les autres le désir de faire comme chez nous. En nous connaissant mieux, les nouvelles initiées arriveraient peut-être, dans la mesure possible à des femmes du monde, à prêter davantage main forte aux dévouements et aux institutions dont nous venons de parler. Ce serait un appoint précieux.

### La veillée des berceaux

Malgré toutes nos activités féminines, il nous reste encore, en dehors de la politique, tant de maux à guérir et tant de besogneux à satisfaire!

La mortalité infantile est effrayante, chez nous. Tout le monde le sait. Tout conspire, semble-t-il, surtout dans les faubourgs ouvriers et même dans les campagnes, à faire mourir les nombreux enfants qui viennent au monde. La langue française a inventé un mot: la puériculture, pour signifier un art qui n'existe

chez les Français qu'à l'état rudimentaire. Nous ne savons pas élever des enfants sains et forts.

Les faire naître et les laisser naître, c'est un premier devoir. Supporter la charge qu'ils imposent après leur naissance en est un autre. Leur procurer, autant qu'on le peut, la santé du corps, la vigueur des membres et les promesses d'une longue vie, est un devoir non moins strict et rigoureux. Les petits, qui n'ont pas demandé à vivre, ont droit, quand ils ont reçu la vie, de l'avoir complète, selon les moyens dont disposent les parents d'abord et la société ensuite.

Voilà un cadre assez large pour contenir beaucoup d'activités sociales. C'est un terrain tout préparé aux aptitudes, aux tendances, à la générosité féminines. Celles surtout à qui Dieu n'a pas permis de contribuer à la revanche des berceaux, s'y consoleraient, selon l'expression de M. Édouard Montpetit, par la veillée des berceaux. Elles oublieraient la peine de n'avoir pas donné la vie, en conservant et prolongeant la vie des autres.

Même alors toutefois, il conviendrait de proportionner le travail du dehors, qui est

l'accessoire, à celui du foyer, qui est l'essentiel. Et ce serait la mise en acte de ce que Balzac appelle « la plus belle science pour une femme qui est de savoir gouverner sa famille et son intérieur ». Avant de se dépenser en préoccupations extérieures et de siéger dans toutes les délibérations des assemblées, ces dames songeraient aux obligations domestiques, au foyer qu'il faut rendre attrayant pour les petits, les frères et les sœurs; au nid, qu'il faut garder chaud, rayonnant de soleil, de bien-être, de grand air et de sourires, pour le mari, — cet oiseau susceptible, aux ailes toujours prêtes à s'ouvrir, — le nid d'où chaque matin il part trop tôt et à regret, vers lequel il revient chaque soir à tire-d'aile et toujours trop tard.

### L'Égalité des sexes

Est-ce qu'il ne paraîtra pas oiseux de chercher maintenant à quoi riment toutes nos polémiques à propos et autour de l'égalité des sexes ?

Le Créateur l'a établie, cette égalité, dès l'origine: homme et femme créés à son image et ressemblance et appelés à la même fin der-

nière. Serait-ce pour parfaire la création qu'on tenterait d'en créer une autre? Le Christ l'a rétablie, après que le paganisme, comme toutes les barbaries, eut avili la femme. Le christianisme la prêche, l'impose, l'observe dans la distribution de ses faveurs divines. En quoi cela prête-t-il à récriminer? Et d'où viennent toutes ces flamberges au vent contre les hommes, alors qu'il faut s'adresser au Créateur et à la nature?

Dieu n'a pas créé des sexes inégaux. Il les a créés différents, dissemblables. Et tant que nous ne pourrons pas faire qu'un homme soit une femme, nous n'y changerons rien.

En les créant différents, il a pourvu chacun d'eux des moyens, des aptitudes et des organes nécessaires à sa fin. Il les a armés, moralement et physiquement, des puissances qui, non pas en s'égalisant, mais en s'unissant et en s'harmonisant, réalisent ses desseins éternels.

Égalité des sexes! L'un accomplir ce qu'accomplit l'autre, dans le même ordre de choses et de moyens! — car c'est évidemment là où l'on en veut venir, puisque le reste est immuable.

Autant vaudrait dire — et ma comparaison reste encore bien en-deçà de la parité — égalité des métiers, égalité des arts, l'un pouvant passer à l'autre avec ses instruments, pour en accomplir les œuvres. Nous aurions le forgeron devenant peintre avec son marteau et son enclume, le tailleur dans la tranchée avec ses ciseaux et son aiguille, et le soldat devenu tailleur avec son fusil, — au nom de l'égalité.

Affirmons tout de suite et sans la moindre exagération, qu'une pareille aberration serait moins pernicieuse que celle de l'égalité des sexes, telle que l'entendent ses doctoresses. L'égalité de droit qu'elles réclament serait, souvent et à brève échéance, la suppression des fonctions féminines. Ce serait la brèche ouverte à la violation des devoirs familiaux : les droits acquis et à acquérir prenant toute la place, et ces droits n'étant au fond que des charges dont l'homme voudrait libérer la femme. <sup>1</sup>

---

1. Une page de Colette Yver trouve bien sa place ici. Elle est tirée de son ouvrage : *Dans le jardin du Féminisme*, p. 199. « Il est indispensable de combattre, tout au moins, l'esprit qui porte les femmes à cette évasion (du foyer) et l'attitude triomphante du féminisme qui prend *une calamité pour une victoire*. On peut tolérer que

Les conséquences sans doute seraient moins désastreuses s'il ne s'agissait que des femmes célibataires.

Leur cas est exceptionnel.

Mais le suffragisme ne se renferme pas dans le champ clos du célibat. Et d'ailleurs, les exceptions ne changent pas une règle générale ou un principe. Nous savons, au surplus, qu'une fois la barrière ouverte, une multitude de brebis quitteraient le trèfle blanc de leurs pâturages, pour s'élancer dans la promiscuité du pré sec des politiciens.

### Et la supériorité intellectuelle ?

Il s'est dépensé une quantité incalculable d'encre, de papier et de jours au compte de l'égalité des sexes. Et ce n'est pas fini.

---

la femme seule soit obligée de travailler au même titre qu'un homme. On ne doit pas admettre que la femme mariée vive comme une célibataire et soit consacrée à un autre but que ses enfants. Ceci serait le fait d'une société dont l'individu serait le fondement. La nôtre est fondée sur la famille: dès lors la femme mariée est enchaînée à son mari, aux enfants qu'elle a mis au monde ou qu'elle doit mettre au monde.

« Le péril de la femme affranchie de ses chaînes ne sera pas grand tant qu'il restera exceptionnel, et il sera exceptionnel tant que la conception ne s'écartera pas de la famille idéale, où le père est le pourvoyeur du foyer et la mère sa gardienne. Mais le jour où l'on adopterait cette exception pour la loi commune, la société s'effriterait. »

M. Leacock trouve que dans un temps de *high cost of living*, c'est du gaspillage. C'est payer trop cher, pense-t-il, pour une question qui, selon la face qu'elle présente, est, ou bien réglée par Dieu, ou bien contre nature.

La dépense a été plus grande encore pour démontrer—et n'y pas réussir—que la femme est autant, ou moins, ou plus intelligente que l'homme. Le problème n'est pas encore résolu: *scinduntur auctores*.

Les intelligences ne s'additionnant pas comme des chiffres; personne n'a pu faire la somme totale, ni d'une part ni de l'autre. Et pourtant on a eu recours à l'histoire, aux biographies comparées, même aux comparaisons entre vivants, — chose plutôt blessante, — on a mobilisé les sciences: chimie, psychologie, physiologie, médecine; un Allemand a compté à la loupe le nombre des cellules et leurs liaisons entre elles dans des cerveaux de grands hommes et de grandes femmes; un Français — c'est toujours là que l'esprit se rattrape et que le ridicule se perd — a prouvé que le plus grand nombre de cellules avaient été découvertes et comptées dans le cerveau d'une femme énorme, morte à Charenton.

### Les témoignages

Comme conclusion: Yvonne Sarcey déclare qu'il n'y a pas moyen de conclure.

Une autre prononce, avec J.-J. Rousseau, que l'intelligence n'a pas de sexe.

Une demoiselle, qui ne manque pas d'esprit et se souvient de son La Bruyère, nous écrit pour s'excuser d'avoir toujours cru « qu'il y a des *individus* intelligents et des individus bêtes, tous plus ou moins les uns que les autres; mais des sexes, non. » Elle ajoute: « Si la science et la sagesse se trouvent unies en un même sujet, je ne m'informe plus du sexe, j'admire. »

Madame de Girardin — une femme-auteur pourtant — est d'avis que ses sœurs n'ont pas produit de chefs-d'œuvre; et elle en donne la raison: c'est que le désir d'être aimée, chez la femme, dépasse de beaucoup celui d'être célèbre. « Aucune de nous ne sera le Dante, parce qu'au fond chacune de nous préfère être Béatrice. »

Comme solution du problème c'est élégamment à côté. Mais

En quels termes galants ces choses-là sont mises.

Édouard Drumont et Michelet — celui-ci cité par l'autre — regardent la question d'un autre point de vue et la traitent avec moins de délicatesse: « La femme, écrit l'auteur de la *France juive*, est organisée physiologiquement d'une manière toute différente... l'intelligence ne fonctionne pas chez elle de la même manière que chez l'homme: l'homme est un être de raison, la femme un être d'impression... Michelet, qui a pénétré plus avant que personne les profondeurs mystérieuses et les morbides angoisses de l'âme féminine, a dit justement: *La femme est un être malade* ».

Michelet ne m'a pas fourni le contexte de cette phrase, que je cite de confiance en Drumont. Elle sonne un peu comme une injure. Mais on peut bien imaginer que sa façon insinuante et cauteleuse de dire lui a trouvé un sens acceptable. Comment pourrait-il autrement demeurer si longtemps le favori des femmes et compter encore tant de lectrices ?

Dans cette dispute sur l'intelligence des deux sexes, la forme injurieuse de Michelet n'est toutefois qu'une caresse, en comparaison de celle de Mlle Blanche Leppington. Cette

miss anglaise s'est jetée dans le débat, armée de pied en cap. Elle fait partie de toutes les associations féministes d'Angleterre, et passe pour l'une des oratrices célibataires les plus écoutées du *Women's Club* de Londres. Son livre est devant moi. Le seul titre, *la Débrutalisation de l'Homme*, indique sans beaucoup d'équivoque de quel côté se trouve la supériorité de l'intelligence.

Miss Leppington est d'une candeur froide, d'une passion latente et documentée de faits divers, d'une initiative qui ne doute de rien. Quand elle avise aux voies et moyens pratiques de sortir l'homme de « la bestialité d'où il est issu », elle suggère des procédés virils.

Les Anglais, sans être nerveux, ont dû tout de même sursauter. Un si grand nombre était convaincu, après leur compatriote Darwin, un naïf, que la *débrutalisation* était déjà opérée, et qu'entre le singe et Lloyd George l'évolution de l'espèce se manifeste dans l'épine dorsale joliment et même dans la tête. <sup>1</sup>

L'auteur, plus courageuse qu'Yvonne Sarcey, trouve moyen de tirer des conclusions. — On les imagine. — Elle proclame qu'avec le XX<sup>e</sup>

---

1. Cf. *Divorce et Mariage*, par M. Henri BOURASSA: Appendice II, p. 191.

siècle la femme est à son aurore. Ce qui signifie également dans sa pensée que l'homme est à son couchant.

Mgr Dupanloup lui-même — vous voyez que le débat n'est pas d'hier — est entré en lice et a formulé son jugement, dans son célèbre discours au Congrès de Malines. Seulement, au lieu de trancher une question théorique qu'il trouve vaine, il remet les polémistes au point, fait un éloge émouvant du cœur et de l'intelligence supérieure d'une mère qui donne au monde ce chef-d'œuvre sans pareil qu'est un enfant bien élevé, et il termine: « Quant aux exemples des femmes littéraires, des femmes d'esprit, je ne sais trop que vous en dire... Demandez à leurs maris. »

### Assez

Nous pourrions citer bien d'autres textes plus récents, plus près de nous, de ces débats de plume et de parole. L'énumération en serait longue et fastidieuse. A quoi bon ? Il est sûr que le combat ne cessera jamais faute de combattantes.

Nous préférons concéder tout ce qu'ils affirment, eux et elles. Cela ne fait de mal à personne.

— Vous avez de l'intelligence, de l'esprit, du jugement, de l'imagination, autant et plus que vous ne dites; surtout vous en avez plus que les autres. Voilà, il me semble, qui n'est pas d'un adversaire; ou, tout au moins, c'est d'un adversaire généreux.

Mais notez que les talents intellectuels sont des dons de Dieu, et qu'ils sont « prêtés par Lui », en fonction de la fin ou de la mission de celles et de ceux qui les reçoivent. C'est le métier qui fait la valeur immédiate de l'outil. Tant vaut l'œuvre, tant vaut l'instrument qui sert à la produire.

Avez-vous remarqué comme ces vérités fondamentales sont absentes des débats aigris et aigrissants, littéraires et vides, sur la supériorité des sexes? Et dès lors, quoi? Comment conclure?

Que les unes ont parfaitement raison et sont supérieures jusqu'à l'évidence? Soit. Que les autres ont tort et sont évidemment inférieurs? Passe encore. Mais ce n'est pas là une solution; et le point d'interrogation reste toujours dans l'espace.

Pourquoi la sage Providence comble-t-elle une âme de ses dons? Nous venons de le dire: pour lui permettre de tendre au but

final et lui fournir les moyens de répondre à sa vocation. Elle les proportionne à cette vocation. En confiant cinq, deux, un talent, comme il est dit dans l'Évangile, elle modifie seulement la responsabilité de celui qui les reçoit; mais elle ne change pas sa mission. Elle demande plus à celui qui a reçu davantage, rien autre. Elle ne lui ordonne pas de s'en vanter, mais de les faire valoir, — d'en faire des instruments propres au but marqué par le Créateur des deux sexes.

C'est donc toute la question qui revient, la vraie.

Non pas celle de l'égalité, de la supériorité, — question oiseuse, bonne tout au plus à agiter les vanités en mal de déplacement et de transformation, — mais la question de la famille, base de la société, — des fonctions maternelles que rien et personne ne peuvent transformer, — du rôle confié par Dieu à la femme dans la société, et qu'elle ne peut abdiquer, en entier ou en partie, sans troubler ou ruiner l'ordre social lui-même.

Elle a été créée, organisée, pour ce rôle. Il est grand, il est vital, il est sublime.

En faisant valoir tous ses dons, sans les distraire hors de ses cadres, elle peut à peine y suf-

fire. Si j'osais employer une expression familière, souvent entendue chez nos Voyageurs, je dirais que « ça prend tout son petit change ». Quand elle en sort — elle qui est à la base — pour jouer le rôle, remplir les fonctions et redresser les torts des hommes, elle agit comme un constructeur qui, pour réparer les fissures d'un mur, en arracherait les pierres fondamentales. Elle se fait destructrice.<sup>1</sup>

### Le rôle

Or, ce rôle, qui donc nous l'a clairement indiqué ?

Il est écrit dans la nature; les plus humbles peuvent le lire. Dieu l'a tracé dans des lois positives. L'Esprit-Saint l'a mis sur les lèvres de ses inspirés. Après le Christ, et en interprétant la loi du Christ, saint Paul l'a clairement indiqué dans ses épîtres. L'Église, par ses docteurs, ses pontifes et ses conciles, continue de l'enseigner à ses fidèles. Toute la tradition chrétienne, les codes, les coutumes, les législateurs, l'enseignement des sociologues les plus éclairés, les faits et gestes des pays et des époques les plus prospères, les plus glo-

---

1. Cf. *Le Suffrage des Femmes*: Lettre d'Yvonne Sarcey: Appendice III, p. 201.

rieux établissent les deux sexes chacun à sa place.

Ils proclament que la femme sortie de l'esclavage païen, se contentant de son rôle magnifique, doit être à l'honneur, reine de la famille, ange gardien du foyer, grande et sainte, mère de héros et de saints, inspiratrice discrète, conseillère des plus illustres conversions et des plus belles entreprises de l'humanité.

Quand elle s'est mise avec succès hors de ce rôle, elle a posé des exceptions qui confirment la loi générale.

Quand on cite des cas, des noms, des gloires, des événements historiques où la femme est sortie du foyer pour faire la guerre ou gouverner: une Jeanne d'Arc, des diaconesses, une Blanche de Castille, une Catherine, une Élisabeth, une reine Victoria, on oublie souvent que ce qui s'est produit par accident ne saurait faire mentir ce qui existe par principe ou par nature.

Quand, pour justifier leurs doctrines nouvelles, les suffragettes rapportent les paroles de personnages dont l'opinion fait autorité, dans l'Église ou dans la société civile, — comme celles tant de fois citées, par exemple, de Sa

Sainteté Benoît XV à Mlle Bristitch, il serait opportun d'abord qu'on fût bien sûr qu'elles ont été prononcées, et ensuite quelles circonstances ont pu en modifier le sens et quelle interprétation il convient de leur donner.

Tant de paroles des papes ont été travesties par les intéressés! Tant d'autres ont signifié, quand on est allé au fond, le contraire de ce qu'on leur faisait dire!

Tant de blâmes, nous a-t-on souvent répété, devaient nous venir de Rome contre l'excessive rigidité de nos principes; tant d'approbations et d'éloges devaient incessamment donner gain de cause à des prétentions condamnables à nos yeux, — qui ne sont jamais venus et que nous attendons encore.

### Une cause lointaine

Il a fallu les hérésies d'un monde affolé, pour faire sortir les femmes avec ensemble, en corps, si on peut dire, de leurs devoirs et de leurs fonctions; pour leur faire considérer les exemptions auxquelles elles ont droit et qu'on leur accorde, pour des dénis de justice.

Plus que toute autre cause, la Réforme et son libre-examen ont poussé à la désorientation

de la femme. Par nature elle leur était opposée, nous en avons donné la raison plus haut. Elle n'a pas eu assez d'endurance pour leur résister toujours.

La Réforme contenait le virus révolutionnaire; il s'est répandu dans les veines de toutes les nations civilisées. La Révolution a engendré et continue de produire tous les bouleversements ruineux de l'ordre social et de la famille. On a fait schisme avec l'autorité, on a fait schisme avec l'humilité et l'esprit de sacrifice, on a fait schisme avec l'Église: la protectrice la plus sûre des minorités et des faibles. Les enfants font schisme avec la surveillance autorisée des parents, — et la femme fait schisme avec son sexe.

En sortant du foyer qu'à l'avance mille ferments désagrègent, — et on s'en lamente — elle pose une nouvelle cause de désagrégation.

C'est le mal multipliant tous les maux: *desolatio desolationum*. La famille étant le principe d'origine, le fondement de toute société, le sanctuaire de tout enseignement premier, religieux, éducationnel, la moindre atteinte qu'on lui porte ne saurait être compensée par tous les services que l'on rêve de rendre à la science et à la politique.

Démolir la maison, c'est pire que d'être jeté dehors. C'est se précipiter soi-même dans tous les hasards du froid et des vents.

Et c'est à cette misère générale que conduisent nos mœurs contemporaines et nos aberrations féminines.

### Que peut-on espérer ?

Essayer de ramener les coryphées de ce mouvement paraîtrait, sans doute, une tentative vaine. Chaque jour les voit accélérer leur mouvement. Aidées par l'affaiblissement de la foi, la fringale des jouissances, la licence qui permet de tout faire et de tout voir, l'anémie muette des consciences et le mépris de l'autorité, il semble bien qu'elles iront jusqu'au bout de leur entreprise.

—Mais ne pouvons-nous pas espérer que les femmes sincères, de bonne foi, excellentes chrétiennes, — et elles sont nombreuses, — complices de ce mouvement, réfléchiront enfin, avant qu'il ne soit trop tard ?

Je revoyais, il y a un instant, à leur intention, dans le *Livre de la Sagesse*, le portrait de la Femme forte. L'Esprit-Saint est un merveilleux artiste: ceux qui s'accordent encore le bonheur de lire l'Écriture sainte savent en

quelles couleurs immortelles, dans le cadre de l'irréformable vérité, il a résumé dans cette figure féminine toute la mission, la beauté et la grandeur de la femme, de la femme de tous les temps.

Que nos lectrices veuillent lire ce portrait. Nous y invitons, sans doute, celles que tourmente le mal de l'émancipation; mais surtout les dames, plus désintéressées, plus traditionalistes, plus surnaturelles d'ordinaire dans leurs intentions, qui consentent à être leurs auxiliaires sans prévoir assez, croyons-nous, les conséquences de leur collaboration.

Le portraitiste de la Sagesse ne se contente pas de réunir dans la Femme forte tous les traits du modèle idéal. Il la place, au surplus, dans l'activité et les situations essentielles où doit vivre, paraître, parler, agir, une femme:

*Fortitudo et decor indumentum ejus:* son courage et sa dignité l'enveloppent comme d'un manteau; une prudence pleine de bonté dicte les paroles qui tombent de ses lèvres. Elle est active: *panem otiosa non comedit*. Ses fils sont fiers de leur mère et la proclament très heureuse. Loin de lui porter envie, ses amies

l'entourent, admirent l'ordre de sa maison, le travail de ses mains et de ses veilles: *non extinguetur in nocte lucerna ejus*; elle sait également guider des fuseaux et filer la laine, surveiller maternellement ses domestiques, visiter les pauvres et soigner les malades. *Confidit in ea cor viri sui*: le cœur de son mari s'appuie sur le sien en toute confiance.

Le Saint-Esprit lui prête bien d'autres traits admirables; mais nulle part il ne la fait poser en suffragette. Tout comme dans les écrits inspirés de saint Paul et surtout dans l'épître aux Ephésiens, on la trouve à l'écart des choses politiques; puissante parce que tous ses efforts se concentrent sur l'œuvre que Dieu lui a assignée; heureuse et marchant d'un pas allègre dans sa voie. Elle en connaît tous les humbles sacrifices et les accepte; elle en prévoit en souriant l'issue finale. Elle y chemine en pleine lumière. Elle ne s'est pas jetée en dehors de la tradition, elle n'éprouve aucune des agitations des âmes troubles, qui se sont engagées dans l'ombre du soir en quelque route inconnue et hasardeuse.

Voilà le modèle qui ne change pas avec les âges.

Nous invitons ces dames à le contempler. En sa présence, elles retrouveront beaucoup de femmes catholiques, mieux inspirées que les compagnes auxquelles elles ont apporté leur concours.

Peut-être se diront-elles ensemble: la famille souffre déjà assez de nos mœurs contemporaines, le moins que nous puissions faire, c'est de ne pas lui porter une atteinte nouvelle.

Et si...

— Et si l'encyclique attendue du Souverain Pontife nous arrive et vous condamne ? nous fit remarquer une dame très sincère et dont l'intelligence et la dignité de vie font vraiment trop d'honneur à certaine promiscuité où elle figure.

— Si le Pape nous dit un jour qu'il faut — d'un mal qui s'en vient et que vous aurez rendu nécessaire — tirer tout le bien possible, nous n'en serons pas plus étonnés que vous, madame, ni moins affligés que lui.

— Et alors...

— Alors, je vous prierai d'être bien rassurée sur l'attitude qu'il faudra prendre et de n'avoir aucune inquiétude sur l'obéissance d'un Jésuite au Pape.

# Amour et correction

« ...On aime quand on aime et non pas quand on veut aimer. L'amour ne se commande pas... »

« Le prédicateur dont je vous ai parlé n'a pas besoin d'insister sur l'affection que nous devons à nos enfants. Sur ce point, je crois que nous l'avons devancé. Mais qu'il est difficile de corriger quand on aime!... »

UN PÈRE DE FAMILLE

Vous dites vrai, mon cher ami: « l'amour ne se commande pas ». Mais moins vrai, quand vous ajoutez: « Il est bien difficile de corriger quand on aime. »

Aimer est un sentiment, corriger est un devoir: un père et une mère peuvent et doivent concilier l'un et l'autre. Ma réponse à votre lettre n'a pas d'autre intention que de vous y aider.

J'affirmerai même tout de suite que l'amour paternel et la correction des enfants sont si peu irréconciliables, que l'une ne va pas sans l'autre. Pour être efficace, la correction doit être administrée par l'amour. Elle naît de lui.

Allons, ne soyez pas un petit papa sentimental. Dans les raisons que je vais vous donner n'entre qu'une petite dose de sensibilité et de tendresse.

### S'aimer d'abord

Précisément parce que l'amour ne se commande pas, ni avant ni après le mariage, et qu'il constitue cependant un élément essentiel des ménages heureux, les fiancés doivent être bien sûrs, avant de s'unir, qu'il est entré spontanément dans leur âme et l'a envahie tout entière. Avant de s'engager pour toujours, il importe d'en faire une grande provision, d'amour. Je me suis laissé dire bien des fois qu'on en perd beaucoup et vite le long du chemin.

Ce n'est pas d'ailleurs une condition pénible à remplir: c'est un besoin du cœur. C'est une force et un soutien inconsciemment reçus; une lumière et une chaleur dont on ne sait, souvent, où s'est allumé le foyer.

Dieu, qui ne commande rien d'impossible, n'aurait pas fait un précepte de l'amour conjugal, s'il n'y avait tout d'abord incliné le cœur de l'homme et de la femme.

Il me semble bien que je vous ai prêté, avec la traduction des quatre Évangiles, celle des Épîtres de saint Paul. Lisez, je vous prie, l'épître à Tite son disciple, vous allez remarquer comment l'amour conjugal et l'amour maternel se suivent et se tiennent. L'Apôtre s'adresse aux mères: *Ut viros suos ament, filios suos diligant*, et leur ordonne d'aimer leurs enfants et de chérir leur mari. Saint Jean Chrysostome, commentant ces deux préceptes, recommande de ne les point séparer l'un de l'autre. Ils se tiennent et se portent mutuellement, dit-il, comme l'épi tient à la tige, comme la branche porte le fruit.

Ailleurs, saint Paul s'adresse au mari: *Uxorem suam sicut seipsum diligat*, qu'il aime son épouse comme soi-même!<sup>1</sup>

L'Apôtre, expliqué par le père de l'Église, ne donne donc pas seulement le précepte de l'amour familial; il en indique en même temps le principe et l'origine. Il faut commencer par là.

### Dès l'origine

Lorsque le premier homme reçut des mains de Dieu Ève la première femme, il pénétra

---

1. Aux Ephésiens, ch. 5, v. 33

par un éclair révélateur jusqu'au fond du mystère qui s'accomplissait en lui. Il reconnut sa compagne et, dans un hymne que l'Esprit-Saint daigna recueillir, il s'écria: « Voici la chair de ma chair », et il l'aima. Il l'aima d'un amour large comme le monde, immense comme la carrière de l'humanité; assez profond pour contenir en germe toutes les affections, toutes les fraternités, tous les dévouements de tous les descendants du premier père et de la première mère du genre humain.

Certes, nous sommes bien déçus depuis la faute qui suivit ce premier hyménée.

Si bas toutefois que nous soyons tombés, un jour arrive, en plein soleil de la jeunesse, où le cœur de l'homme se sent dilaté et capable de se donner dans une intarissable effusion de tendresse. Une heure se lève où deux âmes se rencontrent, dans ce plein de leur vie et, concentrant leur amour sous la main de Dieu et du prêtre qui les bénit, ils s'unissent pour toujours et pour s'aimer toujours.

Heureux seront-ils, et heureux ceux qui devront la vie à cette nouvelle source de vie, si la foi, la grandeur morale, la vertu, l'énergie chrétienne se portent garants de la sincérité

de leurs serments! Heure fatale et profanée si leur contrat n'est qu'une vaine parole; si leur cœur, au lieu d'être débordant, est déjà blasé, vidé, ne sachant plus rien donner; si le caprice ou des ardeurs passagères et purement humaines bien plus que des motifs surnaturels, en ont été le mobile; si l'intérêt sordide a poussé à cette sorte d'union qu'on a ignominieusement appelée un mariage d'argent.

Quoi! l'accord de deux âmes libres et immortelles, qui vont se fondre, et vivre, et revivre dans des êtres qui leur devront la vie, c'est sur de l'argent qu'on voudrait le fonder? C'est avec la poussière glissante de ce métal qu'on voudrait sceller son cœur. Cette fusion de deux êtres créés à l'image de Dieu, si merveilleuse qu'elle requiert le sang, l'âme et la vie, c'est par le contact stérile de deux héritages que l'on croirait la féconder et la glorifier!

Non; sur une terre de traditions chrétiennes comme la nôtre, il ne se peut pas que les principes de l'union conjugale soient oubliés jusqu'à cet effacement.

Si vous croyez, cher ami, que je me trompe, dites que je le suppose. Et concluez avec le commentateur de saint Paul: « Puisque les

époux s'aiment entre eux, ils aimeront leurs enfants. »

### L'amour païen

Mais de quel amour les aimeront-ils ?

S'il ne s'agissait que de cette tendresse dont on enveloppe l'enfant depuis son berceau jusqu'à son adolescence et au-delà et qui se traduit en caresses incessantes; si l'on pouvait se borner à cette complaisance tout humaine qui ne va pas plus loin que les traits du visage de l'enfant et certaines qualités d'esprit, — peut-être contestables, — pour trouver matière à s'enorgueillir et à vivre en sécurité; s'il suffisait de prodiguer des soins corporels, d'épuiser le vocabulaire des mots tendres et des petits noms pour prouver l'affection des parents, nous n'aurions tous qu'à nous taire et à admirer un amour qui se trouve partout. — L'exception d'un père ou d'une mère qui va jusqu'à haïr son enfant est trop rare pour que nous nous y arrêtions. Elle prouve tout au plus combien la nature est hideuse quand elle fait un monstre.

Laissons de même sans la signaler l'exception de certains parents désolés en songeant à un nouveau-né, tristes en lui faisant sa place

au foyer, effrayés de la part qu'il faudra lui faire à leurs fatigues et à leur fortune.

Affirmons seulement que tous les témoignages d'affection que nous venons d'énumérer peuvent exister sans l'amour véritable exigé par saint Paul. De ces témoignages, comme de certaines marques de charité envers le prochain, le Christ nous dirait: « Est-ce que les païens n'en font pas autant ? »

Ils sont l'indice peut-être de l'amour paternel, ou simplement l'accompagnent. Seuls, ils ne sauraient en tenir lieu. Il reste donc à dire aux parents: « Apprenez à aimer vos enfants. »

Cela vous étonne ? La parole d'un homme, pensez-vous, enseignera-t-elle ce que la nature a profondément écrit dans notre âme ? Y a-t-il donc des accents plus vibrants que ceux qui nous crient du fond des entrailles ? N'avez-vous donc jamais été témoin des rêves heureux d'un père en contemplant son fils ? des séparations et des adieux qui déchirent le bonheur des familles ? de cette force étrange dont la paternité arme soudain un jeune homme, hier léger et tout à ses plaisirs, aujourd'hui sérieux et comme ennobli parce qu'il est devenu père ? de la transformation d'une jeune femme, ti-

mide hier et ne rêvant qu'aises et toilettes, fière aujourd'hui, pauvre peut-être et toute à son dévouement, tandis qu'il lui reste un toit pour abriter, un peu de santé pour nourrir et un pan de manteau pour envelopper son enfant ?

Oui, oui, un prêtre sait tout cela. Il doit le savoir. Il n'ignore même pas l'héroïsme que cet amour a parfois inspiré. Cependant il se fait un devoir de redire l'enseignement de saint Paul.

### Et voici pourquoi

Dans ce corps délicat de votre enfant, il y a une âme immortelle, est-ce d'abord et par dessus tout cette âme que vous aimez ? Votre cœur ne s'arrête-t-il pas à des charmes tout extérieurs ?

En élevant vos enfants, observez-vous cette généreuse loi de l'amour qui consiste à s'oublier, à se donner soi-même, toujours, sans se reprendre, sans retour d'illusion ou d'égoïsme ; ou bien n'est-ce pas vous-même que vous idolâtrez dans vos fils ?

Vous souriez à leurs sourires, vous caressez leurs cheveux blonds ou bruns, cherchez-vous à découvrir ce qui germe là-dessous, ce qui couve dans leurs têtes enfantines ?

Le baptême en a fait des enfants de Jésus-Christ, votre affection se fortifie-t-elle du respect que leur mérite ce titre divin ? Serait-ce les aimer comme il convient, de chercher un simple plaisir dans les grâces de leur enfance, dans les dons précoces de leur esprit, dans leur force, leur santé ou leurs premiers succès ?

Lorsqu'un père chrétien incline vers ses fils un regard de tendresse, il peut, il doit songer à leur avenir du temps; le bonheur de leur vie prend dans ses désirs une part considérable. Rien de plus légitime. Mais s'il ne sait pas songer que ces enfants — que la nature lui a donnés et que le Christ lui a confiés — sont créés pour le ciel et qu'ils y parviendront selon que son autorité saura leur servir ou leur desservir la vérité; si, en travaillant à leur préparer un héritage terrestre, il ne sait pas lever ses yeux vers notre Père, pour le remercier et obtenir qu'il leur donne, lui aussi, son héritage: — oh! croyez-moi, ce père ne sait pas aimer ses enfants.

### Où sont vos industries ?

Que faites-vous, cher ami, vous et votre femme, pour pousser vos enfants du bon côté de l'éternité ? Est-ce dans ce sens que vous

dépensez vos leçons les plus pénétrantes et vos plus constants efforts ?

Je vous ai vu près du lit de votre enfant malade, veiller, interroger, pleurer, employer tous les expédients, pour le garder à votre affection et chasser la mort. Pourriez-vous compter beaucoup de veilles et d'expédients pour chasser loin de lui le péché, — la mort spirituelle, pire que l'autre ?

Si une déviation se manifestait dans l'un de ses membres, une défectuosité dans un organe, vous auriez vite recours à l'art et à la science pour ne point laisser porter à votre fils une douleur qui deviendrait vite incurable, ou une infirmité qu'il vous reprocherait peut-être toujours dans son humiliation. Pour garder sa droiture d'âme, sa franchise, l'horreur du mensonge et de l'improbité, la claire vue de la vérité, où sont vos industries nouvelles ?

**« Ex quo omnis paternitas »**

C'est pour une fin surnaturelle que Dieu a fait du cœur d'un père et d'une mère le plus bel ouvrage de ses mains. C'est pour cette fin qu'il a confié au père l'autorité la plus

auguste qui soit sur la terre, qu'il l'a appelé du plus grand nom dont puisse se couronner un front d'homme, après le nom de celui de qui « toute paternité tire son nom, dans les cieux et sur la terre », le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ. <sup>1</sup>

Puisque Dieu a voulu que le chef de famille partageât son autorité, il veut également que, pour l'exercer, il partage ses sentiments. Or, qu'est-ce que *Notre Père* éprouve pour nous tous, sinon un amour si grand qu'il nous a accordé son Fils et par lui le salut. Il continue de nous aimer infiniment et de se donner à nous divinement.

Ainsi doit être, dans la mesure de notre nature, la paternité humaine.

Ainsi doit être l'amour maternel. Le Créateur l'a voulu si fort, si généreux, si parfait, que quand il veut nous faire entendre la constance de son amour infini, il ne cherche point d'autre exemple ou terme de comparaison que l'amour d'une mère: « *Num quid oblivisci potest mulier infantem suum ....* Eh! bien, même si elle le pouvait, — même si l'être le plus

---

1. S. PAUL, Ephes. 3-15.

aimant de la terre pouvait oublier son enfant, — moi, je ne vous oublierais pas. »

C'est un honneur unique pour les mères que de participer ainsi au plus touchant des attributs divins: l'amour. Qu'elles sachent donc, et leurs maris comme elles, aimer sans égoïsme, sans mollesse, sans sensibilité trop naturelle; avec respect et avec dévouement; d'une affection inséparable de la fermeté qui joint les bons exemples aux bons conseils, la pratique sincère et constante aux ordres donnés; et assez énergique pour aller jusqu'à l'accomplissement du devoir qui découle le plus immédiatement de l'amour: la correction.

### Le fouet

C'est un instrument détesté et passé de mode; un outil dont on ne se sert guère aujourd'hui. Et pourtant, pardon: des détenus de Saint-Vincent-de-Paul m'ont raconté vingt fois l'usage qu'on en fait encore au pénitencier. Plusieurs même ont consenti à m'avouer qu'ils l'avaient subi, là, faute d'y avoir été soumis quand ils étaient plus jeunes.

Avez-vous lu, dans les *Mélanges* de Louis Veillot, une série d'articles intitulés: les

*Sauvestriques* ?<sup>1</sup> Donnez-vous ce plaisir, cher ami, vous qui admirez si ardemment le père aimant et le grand journaliste qu'était Veillot. Je vous y renvoie: personne ne saurait mieux dire et avec plus d'esprit.

Vous y verrez, selon le Saint-Esprit, que correction et amour sont choses corrélatives. Le père qui n'aime plus ne corrige plus, — car on ne peut appeler correction ces coups subits, distribués par la mauvaise humeur, ces sortes de vengeances où se rattrape l'impatience du plus fort, et ces châtiments dictés par la colère.

Quand vous aurez lu les textes de l'Écriture, que Veillot met en si belle lumière, dites-vous qu'il s'agit de toute correction, mais aussi, puisque le mot y est, de correction corporelle. Correction prévoyante, réfléchie, mesurée, j'allais dire, dans le sens du roi David, « consolante ». Elle sera vraiment *virga disciplinae*, la verge éducatrice, si elle est maniée par l'amour.

---

1. Ces articles se trouvent dans le volume V<sup>e</sup> de l'ancienne édition des *Mélanges*. Ils n'ont pas encore reparu dans l'édition des *Œuvres complètes* que publie en ce moment M. P. Lethielleux, à Paris. Ils viendront sans doute dans le cours de cette année ou de l'année prochaine.

Vous y verrez aussi que l'Esprit-Saint veut que la correction s'ingénie d'abord à étudier, à pénétrer l'âme de l'enfant, à en fouiller tous les recoins; à mettre en œuvre tous ces généreux mobiles qui s'appellent l'affection, la reconnaissance, l'esprit de foi, la raison, — le sentiment. Pas trop longtemps toutefois, car le sentiment est une chose qui s'affadit vite.

Si tous ces motifs suffisent, tant mieux! remerciez le bon Dieu! N'en employez pas d'autres.

Mais quand la raison, le sentiment, la dignité, la gratitude, la sensibilité et l'esprit de foi dorment au fond du cœur, il faut les éveiller.

C'est par ce procédé que vous disposerez vos enfants à vous dire plus tard, avec leurs mercis, ce que disait Louis XIV, au souvenir reconnaissant de son précepteur, ce que disait O'Connell à sa mère et à son maître d'école, ce que disait à Jéhovah le saint roi David lui-même: *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt.*

### Le droit d'être mal élevé

Cette doctrine répugne assurément à la sagesse moderne. Elle est révoltante pour

ceux qui ont appris à ne respecter que le corps. Je ne sais quelle société protectrice a créé à l'enfant, entre autres droits, celui d'être mal élevé.

Des sociétés protectrices, il y en a maintenant partout, pour les animaux, pour les arbres, pour les choses. Il n'y a que la révérence due à Dieu, le respect dû aux âmes, la protection des innocents, la sécurité des routes qui mènent au ciel, dont on ne s'occupe pas. La chair est réhabilitée, l'enfant est une idole: ne touchez jamais à une idole!

Attendez plutôt: la société s'en chargera plus tard. Elle brisera votre idole sans la corriger.

Ne pas sévir quand il le faut, sous prétexte de se faire aimer de ses enfants, c'est perdre, par un retour inexorable de la justice, cet amour même qu'on veut se réserver. Et ce serait un renversement qu'il n'en fût pas ainsi.

### Le respect

Avec la correction, le respect s'en va. Le fils n'attend que la première occasion pour applaudir à des plaisanteries ou à des comé-

dies qui bafouent l'autorité familiale, sans songer peut-être que chaque battement de ses mains est un soufflet sur la face de son père. Il se pose en juge de l'autorité paternelle; il s'en affranchit comme de vieilles traditions rétrogrades et de mœurs qui retardent: — « Ce n'est plus de notre temps! »

Ce beau sentiment, fait de reconnaissance, de respect, d'égards et de délicatesse, qui s'appelle la piété filiale, s'en est allé avec l'amour et la correction. L'enfant est plein d'importance; il ne trouve plus sa joie à vivre autour de ses parents. On l'a si mal corrigé pour s'en faire aimer, qu'il n'aime plus que lui-même. C'est un égoïste. Le moi perce par tous ses pores. Il ne sait pas donner, ne saura jamais se dévouer. Heureux les vieux parents, si, plus tard, leur mesurant le pain du jour, cet enfant dénaturé ne leur reproche pas de consommer encore en cessant de produire! Heureux le père qui, pour mieux grossir un héritage, a laissé à la femme le soin d'élever ses fils, prétendant qu'il avait bien d'autres choses à faire, si la prolongation de sa vieillesse n'est pas comptée comme un préjudice aux petits-fils!

Avez-vous jamais conseillé à un père ou à une mère de punir son enfant, après l'avoir bien enseigné et averti, pour telle faute commise, mensonge, fourberie ou malhonnêteté, et vous est-il arrivé alors d'entendre cette réponse: « Oh! je l'aime bien trop pour cela! » Il vous est permis de conclure que rien n'est plus faux, n'est moins chrétien et moins intelligent.

L'erreur va jusqu'à la sottise, quand l'entourage s'amuse, en la présence du « petit prodige », de saillies qu'il faudrait fustiger, ou fait cause commune avec lui, quand il raille ou méprise les maîtres ou les maîtresses qui remplacent, dans la classe, ses propres parents.

Comment s'exprimerait donc aujourd'hui le vieux missionnaire qui disait, il y a déjà bien des années: « Il n'est pas besoin de descendre  
« au niveau de la rue pour entendre de fraîches  
« lèvres de quinze ans railler insolemment ou  
« la mère ou l'aïeule; et les filles des champs,  
« recevant de saintes religieuses le trésor sans  
« prix d'une éducation chrétienne, se font gloire  
« de donner de la peine à qui se dévoue pour  
« les gouverner. » Ce langage passait pour violent alors; comme il paraît modéré aujourd'hui!

### Un souvenir

Permettez-moi, mon cher P..., de vous raconter un de mes souvenirs. Le fait est déjà vieux; il se passait dans un collège américain, et je crois que les témoins en sont disparus.

Un enfant de quinze ans, fils unique, idolâtré, fut placé par sa mère dans une de nos maisons. Son professeur eut vite fait de découvrir qu'il était intelligent, doué de belles qualités naturelles; mais prétentieux, menteur, habitué à faire ses quatre volontés. Il l'aima et, comme c'était son devoir, s'employa à développer ses talents, à les faire valoir, et, en même temps, à lui faire constater ses défauts.

Pour les corriger à bon escient, il en attendait la manifestation évidente dans des faits indéniables. Il les mettait sous ses yeux, remontait jusqu'à la cause intérieure, en montrait les conséquences dans l'avenir, lui indiquait les moyens généreux et sûrs de les combattre.

L'enfant se plaignait, exagérait, mentait, à la maison.

La mère souffrait de le voir ainsi élevé: un enfant si soumis, si studieux, si innocent, dont

on ferait ce qu'on voudrait, si seulement on le prenait par le cœur! Le père s'en désintéressait; il laissait faire la femme, se contentant, lui, de gagner de l'argent.

Or, le professeur dut un jour, je ne sais pour quel plagiat ou fourberie, aller jusqu'à la punition, *pensum* ou retenue.

La mère n'y tint plus. Elle parla fort, elle protesta, soutint son enfant, fit des démarches et du bruit, ne voulut plus voir le professeur: le bourreau de son enfant. Elle remonta au recteur; l'enfant fut ramené à la maison et confié à un précepteur.

Il triomphait. Ses plaintes et ses mensonges avaient réussi.

Quelques jours après, le cher enfant voulut, en joyeuse compagnie, monter à cheval. — Une chevauchée dans le *Driving park* ferait du bien, pensait-il, à sa pauvre tête encore fatiguée par le surmenage du collègue; elle prouverait aussi combien il savait profiter des leçons d'équitation qui remplaçaient maintenant une partie de ses classes.

La mère eut peur de cette aventure; elle refusa.

Il insista.

La maman refusa de nouveau, avec l'énergie cette fois que lui donnait la crainte d'un accident.

Le « fils à maman » se fâcha, prit le ton de l'autorité et de l'insolence; et tandis que sa mère, adossée à la porte où il voulait sortir, rappelait le danger, l'âge, les..., et le suppliait avec larmes de vouloir bien l'écouter, l'enfant la repoussa violemment, leva la main sur elle, avec des injures, et s'enfuit dans sa colère...

Ce que cette femme a pleuré après ce jour, Dieu seul le sait!

On ne fait pas mentir l'Esprit-Saint, et il a dit dans le Livre des Proverbes: « Courbe le col de ton fils tandis qu'il est enfant, de peur qu'il ne s'endurcisse à te désobéir et que ton âme ne soit percée de douleur. »

### Un autre

Souvenir plus consolant et qui contient, il me semble, la même leçon. Il prouve, au surplus, qu'avec la correction, l'amour et le respect prolongent leur séjour dans nos foyers heureux.

C'était, dans une des plus modestes paroisses rurales de notre province, une famille

de cultivateurs, nombreuse, où les enfants s'aimaient bien les uns les autres, et s'aidaient comme ils s'aimaient. L'autorité du père et de la mère n'y était pas discutée. Le oui et le non tombés de leurs lèvres faisaient loi. Leurs directions et leurs ordres, comme leurs reproches et leurs punitions, étaient dictés par le même amour.

Un soir, à l'heure du crépuscule, un beau soir de juillet, dont la sérénité s'harmonisait si doucement avec la paix sereine de ce ménage, — nous venions d'y passer quelques heures, — trois des fils, trois grands garçons, durent partir en voyage: une absence de deux jours.

Selon leur coutume, ce fut d'abord l'adieu à leur mère émue, puis le baiser du départ à leurs sœurs et à leurs frères plus jeunes. Des mots tendres accompagnaient les souhaits de bon voyage. Le père se tenait debout près du seuil de la porte. Les trois fils s'approchèrent de lui, s'agenouillèrent pour lui demander de les bénir, et le père leva ses mains sur la tête des trois enfants, tandis qu'il prononçait les paroles de la bénédiction.

Le spectacle était touchant.

Chacun de nous pensait en silence: que sont donc devenues dans nos villes les traditions chrétiennes de nos ancêtres? Beaucoup de pères n'osent plus bénir; beaucoup d'enfants ne sentent plus le désir d'être bénis.

L'autorité a abdiqué son pouvoir, la correction a disparu, emportant les heures joyeuses du foyer, l'union dans la charité, la gratitude, le respect.

### Jusqu'au sacrifice

L'amour qui va jusqu'à la correction serait encore inférieur, s'il ne montait jusqu'au sacrifice. Mon cher P., il faut vous élever jusque-là.

Sans le sacrifice, le sacrement de mariage n'a plus de fondement. Voulu par Dieu pour la propagation du genre humain, qu'est-il, en présence de cette fin, sinon l'acte libre de deux âmes se livrant l'une à l'autre pour leur soutien mutuel d'abord, et ensuite pour le bien d'un troisième qui est l'enfant. Sans le sacrifice, cet acte ne va plus à sa fin. Le retrancher de la famille, c'est en briser les liens.

Que d'autres, qui n'ont pas assumé ces devoirs et dont le front ne rayonne pas sous

les beaux noms de père et de mère, se créent une existence commode, avec ses projets de jeunesse, d'indépendance, d'amusements frivoles, de longues absences du foyer, de prodigalités, ... à vous la joie tranquille de votre maison — elle porte avec elle tant de précieuses compensations! — et son honneur aussi.

Tout le reste, du moment surtout où il fait obstacle à votre mission paternelle, doit être sacrifié.

Ce dévouement transfigure les parents, les ennoblit à nos yeux. Il prête à la mère de famille en particulier un caractère de dignité qui l'élève au-dessus d'elle-même. C'est en sa présence et par comparaison avec elle que l'on trouve amoindrie et à plaindre la pauvre femme que le sacrifice et l'immolation glorieuse au devoir révoltent, dont l'âme légère se perd, s'étourdit dans la frivolité, se dissipe et se dessèche dans une oisiveté rêveuse; a peur de faire face aux soucis de la vie domestique, se plaint d'une privation comme d'un tourment, d'un ennui comme d'un martyre, et s'en échappe par les sentiers fleuris et équivoques de la mondanité.

Lorsqu'un père attache sa liberté et trouve ses plus aimables récréations à sa maison, ses enfants s'y complaisent aussi. Leur plaisir est d'être près de lui: « Ils entourent sa table, comme de jeunes pousses d'olivier le tronc natal. »

Cette joie vaut sans doute autant que celle du club... et que bien d'autres!

### Plus haut encore

Ces sacrifices peuvent avoir été acceptés avec tout ce qui les suit, et cependant il arrive parfois à un fils ingrat de résister à l'amour, au dévouement, à la plus affectueuse correction.

— L'autorité? Il s'y soustrait, ne l'entend plus.

La bonté de ses parents? Son cœur desséché ne la ressent plus; il ne la connaît pas.

Les bons exemples reçus? Il s'en moque.

Les périls du mal, le déshonneur, l'avenir, la ruine? Il y sourit, ou bien il s'irrite rien que d'en entendre les mots.

— Que faut-il donc faire alors?

Oh! alors, mon ami, je comprends les douleurs d'un cœur paternel. Il me semble aussi

que j'imagine les angoisses d'une mère, — quoi qu'il y ait là des abîmes que nous autres, pauvres hommes, savons mal pénétrer.

Si vous voulez que ce fils vous fasse entendre un jour les paroles d'Augustin à sa mère: « Elle a plus souffert pour m'engendrer à la vérité et à la vertu, que pour me mettre au monde », il faut vous imposer le sacrifice des dernières ressources, des plus chères, de votre âme souffrante et priante. Vous aurez besoin alors d'une force que vous ne trouverez qu'au pied du crucifix.

Épuisez toutes les énergies que Dieu a mises en vous: elles sont si puissantes que l'endurcissement ne peut y résister toujours. Puisque vous avez élevé votre enfant avec amour dans l'esprit de sacrifice, ayez confiance! Il remontera de ses dégradations.

Recommencez vos bons conseils, ranimez votre volonté, unissez la tendresse à la constance du dévouement, ne mettez plus de limite à la générosité du sacrifice, — puis, à genoux! Priez avec cette âme qui déborde et qui force le ciel.

Avez-vous lu l'histoire d'Agar, chassée du logis avec son enfant? Elle s'enfonce dans le

désert, brûlée par le soleil et le sable. Son petit est pendu à son cou; il est dévoré de soif, il gémit, il agonise, il va mourir dans ses bras.

Dans son sein, pas une goutte de lait qu'elle paierait de sa vie.

Désespérée et sentant venir la mort, elle dépose l'enfant sous un palmier, et s'enfuit: — elle ne voulait pas le voir mourir. Mais bientôt, n'entendant plus ses soupirs, — ah! elle ne voulait pas le voir mourir, mais elle ne voulait pas non plus qu'il mourût! — elle revient, folle de douleur, elle tombe à genoux, et elle pousse jusque dans le Cœur de Dieu je ne sais quel cri!... et à l'instant une source d'eau vive jaillit à ses pieds...

Mon cher ami, vous n'avez pas connu ces douleurs, et votre femme ignore ces angoisses. J'en remercie Dieu avec vous. Mais à votre... parente, qui en souffre et dont vous m'avez dit qu'elle désespère, dites donc de continuer à expier et à supplier pour l'ingrat et le libertin qui torture son cœur.

Ses épreuves sont comptées. Quand son deuil sera plus poignant, ses larmes versées toujours plus amères, ses prières plus désolées, sa bonté et son amour plus méprisés; quand

son fils n'aura plus même pour la faire espérer un seul soupir du cœur; quand tout cela sera accumulé devant le Christ en croix, il viendra un moment où, dans les profondeurs de son âme, elle trouvera un cri, une prière inconnue jusque-là, une dernière larme, un sanglot de détresse et une violence au ciel, d'où jaillira soudain une source de grâce, — et son fils sera sauvé.

### Se sacrifier avec...

Immoler, *pour* les enfants, sa liberté au devoir et renoncer aux joies mondaines d'une vie encore jeune; s'imposer, *pour* eux, des obligations de famille, permanentes, austères, les accepter toutes et ne s'en jamais évader, c'est gravir bien haut les pentes du sacrifice.

C'est en atteindre le sommet que de se sacrifier *avec* eux.

— Et cela signifie? — Que la mort est moins qu'une flétrissure. Que dans l'alternative de perdre ou la vie ou de perdre l'innocence, l'enfant — ses parents avec lui — devrait choisir de rester pur et de plutôt mourir.

Le père et la mère qui ne savent pas répéter à leurs fils, ce que disait la mère de saint

Louis de France: « J'aimerais mieux te voir mourir sous mes yeux que de te voir commettre un péché mortel », n'ont pas respiré dans l'atmosphère revigorante de l'héroïsme; ils ignorent les clartés des sommets et les souffles qui enlèvent l'âme jusqu'au ciel.

S'ils lisent l'histoire des persécutions religieuses, ils ne comprendront pas — peut-être traiteront-ils de folie — la foi sublime des mères qui, tremblantes à la pensée des séductions des empereurs, conduisaient avec elles-mêmes leurs enfants au martyre, les aimant mieux sanglants que souillés.

### La Vocation

La vocation religieuse s'accompagne souvent de renoncement douloureux chez les jeunes appelés. Ils n'y répondent pas sans des tortures intérieures et des séparations qui déchirent le cœur.

Ici encore, le sacrifice avec eux apparaît chez les parents chrétiens dans toute sa beauté. Au lieu de s'opposer à l'appel de Dieu ils le secondent. Loin de contrarier la résolution prise par leurs enfants, ils la bénissent et s'en réjouissent. Ils remercient le ciel, même le

matin des départs, alors que le cœur se brise et que les yeux sont pleins de larmes.

Demain peut-être, cette mère sacrifiera son fils aux missions étrangères et l'embrassera une dernière fois, sans céder un instant à la tentation de le reprendre. Ou bien, ce père conduira en silence, sans un mot de reproche et sans fléchir un moment, malgré son émotion, sa fille au monastère où elle a choisi d'immoler sa vie, et la regardera disparaître dans l'ombre du cloître, pour ne la plus entendre et ne la plus voir, si ce n'est, le jour de ses vœux, couchée comme une morte sur le parquet ou les dalles d'un sanctuaire, ou à travers les voiles ou la grille d'un parloir de couvent.

### Dernier mot

Et c'est ainsi que père et mère, — s'aimant l'un et l'autre, — élevant leurs enfants dans l'obéissance et le respect, — les corrigeant dans l'amour, — se sacrifiant pour eux et avec eux, — forment un foyer béni, privilégié, où le Christ promène son regard, se choisit et vient cueillir ses âmes préférées.

Cette pensée nous en ramène une autre de Louis Veuillot.

On sait qu'il avait, dans l'espace de quelques semaines, enseveli quatre de ses petites filles, et, avec elles, leur mère.

Deux lui restaient pour consoler ce deuil dont il disait : « Je ne suis pas écrasé, je suis à genoux. » L'une d'elles, Louise, vint un jour lui confier sa décision d'entrer au couvent et, avec une affection et une candeur qui rendaient le sacrifice encore plus poignant, lui en demander la permission.

Ce fut un coup droit au cœur.

Puis, se rassérénant, il écrivit à un ami : « C'était le fruit le plus cher de ma tendresse, mais le fruit était mûr ; il est tombé dans les mains de Dieu, que Dieu soit béni ! »

## APPENDICE

---

*Pour ne pas alourdir davantage notre texte, qui l'est déjà beaucoup, par des citations et des notes, nous avons renvoyé quelques articles à l'appendice. Il y en a trois. Le premier est de Fadette, directrice de la page féminine au Devoir, le second d'Yvonne Sarcey, des Annales politiques et littéraires; le troisième de M. Henri Bourassa.*

*Ce choix pourrait s'expliquer par bien des raisons. Peut-être aussi n'a-t-il besoin d'être motivé par aucune.*

*En reportant celui de M. Bourassa à la page où j'y réfère le lecteur, il sera facile d'en saisir l'à-propos et d'apprécier l'autorité dont il confirme mes craintives affirmations.*

*Les deux autres sont écrits par des femmes-auteurs. L'une est de chez nous, — où pas un lecteur ne conteste son expérience, son esprit d'observation, la modestie dont elle enveloppe son beau talent d'écrivain, sa philosophie si claire, si ferme à la fois sur les principes et si indulgente pour les personnes.*

*Yvonne Sarcey est un écrivain de Paris. Ce qui nous l'a fait choisir, c'est que, très répandue dans le monde féminin, hors de ce que l'on est convenu d'appeler « les influences religieuses », elle a trouvé dans son seul bon sens, contre l'agitation féministe, des réfutations que sa personne rende plus acceptables que si elles venaient de nous.*

*Cette raison est peut-être peu raisonnable; elle est plutôt sentimentale. Mais une femme réfutant d'autres femmes, cela constitue un argument ad hominem qui nous suffit.*

## Lettre de Fadette

On sait qu'il y a dans la philosophie deux parties distinctes, l'une que tout le monde comprend, l'autre qui n'est comprise de personne. C'est de la première que doivent s'inspirer les femmes qui écrivent, et je crois que celles qui traitent du devoir présent, des tentations et des dangers actuels font une œuvre utile et bonne.

Hier, j'ai été frappée de la justesse d'un article d'une femme écrivain anglaise qui, d'ailleurs, est remarquable par ses articles bien pensés et bien écrits. Margaret Currie s'effrayait de la latitude laissée aux jeunes filles, signalait les abus qui en résultent et se demandait où allait le pays, si c'est ainsi que se préparent à leur rôle les futures mères canadiennes.

Je ne traduirai pas son article, mais je vous en donnerai la substance, chères lectrices, et je suis certaine que vous y trouverez matière

à réflexion. Elle conseille aux éducateurs, parents, professeurs, de parler davantage aux enfants, filles et garçons, de douze à dix-sept ans, des conséquences inévitables encourues par ceux qui s'affranchissent des lois morales et sociales.

A quoi bon, dit-elle, leur enseigner toutes les sciences, les langues mortes et vivantes, les mathématiques supérieures, si vous ne leur faites pas des consciences éclairées et des volontés fortes, si vous ne les avertissez pas des abîmes qui soudain peuvent s'ouvrir sous leur pas ?

Les jeunes sont portés à dédaigner les usages, les habitudes, les traditions dont ont vécu leurs aînés. Quand on leur parle des convenances, de l'utilité d'un chaperon, de la nécessité, à tout âge, de remplir ses devoirs d'état, ils sourient, haussent les épaules et répondent : « Ce sont des histoires d'autrefois ! Maintenant nous savons nous conduire toutes seules ! »

Pauvres enfants ! Combien se sont éveillées au sortir d'une folle soirée à la connaissance de leur faiblesse, et de leur vaine présomption aussi vide que leur cœur est rempli de regrets et de remords.

Jamais la jeunesse féminine canadienne n'a couru des dangers aussi redoutables qu'aujourd'hui. La vie de famille disparaît: le père d'un côté, la mère de l'autre, les enfants dispersés au hasard des invitations, cherchent chacun son plaisir égoïste. Le cinéma, l'automobile, la folie de la danse, les cigarettes, les restaurants, l'habitude déplorable de l'alcool ont déformé la vie normale de la jeunesse qui devient de plus en plus malsaine. La jeunesse absorbe un poison quotidien et constant sous les formes que je viens d'énumérer, et si les parents et les éducateurs n'inoculent pas d'avance un contre-poison, en élevant, éclairant et fortifiant les âmes, notre jeunesse est perdue et tout l'avenir de notre pays est compromis.

Enseignez donc, à vos fils, le respect de la femme, à vos filles de se respecter elles-mêmes. Donnez à tous le sentiment de la dignité et de l'honneur. Ne leur cachez pas la nature et la force des tentations qu'ils rencontreront et des dangers qui menacent leur âme et leur santé. Par une fausse délicatesse, une pudibonderie coupable, allez-vous laisser vos enfants se jeter dans le péril les yeux fermés ?

N'allez pas, pauvres parents, vous leurrer de l'illusion que, parce qu'elle est votre enfant, votre fille est immunisée contre le mal. Le vice ne respecte personne et les plus haut placés socialement sont aussi exposés à ses atteintes que les plus humbles, puisque ni en haut ni en bas, on ne sait *garder* ses enfants et les protéger en les surveillant, puisque les parents ont abdiqué leur autorité, qu'ils permettent à leur fille de tout voir, de tout entendre, de tout lire et d'agir comme elles l'entendent. Les papillons dans la flamme brûlent leurs ailes et vos filles vivent dans ce feu mauvais. — Voici un résumé à peu près complet de l'article qui me paraît aussi juste qu'énergique. Fadette n'est pas la seule à jeter un cri d'alarme, et ceux qui pensent et qui voient clair dans la société anglaise s'inquiètent autant que nous des mœurs actuelles.

# Divorce et mariage<sup>1</sup>

*Quelques réflexions en marge d'un débat*

La Chambre des communes, en votant la mesure proposée par M. Shaw, député de Calgary, pour faciliter les instances en divorce, a donné un nouveau coup de sape à la famille et à la société. Souhaitons que le Sénat répare le mal en rejetant cette législation anti-sociale. Il trouverait là une excellente occasion de prouver son utilité.

L'attitude des députés canadiens-français mérite l'approbation. Plusieurs, notamment M. Fournier, député de Bellechasse, ont motivé leur opposition en un langage marqué au coin du bon sens et des vrais principes sociaux. Il convient également de signaler la saine inspiration du discours de M. Graham, ministre des chemins de fer.

Mais la part faite aux éloges mérités, il reste que la majorité, sous la direction con-

---

1. *Le Devoir*, 5 mars 1925.

jointe des trois chefs, MM. King, Meighen et Forke, a voté dans le mauvais sens et assuré l'adoption en deuxième lecture d'une loi détestable. La *Gazette*, d'ordinaire mieux inspirée en ces matières, approuve la mesure et le vote. <sup>1</sup>

Tout cela est symptomatique et démontre à quel point les idées antisociales qui foisonnent aux États-Unis envahissent le Canada anglais. On peut y voir aussi la preuve que le conservatisme bourgeois s'accommode fort bien des fausses doctrines qui ne s'attaquent qu'aux mœurs sans nuire aux affaires.

Des arguments présentés à la Chambre et dans la presse, à l'appui de cette mesure tendancieuse, ne retenons que deux: l'un, d'ordre social et moral; et l'autre, d'ordre légal ou constitutionnel.

\* \* \*

Quoi que l'on pense du divorce, disent les approbateurs du bill Shaw — Miss Macphail en tête — il faut mettre l'homme et la femme sur un pied d'égalité. A quoi les adversaires

---

1. Dans son premier-Montréal du 2 mars 1925.

ripostent: fort bien; rendons le divorce aussi difficile aux hommes qu'aux femmes.

L'argument de justification est absurde; et la réplique, insuffisante. Il serait plus que temps de s'attaquer à fond au principe même du féminisme: l'égalité de droit des deux sexes. Ce sophisme est en train de bouleverser l'ordre social et de brouiller une foule de cervelles d'hommes, de femmes (et d'Auvergnats) qui se prennent, sans réfléchir, à la fausse magie des mots. Égalité, droits, cela sonne bien; mais on aura beau les clamer sur tous les tons, ces formules creuses ne supprimeront ni la *différence* des sexes ni la disparité des *fonctions*, des *devoirs* et des *charges* qui en résulte. De toutes les manies de notre temps, la plus pernicieuse, peut-être, est cette aberration générale qui fait perdre le sens des réalités. Elle n'a d'égale en nocivité que la folie d'orgueil qui ne laisse voir à chacun que des droits à réclamer et nul devoir à accomplir.

« Le Parlement peut tout faire, sauf changer une femme en homme », a dit un homme d'État ou un jurisconsulte anglais. Nos modernes féministes ont entrepris de faire mentir cet axiome. Au risque de passer pour arriéré,

je ne crois pas au succès de leur entreprise. Mais en poursuivant leur chimère, ils peuvent faire beaucoup de mal aux femmes, aux hommes, à tout le monde. Ils en ont déjà fait plus qu'on ne semble s'en apercevoir.

Qu'un certain nombre d'êtres humains parviennent à se *déssexualiser* moralement, voire physiquement, cela s'est toujours vu et se verra jusqu'à la fin des temps. En tout pays, mais principalement en Angleterre et aux États-Unis, on rencontre des bipèdes (je n'ose dire des mammifères), portant jupon... court, qui ne rappellent que fort lointainement la femme, « ce chef-d'œuvre de Dieu ». Ce sont des monstres, à tous les sens du mot. La seule consolation qu'elles offrent à l'œil et à l'esprit, c'est la certitude qu'elles n'ont aucune chance de procréer, sauf par imitation.

Notre unique député-femelle, Miss Macphail, espère pourtant que le jour viendra où ce type perfectionné de la femme remplacera ce qu'elle appelle dédaigneusement « l'ange du foyer ». Mais pour que ce progrès s'accomplisse sans trop de dégâts, il faudra faire subir une transformation (ou une opération) analogue à l'autre sexe. En attendant le jour où le monde, avant de finir, faute d'enfants, ne

se composera que d'émancipées et d'affranchis, l'immense majorité des femmes et des hommes continuera d'être vouée à « l'esclavage » matrimonial, lequel comporte, pour l'homme et pour la femme, des aptitudes, une éducation, et surtout des fardeaux, non pas contraires, mais radicalement différents.

Ce que le bon sens, la justice et l'ordre social exigent, c'est que ces fardeaux soient répartis entre l'homme et la femme selon leurs forces et leurs facultés respectives, en sorte que l'un et l'autre puissent donner à la communauté matrimoniale, à l'enfant qui en est le fruit, à la famille et, finalement, à la société, ce que l'on appellerait, dans le jargon moderne, le maximum d'apport contributif. Voilà où le christianisme, le christianisme intégral et ordonné, c'est-à-dire le catholicisme, avait ramené l'ordre social; voilà ce que le protestantisme, le rationalisme, le matérialisme, le sensualisme et, finalement, le féminisme, tout pénétré de ce quadruple venin, s'appliquent à démolir.

Dans une société chrétiennement (donc, normalement) ordonnée, la femme n'est pas « privée de ses droits » en raison d'une « infériorité » réelle ou imaginaire: elle est exemptée de certaines tâches incompatibles avec sa na-

ture et ses fonctions primordiales qui sont : la maternité, l'éducation des enfants et la gouverne intérieure du foyer, sous l'autorité du père.

Si l'on veut parler de « droits », il faut dire que la femme, affranchie du joug avilissant que le paganisme lui avait imposé et que le féminisme est en train de rétablir, a le droit d'être libérée des fonctions politiques, administratives et judiciaires autant que du service militaire et des tâches trop lourdes pour sa faiblesse.

Tant que les féministes n'auront pas imposé à la femme l'obligation d'être gendarme, pompier, soldate et matelote, mineuse, plongeuse, forgeronne ou maçonne, ils sont mal venus à réclamer pour elle le « droit » d'être électrice, jurée, magistrate, députée, sénatrice et ministre. *C'est l'homme ki se bast et ki conseille*, disait le vieux droit normand. Sous sa forme brève et fruste, cet axiome exprimait une profonde vérité sociale, une vérité de nature.

\* \* \*

Dans l'ordre matrimonial, et plus particulièrement en tout ce qui touche aux devoirs

de mutuelle fidélité des époux, il est indéniable que l'opinion commune (et donc les lois, qui, en fin de compte et sous tous les régimes, en sont l'expression) est souvent injuste dans la différence qu'elle fait entre la femme et l'homme coupables des mêmes fautes. La leçon donnée par le Christ aux dénonciateurs de la femme adultère est encore d'actualité et le sera toujours. Mais entre la responsabilité *individuelle*, égale pour l'homme et pour la femme, et la conséquence *sociale* de la faute, il y a une différence immense. Le même Christ a déclaré que le mari peut renvoyer sa femme adultère. Il n'a rien dit de semblable pour la femme trompée. Pourquoi ? Il suffit, pour le comprendre, de réfléchir un instant sur la disparité des *conséquences*. Aussi, toutes les législations religieuses et civiles, croyons-nous, ont, jusqu'à nos jours, fait une différence notable entre les sanctions qui s'appliquent à l'infidélité de l'époux et à celle de l'épouse.

Si l'on savait entendre la voix du bon sens et la tradition des siècles, si, par-dessus tout, l'on voulait s'éclairer à la lumière de la vérité chrétienne, on comprendrait que cette « inégalité », loin d'amoindrir ou d'abaisser la femme, est un hommage à la dignité de sa fonction

primordiale, la maternité, autant qu'une sauvegarde de sa faiblesse physique.

Ici encore, si l'on veut parler de « droits », proclamons hautement que la femme, la femme chrétienne, la femme libérée des brutales convoitises de l'homme, a le droit d'être particulièrement honorée dans ce qui fait sa vraie grandeur: la maternité sans tache (ou mieux encore, pour les vocations exceptionnelles, la virginité); et donc, que sa chute d'une cime que l'homme ne peut atteindre lui vaut une peine plus lourde et des contraintes plus sévères que celles qui frappent la déchéance de l'homme.

Que la Chambre des communes ou le Sénat ne soit pas le milieu le plus propre à entendre ces hautes vérités sociales, nous l'admettons sans peine. Tout de même, il serait possible d'y faire pénétrer quelque lumière. En tout cas, chez nous, dans nos foyers, nos églises, nos écoles de haut enseignement, dans nos couvents surtout, il est grand temps de raviver et de fortifier, en ces matières, le sens social chrétien, la juste notion du mariage chrétien, de la maternité chrétienne, de l'ordonnance de la famille chrétienne. Voilà qui presse beau-

coup plus que de fabriquer à la brasse des bacheliers et des doctoresses-ès-toutes-sciences, sauf celle qui sauve les âmes, les familles et la société. Si l'on néglige ce devoir essentiel pour s'attarder, sous prétexte de haute culture intellectuelle, à des besognes de luxe et de vanité, nos filles et nos fils, — car, en pays catholique et français surtout, ce sont les femmes qui façonnent (ou déforment) la conscience des hommes — nos filles et nos fils seront mal armés pour lutter contre les forces envahissantes qui s'acharnent à démolir l'ordre social chrétien.

Henri BOURASSA

# Le suffrage des femmes<sup>1</sup>

MA CHÈRE COUSINE,

*Le Journal*, sous ce titre: *Aux Urnes Citoyennes!* demande aux femmes si elles veulent voter et ce qu'elles pensent du suffrage universel accordé à toutes les personnes du beau sexe.

A cette question, je répondrai ceci:

Les Françaises voteront un jour, cela est fatal, et je les crois même capables de voter fort bien. A défaut de culture, les femmes sont douées d'un instinct merveilleux qui leur sert de sagesse, et, depuis quelques années, elles ont appris à penser..., ou du moins on le dit. Je ne vois donc pas que le fait de choisir un candidat électoral soit au-dessus de leur capacité. Et, pourtant, j'ose à peine l'avouer, je ne suis pas pour le vote des femmes.

— Pourquoi ? me direz-vous.

---

1. *Les Annales*, No 1604.

Ce n'est pas du tout que je croie à l'infériorité de notre sexe, loin de là, — ce sont les hommes qui se sont amusés à répandre ce méchant bruit, sans, d'ailleurs, y croire eux-mêmes; — mais c'est justement parce que, d'une façon générale, la supériorité des hommes ne m'apparaît pas unanimement éclatante, que je ne considère pas comme une victoire le seul fait d'imiter un de leurs gestes. L'égalité des sexes, cette fameuse égalité tant enviée par les féministes, me semble, à moi, la chose la moins désirable du monde... Nous sommes des femmes, et c'est dans le domaine féminin que nous devons tâcher de préparer nos conquêtes et d'affirmer, s'il se peut, les raisons de notre supériorité. Or, tout ce qui est prétexte à mêler la femme aux effervescences publiques l'éloigne, à mon avis, de son domaine, qui est la maison, et de son vrai rôle, qui est de la faire aimer, respecter, et surtout de la peupler...

Avez-vous noté cette remarque ? C'est que depuis que les femmes sont aptes à toutes les fonctions politiques, intellectuelles et savantes, elles négligent la plus utile de toutes, qui est d'assurer à la France de bons petits Français.

Ce n'est peut-être là qu'une coïncidence : mais, comme elle existe, je la signale à titre de document. On croirait, — est-ce imagination de ma part ? — on croirait qu'à mesure que nos concitoyennes montent dans cette hiérarchie spirituelle et miraculeuse, dont le dernier échelon conduit à l'égalité des sexes, elles perdent de vue leur état charmant de femme et les lois souveraines de la nature. Certes, la femme peut voter et même supérieurement voter. Et, en y réfléchissant, je n'aperçois aucune raison matérielle ou intellectuelle qui l'empêche de faire, un jour, un excellent député, un ministre éloquent, et, qui sait ! un soldat plein de courage. Je dis simplement que je ne tiens pas pour elle à cette sorte de progrès.

Les partisans du vote m'objecteront que le fait d'introduire, tous les quatre ans, un bout de papier dans une urne ne les distraira guère de leurs occupations habituelles.

Je crois, au contraire, que cela créera aux futures électrices, une âme combative, passionnée, injuste et ardente, une âme « électorale », en un mot, qui s'arrange assez mal de l'idéal que je me fais du rôle féminin... Sans doute, les femmes sérieuses se borneront à une en-

quête discrète sur les mérites et l'honnêteté des candidats respectifs et jetteront dans l'urne le nom dicté par leur conscience; mais les autres trouveront dans le jeu du vote un champ inespéré à leur désœuvrement... On préparera les candidatures, on suivra les réunions électorales, on prendra parti, on intriguera...; les dames donneront des thés pour arracher des voix au bénéfice du candidat favori, et les femmes du peuple iront au cabaret pour soutenir de leur présence Monsieur le député et boire un coup à sa santé. On écrira des manifestes, on fera des potins de salon, on placardera des affiches signées de noms de femmes, et, dans les campagnes et les petites villes, on se prendra aux cheveux..., car l'égalité des sexes voudra évidemment que les femmes se tiennent aussi mal que les hommes..., et Dieu sait comment ils se conduisent pendant une campagne électorale! Il se crée, à ces moments fatidiques et révolutionnaires, une sorte de langue conventionnelle, où les injures, les invectives, les diffamations, les inventions les plus abominables et les apostrophes les plus déshonorantes sont gentillesse auxquelles nul ne prend garde. Vendu... Voleur... Imbécile...

Crapule... Pantin... Traître... Repris de justice... Vagabond... menteur... Lâche... Boue de la boue... Cela veut dire, en jargon politique :

— Monsieur le rival, j'aimerais que mes mérites éclatassent aux dépens des vôtres, et je souhaiterais vivement m'octroyer quelques-unes de vos voix...

Je sais bien que les femmes trouveront peut-être là une occasion de se montrer supérieures aux hommes; mais elles auront surtout celle d'être hors de chez elles, de s'occuper des choses que les électeurs mâles et le suffrage universel embrouillent déjà bien suffisamment... Et puis, surtout, elles prendront pour un devoir national un geste qui, malgré l'intérêt qu'il présente, ne sera jamais que secondaire. Le vrai rôle social de la femme, sa grande mission sur terre et dans la patrie, c'est de mettre des enfants au monde... Tout le reste passe après et devient nuisible si son objet est de la détourner du foyer..., foyer dont elle doit être la lumière, la joie, la poésie.

Qu'on instruisse la femme, qu'on fasse d'elle un être sachant raisonner, discerner, juger, qu'on la mette en état de supériorité mentale, cela oui, puisqu'il lui revient l'admirable tâche

d'élever de futurs petits hommes; puisque ses mains douces pétriront des cœurs d'enfants; puisque, de son intelligence, de sa volonté, de son courage, dépendront le bonheur commun et la confiance de celui dont elle n'est ni l'égale, ni la supérieure, ni l'inférieure, mais simplement la femme, c'est-à-dire quelque chose à part, de presque divin et qui ne se réclame pas du tout de l'égalité des sexes...

On répète sur tous les tons que la France lentement dépérit et se meurt faute d'enfants, et je ne sache pas qu'on fasse le moindre effort pour honorer, dans la femme, la mère... Bien au contraire... On porte aux nues l'indépendante, la femme de lettres, la femme sociale, l'électrice. Il semble qu'on veuille l'émanciper moralement chaque jour davantage en faisant miroiter à ses yeux des devoirs factices, en lui offrant des responsabilités inopportunes, en créant une sorte d'idéal faux, qui l'éloigne de son vrai apostolat... Certes, je suis persuadée que la femme, — si elle le veut, — par ses dons d'assimilation, la vivacité de ses instincts, sa délicatesse intuitive et son ardente bonne volonté, est apte à remplir presque toutes les charges occupées par des hommes; je ne les

souhaite pas pour elle, voilà tout..., ou, du moins, je ne les désire qu'exceptionnellement et en surcroît, si je puis dire, de ses fonctions naturelles. Une femme, douée spécialement pour le travail ou pour quelque œuvre créatrice, trouvera toujours le moyen d'ajouter ce labeur à ceux imposés par la nature. Mais je ne voudrais pas qu'on la trompât en lui racontant qu'elle accomplit une mission sociale de haute importance en préférant celui-là à ceux-ci...

Une femme qui a mis au monde plusieurs enfants n'a plus guère le temps de s'occuper de la chose publique, et, cependant, elle a rendu au pays le plus beau service qu'il puisse attendre d'elle... Élever intelligemment, joyeusement et tendrement, des fils pour le servir, des filles qui, plus tard, à leur tour, seront des femmes et des mères, c'est là le sublime et charmant devoir, les autres ne sont qu'accessoires... Des lettres comme celle-ci ne devraient pas être possibles :

« J'ai lu, avec un grand intérêt et une vive émotion, votre article du 22 février sur les enfants. Je le trouve juste à en pleurer. Cet article m'a fait du bien. Je suis mariée depuis

sept ans et j'attends déjà mon cinquième bébé. Depuis ce temps, je n'ai fait que de m'occuper de mes petits, ne les confiant, le soir, à personne. Aussi, ai-je passé plus de nuits de veille que de nuits de sommeil.

« Jeune fille, j'allais dans le monde, j'aimais les bals, les soirées, les visites. Depuis mon mariage, je n'ai pris aucune distraction mondaine. Je suis devenue Cendrillon. Je ne m'en plains pas; je compte mes fatigues pour rien, puisque j'en suis récompensée par les sourires et les caresses de quatre beaux enfants.

« J'ai, cependant, un très gros chagrin. Je serais contente de recevoir, parfois, un mot d'encouragement de mon entourage. Au lieu de cela, parents et amis paraissent se donner le mot pour tourner ma nombreuse famille en ridicule ou en compassion. J'ai presque honte d'être une Maman Gigogne, et je souffre dans mon orgueil par ces personnes que j'aime et près desquelles je ne puis trouver un appui. Je me sens seule, isolée parmi les miens. Aussi ai-je voulu vous remercier pour le bien que vous m'avez fait. J'ai été si heureuse de trouver quelqu'un qui pense comme moi! »

A force de créer aux femmes des obligations secondaires dont leur vanité, d'ailleurs, se trouve charmée, on les détourne du vrai sens de la vie...

Si l'on tient absolument que les femmes votent, je me permettrai, du moins, de suggérer cette petite clause restrictive: voteront seulement les mères de famille ayant au moins deux enfants, ou les veuves.

La vraie supériorité de la femme, — ces choses-là ne se disent pas assez, — c'est son cœur maternel qui la lui donne.

Yvonne SARCEY

# Table des matières

---

PRÉFACE, par Mgr Courchesne. . . . .	7
--------------------------------------	---

## LETTRES D'APPROBATION

I — De S. E. le cardinal R.-M. Rouleau, O.P.	14
II — De S. G. Mgr Georges Gauthier. . . . .	15
III — De S. G. Mgr Guillaume Forbes. . . . .	17

LA REVANCHE DES BERCEAUX. . . . .	19
-----------------------------------	----

I. — Tous ces nécessiteux vont se jeter dans les bras de leur belle-mère. — Si vous voulez nous noyer comme des chats, hâtez-vous! — Tandis que les ennemis calculent leur poussée, les enfants poussent, ici, là et ailleurs. — La multiplication par dix.

II. — Victoires du passé; craintes de l'avenir. Les menaces du *race suicide*. Trois lois. Pilules roses. Guérison radicale. Société mondiale antifamiliale.

AUTOUR DU FOYER. . . . .	67
--------------------------	----

Il n'y a plus de famille. — Se préparer. — Deux maîtres. — Illusions et égoïsme. — La trinité familiale: père, mère, enfant.

AUTRE FOYER, AUTRES MŒURS.....	95
<p>La mère qui descend. — Le mari qui applaudit celui qui le soufflète. — Leçons des contrastes.</p>	
ALLOCUTION POUR UN MARIAGE.....	105
NOTES FAMILIALES.....	113
<p>A nos femmes. — Sentiments tenaces. — Elles se suivent... — Le féminisme social. — Nos religieuses. — L'égalité des sexes. — La Femme forte.</p>	
AMOUR ET CORRECTION.....	155
<p>S'aimer d'abord. -- Dans ce corps délicat, il y a une âme immortelle. — <i>Virga disciplinae</i>. — Deux exemples opposés. — Le sacrifice pour et avec les enfants.</p>	
APPENDICE.....	185
I — Lettre de Fadette.....	187
II — Divorce et mariage.....	191
III — Le suffrage des femmes.....	201

